

Dossiers Inexpliqués 2

Joslan F. Keller

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Joslan F. Keller

DOSSIERS INEXPLIQUÉS 2

Nouvelles affaires authentiques
Surnaturel • Étrange • Insolite



*Histoires extraordinaires
qui résistent encore et toujours
à toute explication rationnelle*

Scrineo



DOSSIERS INEXPLIQUÉS 2

© 2015 Scrineo
8, rue Saint-Marc, 75002 Paris Diffusion : Volumen

Couverture et mise en page réalisée par Marguerite Lecointre

ISBN : 978-2-3674-0350-2
Dépôt légal : novembre 2015
2017, ML. prod, pour la présente version numérique

Joslan F. Keller

DOSSIERS INEXPLIQUÉS 2

Nouvelles affaires authentiques

Surnaturel ♦ Étrange ♦ Insolite

Scri**neo**

Présentation de l'éditeur

Un avion de ligne malaisien qui disparaît sans laisser la moindre trace avec 239 passagers à bord... Une inconnue découverte morte dans des circonstances étonnantes en Norvège... Un vieux château d'Auvergne hanté par une dame blanche nébuleuse... Un pionnier oublié du cinéma qui monte dans un train et se volatilise à jamais... Un objet aérien inconnu qui perturbe tous les radars de l'aéroport d'Orly... Un homme capable de léviter et de faire pleuvoir à volonté à l'intérieur d'une maison... Un fauteuil maudit qui cause la mort de tous ceux qui osent s'y asseoir...

Ce tome 2 des Dossiers Inexpliqués raconte quinze nouvelles histoires incroyables... et pourtant, parfaitement authentiques. Ce ne sont ni des légendes, ni des rumeurs mais bien des affaires réelles, très documentées, qui n'ont à ce jour toujours pas trouvé d'explication.

Né au milieu des années 60 dans l'Est de la France, Joslan F. Keller est un passionné d'histoire, d'insolite et de surnaturel depuis sa prime jeunesse. Communicant digital le jour, il écrit la nuit et mène des enquêtes virtuelles sur le Net. Toujours en quête d'énigmes et de récits étranges, il fait la chasse aux affaires irrésolues, tentant d'extraire le vrai de la légende.

Grand voyageur dans l'âme, Joslan F. Keller aime entreprendre des expéditions bien réelles vers des sites historiques et archéologiques mystérieux. Il est également l'auteur de deux tomes de la série jeunesse fantastique *Via Temporis* publiée chez Scrineo.

PRÉFACE

Sont-ils nombreux celles et ceux qui, une fois devenus adultes, ont rêvé de vivre « pour de vrai » l'un des contes de fées entendus dans leur enfance ? Sont-ils nombreux celles et ceux qui voudraient se retrouver « pour de bon » au cœur de l'une de ces histoires fantastiques qui font le bonheur financier des éditeurs pour ados ? Probablement oui dans les deux cas puisque l'attrance pour le merveilleux caractérise la nature humaine autant que la pratique du langage articulé.

Malheureusement, de la naissance à la mort, le planning de la vie quotidienne ne propose pas d'épisodes dévolus au « surnaturel ». En principe du moins, car, périodiquement, les journaux publient un reportage ou une enquête sur un événement qualifié de « pour le moins étrange ». Étrange, qu'est-ce à dire ? Reportons-nous à la table des matières de ce nouvel ouvrage de Joslan F. Keller. De disparitions incroyables aux objets énigmatiques en passant par les personnages mystérieux ou les apparitions, l'inhabituel ne manque apparemment pas sur la Terre. Et s'il ne manque pas, se pose alors la question qui ne se posait pas après les lectures de l'enfance et de la jeunesse, la question majeure : où est le vrai, où est le faux ?

« La parfaite raison fuit toute extrémité » nous rappelle Molière dans *Le Misanthrope*. Écartons donc, sans scrupules métaphysiques, deux réponses. D'abord « tout est vrai, le boisseau est rempli à ras bord de blé de qualité supérieure », ensuite « tout est faux, vous n'avez là que de l'ivraie et encore de l'ivraie. » Laissons la première aux naïfs prêts à tout gober et la seconde aux tenants d'un scientisme dépassé, car l'histoire des sciences montre que, en réalité, si l'on trouve énormément d'ivraie, le bon grain ne manque pas dans tous ces sujets captivants.

Il faut par conséquent chercher à distinguer les deux. La démarche est sensée parce que dégagée tout autant des croyances dites moyenâgeuses que des superstitions pseudo-rationalistes. C'est celle poursuivie par Joslan F. Keller dans ce second tome succédant à un premier très réussi. Tenant ferme le bon bout de la raison, il analyse pour nous des histoires de mystères d'autant plus passionnantes qu'elles sont toujours rigoureusement authentiques.

INTRODUCTION

*« La plus belle chose que nous puissions éprouver,
c'est le mystère des choses. »*
Albert Einstein, 1934.

Un avion de ligne malaisien qui disparaît sans laisser la moindre trace avec 239 passagers à bord... Une inconnue découverte morte dans des circonstances étonnantes en Norvège... Un vieux château d'Auvergne hanté par une dame blanche nébuleuse... Un pionnier oublié du cinéma qui monte dans un train et se volatilise à jamais... Un objet aérien inconnu qui perturbe tous les radars de l'aéroport d'Orly... Un homme capable de léviter et de faire pleuvoir à volonté à l'intérieur d'une maison... Un fauteuil maudit qui cause la mort de tous ceux qui osent s'y asseoir...

Dans ce tome 2 des *Dossiers Inexpliqués*, ce sont quinze nouvelles histoires incroyables et toujours parfaitement authentiques que je vous invite à découvrir. Des récits saisissants qui vont vous entraîner au Canada, en Asie, en Scandinavie, en Australie, aux États-Unis et au Mexique, mais aussi en France, car le pays de Descartes possède son propre lot de dossiers inexpliqués !

Fidèle à la ligne éditoriale du premier tome et à Diderot qui disait que « le scepticisme est le premier pas vers la vérité », j'ai soigneusement veillé à écarter les simples légendes, ainsi que les rumeurs mal étayées au prix parfois d'un sacrifice personnel, car certains récits, malgré leurs évidentes faiblesses, s'avéraient passionnants à explorer. Reprenant le principe du premier ouvrage, j'ai par ailleurs regroupé ces histoires par thématiques : disparitions incroyables, personnages mystérieux, lieux étranges, troublantes apparitions et objets énigmatiques.

Les faits, rien que les faits, donc. Et ensuite une liste d'hypothèses que je développe, vous laissant au final choisir celle qui vous semble la plus plausible, sachant que ni vous ni moi n'avons le fin mot de l'histoire.

« L'homme est de glace aux vérités, il est de feu pour les mensonges » écrivait avec justesse Jean de la Fontaine. Ceci semble d'autant plus vrai au *XXI^e* siècle avec l'usage généralisé des réseaux

sociaux sur lesquels l'information exacte et vérifiée côtoie la pire rumeur. Je ne peux que regretter, et même juger très inquiétant, en ces temps moroses où nombre de nos concitoyens sont à la recherche sinon de certitudes, au moins d'un sens à donner à leur existence, que se propagent à la vitesse de l'électron des théories péremptoires relevant de la pure désinformation, voire du prosélytisme fanatique.

Aujourd'hui, tout événement de grande ampleur, surtout s'il est dramatique (attentat terroriste, crash d'avion) est immédiatement remis en cause par des partisans des théories du complot qui sont d'autant plus virulents à réécrire l'histoire (leur vision détraquée de l'histoire en fait) que, très souvent, ils ne possèdent pas les outils intellectuels pour analyser et comprendre l'événement en question. Si cette volonté procède d'une curiosité légitime au départ (nous cacherait-on quelque chose?), elle dérape très vite vers le dogme absolutiste (on nous ment en permanence et depuis toujours).

Cette dérive me semble d'autant plus dangereuse qu'elle procure une audience disproportionnée et une forme de justification à des thèses fantaisistes, émises par des pseudo-scientifiques ou des militants à des fins de prosélytisme politique ou religieux. Lutter contre cet obscurantisme moderne devient impératif, tant ce salmigondis nuit profondément à une approche objective et distanciée des phénomènes inconnus.

Voyez par exemple la question ovni : comment l'aborder avec sérieux alors que les internautes crédules se font abuser par le flot de vidéos trafiquées par des spécialistes des effets spéciaux dont l'objectif n'est autre que de prouver leur talent ou de toucher des revenus publicitaires ? Face aux technologies numériques des années 2010, nombre d'individus continuent d'avoir une attitude vieille d'une centaine d'années : ils n'ont toujours pas intégré le fait que désormais, dès lors qu'il devient facile de modifier une image à volonté, on ne peut plus en croire AUCUNE.

Je voudrais profiter de cette introduction pour remercier mon éditeur et toute son équipe qui me soutiennent. Merci à Yves Lignon de m'avoir fait l'honneur de préfacier ce second tome. Merci également à toutes celles et ceux qui ont apprécié le premier tome, qui me l'ont fait savoir et qui m'ont même suggéré des dossiers dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Ces Veilleurs bienveillants m'encouragent à persévérer dans cette modeste tentative pour éclairer les ténèbres qui nous entourent. Car c'est une évidence, l'inconnu, l'insolite, le paranormal demeurent des territoires inexplorés qui fascinent, plus que jamais.

Avant de vous laisser découvrir le premier de ces dossiers inexpliqués, permettez-moi de partager avec vous cette citation de Jean Jaurès : « Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ;

c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho de notre âme, de notre bouche et de nos mains, aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques. »

Bienvenue dans l'inexpliqué !

Joslan F. Keller

Paris, 2015

PARTIE 1
DISPARITIONS
INCROYABLES

1

QU'EST DEVENU LE VOL 370 DE LA MALAYSIA AIRLINES ?

C'est le plus grand mystère de l'aviation moderne : parti le 8 mars 2014 de l'aéroport de Kuala Lumpur pour rallier Pékin, le Boeing 777 malaisien MH370 n'arrivera jamais à destination. Porté disparu avec 239 personnes à bord, l'appareil a été l'objet de recherches intensives. En vain. Comment un avion long de plus de 60 mètres et pesant plus de 300 tonnes au décollage a pu s'évanouir ainsi sans que personne ne sache ce qui lui est arrivé ? Les hypothèses, des plus farfelues aux plus plausibles, sont venues remplir le vide laissé par l'absence totale d'explication.

À quelques jours près, l'affaire qui ouvre le tome 2 des dossiers inexpliqués aurait pu figurer dans le premier. Lorsque le drame est intervenu, à la fin de l'hiver 2014, nous ignorions encore que l'avion ne serait pas retrouvé et que la tragédie prendrait une telle ampleur. Avec un appareil de la compagnie Flying Tiger Line disparu entre l'île de Guam et les Philippines en 1962, le vol 370 de la Malaysia Airlines est le seul cas répertorié de disparition d'un avion de ligne avec plus de cent passagers.

C'est aussi un modèle de dossier inexpliqué : une histoire authentique, riche en rebondissements, en déclarations contradictoires, mais dont l'explication première demeure inconnue, nourrissant les plus folles hypothèses. Dix-huit mois après les faits, la découverte d'un fragment d'aile sur une plage de l'île de la Réunion le 19 juillet 2015 ne vient pas répondre aux questions des familles toujours en deuil. Le dossier du vol MH370, en effet, est bien plus complexe qu'on ne l'imagine.

UN VOL *A PRIORI* SANS HISTOIRE

Ce 8 mars 2014, rien ne préfigure le drame qui va se nouer dans les airs quelques heures plus tard. Il est 0 heure 12 lorsque le Boeing 777-200 ER, immatriculé 9M-MRO, de la Malaysia Airlines, se présente au décollage, à l'extrémité de la piste principale de l'aéroport international de Kuala Lumpur (Malaisie).

Le vol de nuit MH370 doit rejoindre la ville de Pékin, en Chine : un trajet direct de 4 350 kilomètres qui prendra environ six heures quinze. Un vol ordinaire, presque de routine, avec une météo qui ne prévoit rien d'anormal...

Dans la cabine de pilotage, deux Malaisiens, le commandant de bord, Zaharie Ahmad Shah, 53 ans, qui travaille chez Malaysia Airlines depuis 1981 et totalise 18 365 heures de vol, et son premier officier, Fariq Abdul Hamid, 27 ans, qui a été engagé par la compagnie en 2007 et qui totalise 2 763 heures de vol.

Tous deux savent qu'ils sont aux commandes de l'un des long-courriers les plus sûrs du monde. Le Boeing 777-200, l'un des gros-porteurs les plus commercialisés sur la planète, a largement fait ses preuves, même si certaines traces d'usure de la carlingue ont pu être décelées sur d'anciens modèles. Celui que les deux aviateurs s'approprient à faire décoller a effectué son premier vol le 14 mai 2002. Équipé de deux réacteurs Rolls-Royce Trent 892, il a cumulé 53 465 heures de vol. À l'exception d'une extrémité d'aile endommagée en 2012 après une collision au sol, l'avion n'a connu aucune avarie majeure.

Outre les deux pilotes, il y a deux cent trente-sept personnes à bord de l'appareil : deux cent vingt-sept passagers ainsi que dix membres d'équipage en cabine. Une très large majorité des passagers, au nombre de cent cinquante-trois, sont de nationalité chinoise, trente-huit sont malaisiens. Les autres sont de douze nationalités différentes : sept Indonésiens, six Australiens, cinq Indiens, quatre Français, trois Américains, deux Canadiens, deux Iraniens, deux Néo-Zélandais, deux Ukrainiens, un Hollandais, un Russe et un Taïwanais.

CONTACT PERDU

À 0 heure 41 précise, le Boeing 777 de la Malaysia Airlines obtient l'autorisation de décoller. Les deux pilotes libèrent alors toute la puissance du gros-porteur qui prend son envol dans la nuit malaisienne.

Vingt minutes plus tard, à 1 heure 01, le pilote confirme avoir atteint son altitude de croisière, soit 35 000 pieds (10 700 mètres). Tout fonctionne parfaitement, le système ACARS (1) envoie comme il se doit les données techniques du vol à la maintenance au sol. L'appareil suit la bonne trajectoire, plein nord en destination du Vietnam puis de la Chine.

À 1 heure 19, les contrôleurs indiquent au MH370 qu'il quitte l'espace aérien malaisien. Dans le cockpit, le copilote, du moins le croit-on dans un premier temps, accuse réception de l'information et leur adresse un « *Good night ! Malaysia 370* » (« Bonne nuit ! Malaysia 370 »). Ce sera la dernière communication radio entre l'appareil en

vol et les contrôleurs aériens.

Ce n'est qu'en juin 2014 que l'on apprendra que ce n'est pas le copilote qui a répondu, mais le commandant Zaharie Ahmad Shah, selon les déclarations de sa femme et de sa famille. Une autre rumeur a circulé, émanant des contrôleurs aériens qui auraient apparemment décelé comme une forme d'ironie dans la réponse du pilote. L'écoute attentive des intonations de cet ultime message ne permet pas, en réalité, d'y entendre autre chose que les termes de la procédure habituelle.

C'est à ce moment que l'on plonge dans l'anormal. Presque immédiatement après avoir donné congé, le vol MH370 dévie de sa route et, selon toute apparence, fait demi-tour. Trois minutes plus tard, il disparaît des écrans radars vietnamiens qui ont pris le relais. Ce qui signifie que le transpondeur de l'avion a été désactivé.

À 1 heure 30, le centre de contrôle aérien de Hô Chi Minh-Ville, au Vietnam, fait une tentative pour contacter le MH370, en vain. Il demande à un autre avion, à proximité, d'essayer à son tour. Le pilote dira n'avoir entendu que des « marmonnements indistincts » sur un arrière-fond de parasites sonores...

À 1 heure 37, on ne reçoit aucune donnée du système ACARS censé émettre régulièrement, signe que le dispositif a lui aussi été mis hors service.

Une minute plus tard, les contrôleurs aériens vietnamiens demandent à leurs homologues malaisiens s'ils ont des informations sur l'avion, précisant que celui-ci n'a pas pris contact avec eux et qu'il a disparu des radars.

La tour de contrôle de Kuala Lumpur répond que le Boeing n'a plus émis sur sa fréquence après avoir franchi le dernier point sous son contrôle (point de cheminement Igari). Du côté de la compagnie Malaysia Airlines, on apprend la perte de contact et on lance à son tour un message aux pilotes en leur enjoignant de contacter d'urgence les autorités aériennes vietnamiennes. La compagnie ne reçoit aucune réponse à son appel.

Il est 2 heures 15 du matin, soit presque une heure après la perte de contact, lorsque les superviseurs aériens de Kuala Lumpur interrogent le centre des opérations de Malaysia Airlines. Celui-ci se montre rassurant : non seulement il est en mesure d'échanger des signaux avec l'avion malaisien, mais ce dernier survolerait à ce moment-là le Cambodge !

Trois minutes plus tard, à 2 heures 18, le contrôle aérien de Kuala Lumpur se tourne vers celui d'Hô Chi Minh-Ville : est-il prévu que le vol MH370 pénètre dans l'espace aérien cambodgien ? Les Vietnamiens répondent aussitôt et sont catégoriques : le plan de vol ne prévoit absolument pas que l'avion emprunte cette route au-dessus du

Cambodge.

Deux minutes plus tard, à 2 heures 24, le centre des opérations de Malaysia Airlines fait volte-face : en fait, il n'est absolument pas en contact avec le vol 370 ! Pourtant, à peine une minute plus tard, la compagnie confirme au centre de contrôle de Kuala Lumpur que l'avion se trouve bien au-dessus du Nord-Vietnam et les contrôleurs relaient cette information à Hô Chi Minh-Ville...

Vers 2 heures 39, on tente de joindre le cockpit par téléphone, en utilisant la connexion satellite de l'avion. Sans succès. Cinquante minutes plus tard, à 3 heures 30, le centre des opérations de la Malaysia Airlines reconnaît que ses déclarations sur la position supposée de l'avion reposaient en réalité sur des projections et non sur des faits. Ce n'est que vers 5 heures 30 que l'on active le centre de coordination du secours aérien de Kuala Lumpur.

À l'aéroport de Pékin, le vol dont l'arrivée est prévue à 6 heures 30 est annoncé comme « retardé ». À 7 heures 13, on essaye à nouveau de contacter l'avion par téléphone. Nouvel échec.

C'est finalement à 7 heures 24 que Malaysia Airlines annonce officiellement la disparition de l'avion à la presse et aux familles effondrées. L'amiral Ngo Van Phat, de la marine populaire vietnamienne, déclarera que les autorités de son pays ont perdu le contact radar avec l'appareil à environ 153 milles marins (soit 300 kilomètres) au sud des îles Thô Chu, dans le golfe de Thaïlande, précisément sur la route que devait emprunter l'avion vers Pékin.

PREMIÈRES RECHERCHES

L'annonce de la disparition du vol MH370 déclenche une vague d'émotion internationale en raison des circonstances exceptionnelles de l'incident, de la très vive douleur des proches des disparus et de la variété des nationalités présentes dans l'avion. En l'absence de tout crash terrestre, les premières opérations de secours se focalisent sur la zone où l'on a enregistré la dernière position de l'appareil, à savoir la mer de Chine méridionale, entre la Malaisie et le Vietnam. Dès la journée du 8 mars, les équipes de recherche détectent des débris et des traînées de carburant dans ce périmètre, mais on se rend très vite compte qu'ils ne sont pas liés à l'avion disparu.

Le lendemain, sur la base d'analyses radar du côté malaisien, les enquêteurs déclarent que l'avion aurait viré sur sa gauche, vers l'ouest, amorçant ce qui ressemble à un demi-tour. L'examen de la carte étend les recherches vers la mer d'Andaman, dans l'océan Indien, non loin de la côte thaïlandaise ainsi qu'en direction du détroit de Malacca, le long de la côte ouest de la péninsule malaise.

Le 10 mars, deux jours après la disparition de l'avion, la solidarité internationale semble jouer puisqu'une dizaine de pays participent aux

recherches, consacrant pas moins de trente-sept avions et quarante-trois navires aux opérations maritimes. La Chine, chef de file des pays touchés par le drame, expédie des navires de guerre tandis que la flotte américaine envoie des unités explorer les nombreuses îles isolées et inhabitées de la région.

Le 12 mars, les sauveteurs chinois annoncent avoir repéré, sur une image satellite prise trois jours plus tôt, quelques objets flottants regroupés dans la zone où le contact a été perdu. Mais les autorités vietnamiennes qui s'y rendent en urgence le lendemain ruinent les espoirs des familles : elles ne trouvent absolument rien.

HISTOIRE DE « PINGS »

Très tôt, dès les premiers jours après le drame, la Chine fait appel à l'aide internationale dans le cadre de la Charte internationale Espace et catastrophes majeures. Et le 11 mars, les pays adhérents à la Charte font savoir qu'ils acceptent la requête chinoise, bien que la disparition d'un avion ne puisse pas être mise sur le même plan qu'un cyclone, un tsunami ou un séisme. Alors que la Chine déclare s'appuyer sur vingt et un de ses satellites, la France mobilise Spot-5, Spot-6, Pléiades IA et IB, l'Allemagne son satellite radar TerraSAR-X et les États-Unis, par le biais du prestataire privé DigitalGlobe, cinq autres satellites qui couvrent à eux seuls plus de 3 millions de kilomètres carrés par jour par bandes de 11 à 18 kilomètres de large. Toutes les images récoltées sont envoyées à la filiale Tomnod, une plateforme collaborative sur laquelle 2,5 millions d'internautes jouent alors les enquêteurs amateurs en examinant minutieusement chaque image publiée vers la communauté. En dépit de quelques (fausses) alertes, personne ne trouve rien de conséquent malgré la mobilisation générale.

C'est en fait d'une société britannique, Inmarsat, que va venir une information capitale. Ce sont deux médias américains, le *New Scientist* et le *Wall Street Journal*, qui en parlent les premiers, à partir de sources issues du gouvernement américain. Le motoriste de l'avion, Rolls-Royce, aurait reçu des communications ACARS toutes les trente minutes durant une période de cinq heures ! Ce que cela sous-entend est de la première importance : soit que l'avion n'a pas explosé et ne s'est pas non plus crashé après la perte de contact radio, mais bien qu'il a continué à voler durant plusieurs heures !

Pour une raison inconnue, la Malaisie dément cette information, mais, le 12 mars, la compagnie britannique de communication par satellites Inmarsat fait savoir que l'antenne satellite du Boeing a continué à envoyer des signaux (« pings ») horaires pendant au moins six heures après la coupure du transpondeur.

Ce n'est que le 15 mars que les autorités malaisiennes se décident à leur tour à confirmer qu'après le black-out radio, il y a bien eu un

changement de cap de l'avion, dû à une action délibérée. Les systèmes de transmission de données de l'appareil ont été mis hors service, mais des contacts satellitaires révèlent que l'avion a volé pendant plus de six heures après avoir disparu des écrans radars. Cette déclaration concorde d'ailleurs avec le repérage d'un radar militaire malaisien qui, vers 2 heures 22, avait détecté l'avion à 370 kilomètres au nord-ouest de Penang, l'un des États situés sur la côte nord-ouest de la péninsule malaise, donc très à l'ouest de la route Kuala Lumpur/Pékin...

Le satellite Inmarsat qui capte les données se trouve au niveau de l'équateur. À partir du principe de l'effet Doppler, les échanges ACARS permettent de déterminer si les ondes se rapprochent de l'équateur, le traversent puis s'en éloignent. Sur la base du dernier « ping » reçu par le satellite Inmarsat à 8 heures 19 du matin (c'est-à-dire après que le vol a été déclaré officiellement disparu par la compagnie !), deux couloirs de recherches sont définis en tenant compte de l'autonomie maximale de l'avion : l'un dans l'océan Indien vers l'Australie et les îles Kerguelen, l'autre dans le nord de l'Inde, dans la direction du Turkménistan en Asie centrale.

CAP SUR L'OCÉAN INDIEN

Sur la base de ces informations inédites, la Malaisie abandonne les recherches en mer de Chine méridionale et redéploie ses ressources dans l'océan Indien. Assez vite, le couloir de recherche menant au nord de l'Inde, dans la direction du Turkménistan en Asie centrale, est abandonné. Le 17 mars, le Kazakhstan fait savoir que le vol MH370 n'est pas entré dans son espace aérien. Le lendemain, la Chine commence à explorer certaines parties de son territoire, mais ne trouve aucun indice laissant penser que l'avion serait parti dans cette direction. De toute manière, si l'avion était parti dans l'arc du nord, il aurait été forcément repéré par des radars civils ou militaires.

Notons malgré tout qu'un auteur spécialisé en technologie, Jeff Wise, a lancé l'idée que des pirates de l'air pourraient avoir délibérément faussé le système électronique de contact satellite, créant une fausse trajectoire de « pings » Inmarsat conduisant vers l'océan Indien, alors que l'avion filait droit vers le nord, en direction du cosmodrome de Baïkonour dans le Kazakhstan...

Cette thèse ne trouvant aucun « écho » (*sic*), l'arc nord s'en trouve délaissé et les recherches se focalisent sur le couloir sud qui traverse l'océan Indien, à l'ouest des côtes australiennes.

Dès le 20 mars, l'Australie déclare avoir identifié des objets flottant aux environs de cet arc sud. Un navire marchand norvégien modifie sa course pour aller inspecter la zone, bientôt survolée par quatre avions dans des conditions météorologiques compliquées. On ne retrouve aucun débris.

Le 24 mars, Malaysia Airlines et le Premier ministre malaisien Najib Razak apportent des précisions sur la zone de crash possible, « au milieu de l'océan Indien, à l'ouest de Perth [...], loin de toute zone possible d'atterrissage ». Ils s'appuient sur les dernières conclusions d'Inmarsat et de l'AAIB, le service britannique des enquêtes sur les accidents aériens.

Nous sommes seize jours après la disparition de l'avion et, malgré l'absence de toute trace ou indice probant, les autorités civiles malaisiennes et la compagnie aérienne considèrent le vol MH370 comme « perdu et [...] aucune des personnes à bord n'a survécu », ce qui déclenche la colère démonstrative des proches des victimes, notamment les ressortissants chinois outrés par la manière dont est gérée la situation de crise.

FAUSSE ALERTE SOUS-MARINE

L'Australie dépêche sur la zone l'*Ocean Shield*, un navire de détection acoustique sous-marin, en compagnie d'une douzaine d'autres bateaux. Dès le 5 avril, à plusieurs reprises, ses radars détectent des signaux acoustiques qui font penser à ceux d'un enregistreur de vol. Est-on près de retrouver les boîtes noires dont les signaux sont en théorie sur le point de s'interrompre ? Les équipes de recherche en sont d'abord persuadées, car la fréquence de ces signaux ne correspond à aucun phénomène naturel. Le souci, c'est qu'elles ignorent d'où viennent précisément ces émissions sonores.

Le 14 avril 2014, dans la zone de 850 kilomètres carrés où les signaux ont été captés, l'*Ocean Shield* met à l'eau Bluefin-21, un robot sous-marin doté d'un puissant sonar. Mais, là encore, les recherches ne débouchent sur aucune trouvaille.

Un mois et demi plus tard, le Centre de coordination international des recherches fait une déclaration selon laquelle « la zone pouvait être exclue comme étant l'endroit où le vol MH370 s'est abîmé ». On se concentre alors sur l'analyse de données afin de redéfinir un nouveau périmètre de recherches, des analyses qui débouchent finalement sur un rapport d'investigation d'une soixantaine de pages, présenté le 26 juin 2014 par le gouvernement australien.

NOUVELLE PHASE DE RECHERCHES... SANS RÉSULTAT

Prévue dès août, c'est finalement en octobre 2014 que démarre la nouvelle campagne de recherches. Pour cela, la Malaisie et l'Australie ont fait appel à deux sociétés privées pour mener de nouvelles investigations. Le gouvernement australien finance à hauteur de 60 millions de dollars australiens (environ 42 millions d'euros) les investigations menées par le groupe néerlandais Fugro sur une zone de

60 000 kilomètres carrés.

Malgré le déploiement d'outils performants et des efforts permanents durant des mois, les enquêteurs ne trouvent absolument aucune piste. Au point que le 3 juin 2015, le JACC (*Joint Agency Coordination Center*), l'agence mise en place par l'Australie pour tenir le public informé de la progression des recherches, annonce que la zone d'exploration ne sera pas étendue. Pour les observateurs, c'est un cruel aveu d'échec et, surtout, cela préfigure un possible abandon des recherches.

Plus d'un an après la disparition du Boeing, les autorités malaisiennes ne peuvent que déclarer, sans la moindre certitude, que l'avion a probablement chuté dans le sud de l'océan Indien, où les satellites l'ont détecté pour la dernière fois. Pourquoi ? Comment ? Nul ne le sait.

L'ABSENCE D'EXPLICATIONS OUVRE LA PORTE À LA CONSPIRATION

Très vite, ces explications officielles sont remises en cause par des sites web réputés pour diffuser de manière complaisante des théories du complot. Selon eux, si l'avion s'était effectivement crashé en mer, il se serait désintégré en milliers de petites pièces et de débris dont la plupart auraient flotté sur l'eau, rendant leur repérage plus facile. Or, aucun morceau de la carlingue, aucun équipement ou bagage n'a été retrouvé ni dans l'océan, ni sur une quelconque plage.

C'est un phénomène classique lors d'un événement dramatique de grande ampleur suivi d'une gestion de crise hasardeuse. Les personnes touchées comme l'opinion publique, tout aussi horrifiée et en colère, exigent des explications. Si celles-ci manquent, sont insuffisantes ou discutables, les partisans de thèses fantaisistes s'engouffrent dans la brèche et tentent d'imposer leurs propres vues qui, dans une très large majorité des cas, ne reposent sur aucune preuve tangible.

Mais la nature ayant horreur du vide, on préfère envisager des hypothèses totalement irréalistes que rester dans l'incertitude la plus complète. C'est dans l'esprit humain d'imaginer que les événements qui nous dépassent sont en réalité manipulés par des forces inconnues et supérieures. Le cocktail « incertitude et émotion » donne très vite naissance aux théories de la conspiration. Plus on se sent impuissant, plus on a tendance à se tourner vers ce type d'explications. Tim Blake, chef de rubrique au magazine *Spiked*, le résume ainsi : « C'est dans cette obscurité, cette quasi-absence de savoir que fleurit la spéculation. »

LES THÉORIES LES PLUS FARFELUES

Et en matière d'explications extravagantes, l'affaire de l'avion de la

Malaysia Airlines se révèle très prolifique. Nous n'avons pas la prétention d'être exhaustifs, mais voici une large sélection des hypothèses les plus folles qui ont été avancées pour expliquer la disparition du vol MH370.

L'avion aurait été détourné vers la Corée du Nord : l'avion s'est en fait posé à Pyongyang au lieu de Pékin, où les passagers sont retenus en otage pour ensuite faire pression sur tous les pays avec lesquels la Corée du Nord est en conflit larvé.

L'avion aurait été « enlevé » par un ovni d'origine extraterrestre et transporté dans une autre dimension via un « trou de ver », c'est-à-dire un passage à travers l'espace-temps. L'avion et ses passagers seraient donc « ailleurs » sur une autre planète, dans une autre galaxie...

L'avion aurait traversé accidentellement une faille temporelle, un vortex d'énergie pure, qui l'aurait propulsé soit vers le passé, soit vers le futur...

L'avion aurait été aspiré dans un petit trou noir vers une destination inconnue (une théorie qui oublie au passage que la présence d'un trou noir, même de petite taille, aspirerait en fait la Terre dans sa totalité...).

L'avion aurait été frappé de plein fouet par une météorite (dans ce cas, outre l'infime probabilité d'un tel fait, où sont les débris ?).

Dans le même ordre d'idée, le vol MH370 aurait été détruit par un satellite. En janvier 2014, une éruption solaire massive aurait dérégulé les systèmes de navigation d'un satellite, qui aurait « décroché prématurément de son orbite pour tomber sur Terre ». La violence de l'impact entre le satellite (25 000 km/h) et l'avion expliquerait l'absence de débris visibles. Reste à savoir comment la chute d'un satellite a pu passer inaperçue.

Le vol MH370 se serait caché dans l'ombre d'un autre avion de ligne, un Boeing de la Singapore Airlines qui suivait la même trajectoire. Il aurait ainsi échappé aux radars et se serait dirigé quelque part vers l'Inde ou le Pakistan. Difficile de croire à ce jeu de cache-cache...

L'avion aurait été récupéré par des terroristes pour servir d'avion-missile. Dissimulé pour le moment sur un aéroport secret, il serait destiné à une future attaque, lors d'un nouveau 11 Septembre.

L'avion se serait écrasé près d'une île déserte, loin de tout, où les survivants attendraient qu'on vienne les récupérer (théorie inspirée de la série américaine *Lost*).

L'avion serait en fait caché... sur la Lune. Certains internautes n'en démordent pas, photo à l'appui. Or, cette thèse abracadabrante a été fabriquée de toutes pièces par le *Sunday Sport*, un hebdomadaire satirique britannique.

Le vol MH370 aurait servi de test grandeur nature pour un système

inédit capable de rendre un avion invisible. Ce test de bouclier énergétique aurait été si efficace que les Chinois auraient détourné l'avion vers une base secrète pour étudier cette nouvelle technologie.

Le vol MH370 et le vol MH17 (abattu au-dessus de l'Ukraine le 17 juillet 2014) ne seraient en fait... qu'un seul et même avion ! L'appareil au nom de code MH370 aurait d'abord été détourné vers une base secrète américaine avant, sous le nom de code MH 17, d'être délibérément abattu dans l'est de l'Ukraine pour faire accuser la Russie.

Les internautes se sont lancés à la recherche de l'appareil sur la base des photos satellites, y compris certaines personnalités. Le 18 mars 2014, le *MailOnline* rapporte que Courtney Love, la veuve du chanteur Kurt Cobain, tweete qu'elle a trouvé les débris de l'avion, donnant même des indications GPS. En fait, il ne s'agissait que d'un très banal navire de pêche...

Il y aurait dans une chanson de Pitbull et Shakira intitulée *Get it Started* et sortie en juin 2012 des paroles prophétiques sur la catastrophe du vol MH370. Ainsi, on mentionne comme exemples les passages « *Now it's off to Malaysia* » et « *Two passports, three cities, two countries, one day* », les passeports rappelant les documents autrichien et italien volés par deux passagers de l'avion. En fait, la chanson fait référence à un combat de boxe légendaire, le 1^{er} octobre 1975, entre Mohamed Ali et Joe Frazier à Quezon Vity aux Philippines...

Et pour finir, peut-être l'hypothèse la plus extravagante : si l'on en croit un chaman qui l'aurait dévoilé au journal malaisien *The New Straits Times*, l'avion a été détourné par des « elfes » et continuerait en fait de voler depuis le 8 mars, « là où personne ne regarde ». Pour le retrouver, il suffirait juste d'un peu de magie noire...

Avec tout le bon sens du monde, on se demande qui peut adhérer à ce genre d'explications : un sondage lancé sur le site de CNN a quand même indiqué que 9 % de ceux qui y ont répondu étaient persuadés qu'il était très ou sans doute possible que l'avion ait été enlevé par des extraterrestres, des voyageurs temporels ou des êtres venus d'une autre dimension...

UN ACTE TERRORISTE ?

Comme l'avion s'est volatilisé sans lancer le moindre signal de détresse ou message radio signalant une avarie, la piste terroriste prend le pas sur l'accident mécanique. Très vite, des agences de presse évoquent une attaque djihadiste. Entre le 9 et le 14 mars 2014, le magnat de la presse Rupert Murdoch ne cesse de tweeter que les djihadistes ont décidé de déclencher des troubles en Chine et suggère que l'avion a été détourné vers le nord du Pakistan... Même rumeur du côté russe avec le journal *Moskovskij Komsols* qui propage une

version analogue, affirmant que des terroristes inconnus ont détourné l'avion vers l'Afghanistan où ils retiennent l'équipage et les passagers en otage.

En fait, pour tout dire, on soupçonne tout le monde : on songe aux musulmans de Malaisie ou d'Indonésie affiliés à Al-Qaïda, aux Tigres tamouls, voire à des extrémistes chinois ouïgours. Le 9 mars 2014, certains médias chinois reçoivent une lettre ouverte de la part du chef de la Brigade des martyrs chinois, un groupe totalement inconnu jusqu'alors. La lettre explique que le vol MH370 a été détruit en représailles de la répression du gouvernement chinois aux attaques meurtrières au couteau dans la gare de Kunming le 1^{er} mars 2014 et que cela s'inscrit dans une campagne plus grande visant à supprimer le contrôle chinois sur la province du Xinjiang. L'auteur de la lettre s'en prend également au gouvernement malaisien.

Mais l'examen attentif du document débouche très vite sur le constat qu'il s'agit d'un canular. Dans le message, il n'y a aucune indication probante sur ce qui est arrivé à l'avion et la mention « Brigade des martyrs chinois » semble hors de propos pour des groupes séparatistes ouïgours qui se considèrent avant tout comme du Turkestan et islamistes, plutôt que chinois.

De manière générale, si l'avion avait été détourné physiquement par des pirates de l'air, cela aurait été motivé par un objectif précis, celui de commettre un acte symbolique fort comme précipiter l'appareil sur une cible, ou de kidnapper les passagers afin d'exiger une rançon ou d'exercer un chantage quelconque. Or, aucun indice, aucune demande ne sont venus appuyer l'une de ces possibilités. Rien, à ce stade, ne prouve que l'avion a été détourné. Et, au final, la disparition du vol MH370 n'a jamais été revendiquée.

PASSEPORTS VOLÉS

Ce qui est indéniable, en revanche, c'est la présence d'intrus sur la liste des passagers. L'examen minutieux des noms révèle que deux personnes ont pris l'avion avec des passeports volés. Les véritables propriétaires, un Italien et un Autrichien, se présentent d'eux-mêmes aux autorités pour confirmer le vol de leurs documents de voyage. Les deux usurpateurs sont en réalité des ressortissants iraniens dont on se demande bien comment ils ont pu embarquer dans l'avion, signe que l'aéroport de Kuala Lumpur ne présente pas tous les gages d'une sécurité rigoureuse. Les deux hommes étaient en possession de passeports dérobés et ils avaient acheté des billets depuis l'Iran auprès d'une agence de la compagnie chinoise China Southern Airlines installée à Bangkok en Thaïlande !

Tout le monde pense qu'on tient les coupables du détournement, mais, hormis le fait que cette découverte révèle l'existence d'une

filière d'immigration clandestine sur des vols vers l'Europe choisis au hasard, la direction d'Interpol déclare que les hommes n'appartiennent à aucun groupe terroriste, ce sont juste des immigrants illégaux. Et l'organisme international d'estimer que l'on n'a pas affaire à un attentat...

Assez curieusement, la piste des deux Iraniens est laissée de côté. Il est vrai qu'on voit mal l'intérêt pour l'Iran d'organiser ou de soutenir un tel acte, d'autant que les actions terroristes sont en général revendiquées, ce qui n'est pas le cas. Mais la rapidité avec laquelle on abandonne cette piste laisse malgré tout songeur. L'a-t-on vraiment explorée jusqu'au bout ?

Car il s'est bien passé quelque chose à bord de cet avion. Quelqu'un a désactivé le transpondeur, ce qui est assez facile, car il suffit juste d'actionner un interrupteur sur le tableau de bord de l'avion. Mais on a également rendu inopérante l'une des voix de l'ACARS ainsi que le FMS (*Flight Management System*) au pilote automatique, ce qui, pour le coup, est beaucoup plus complexe, réclame de descendre dans la soute et n'est pas à la portée de tout le monde, même des pilotes !

A-t-on vécu à bord du vol MH370 un scénario similaire à celui du vol 93 d'United Airlines, l'un des avions détournés lors des attentats du 11 septembre 2001, qui s'était écrasé après qu'une partie des passagers, semble-t-il, se sont rebellés contre les terroristes ? Est-ce un détournement qui a mal tourné, avec des passagers se défendant et neutralisant peut-être les terroristes, mais incapables de reprendre le contrôle de l'avion qui aurait fini sa course dans l'océan Indien ? Mais dans ce cas, pourquoi n'a-t-on pas reçu le moindre appel soit radio, soit d'un téléphone portable d'un passager ?

DES PILOTES AUX PROFILS CURIEUX

Comme dans toutes les catastrophes aériennes, la personnalité des deux pilotes n'a pas manqué de faire l'objet d'un examen approfondi. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que les enquêteurs ont fait d'étranges découvertes.

Fariq Bin Ab Hamid, le copilote, est le plus inexpérimenté des deux. Il n'a que 27 ans, soit moitié moins que son commandant. On sait peu de choses sur lui sinon qu'il est sur le point de se marier avec sa compagne.

Les médias n'ont pas manqué de raconter un épisode qui laisse douter de son professionnalisme : un jour, en totale infraction avec le règlement, il a fait entrer deux jeunes touristes australiennes dans le cockpit d'un avion qu'il copilotait. Des photos ont été prises et les deux « invitées » sont restées dans le cockpit durant les phases de décollage et d'atterrissage... Malgré tout, à l'exception de ce comportement condamnable, les enquêteurs ne trouvent rien de

répréhensible ou d'inquiétant dans son profil.

Du côté de Zaharie Bin Ahmad Shah, c'est un tout autre son de cloche. Le profil psychologique du commandant de bord apparaît d'emblée plus complexe. Si l'homme n'a rien d'un islamiste radical (ce que craignent les enquêteurs au départ), des questions se posent cependant sur ses réelles motivations. C'est un homme qui suit de près l'activité politique de son pays. Il fait partie de ces gens éduqués et jouissant d'une vie aisée qui aimeraient bien voir leur pays, tenu depuis plus de cinquante ans par une caste de politiciens corrompus et népotistes, évoluer vers plus de liberté et de démocratie. Le commandant Shah vient notamment de suivre avec attention le procès du principal opposant au régime malaisien, Anwar Ibrahim. La condamnation de ce dernier à cinq ans de prison pour « sodomie » le 7 mars conforte le pilote dans son jugement : son pays n'est pas près de progresser.

Non seulement Zaharie Bin Ahmad Shah vit mal ce refus du modernisme, mais s'ajoute à cela une vie privée mouvementée. Peu de temps après la disparition, les médias révèlent que sa femme et ses trois enfants ont quitté le domicile conjugal la veille du 8 mars. Un proche du commandant reconnaît de son côté que celui-ci fréquentait une autre femme et que cette relation était également conflictuelle. D'ailleurs, il semblerait, mais cela n'a pas été confirmé par les autorités, que Shah aurait reçu, peu avant le départ de l'avion, un appel de deux minutes environ d'une femme non identifiée, à partir d'un numéro de téléphone mobile obtenu grâce à une fausse identité...

Si la famille de Shah s'empresse de réfuter aussitôt toutes ces allégations, il n'en demeure pas moins qu'un collègue pilote, qui connaît très bien Shah, affirme que le commandant était très affecté par l'idée que son mariage était en train de voler en éclats... Par ailleurs, les enquêteurs constatent avec stupéfaction que l'agenda du commandant de bord, d'ordinaire bien rempli, est complètement vide après le 8 mars. Comme s'il savait qu'après cette date, il n'aurait plus rien à faire...

Mais ce n'est pas tout. Peu de temps après la disparition de l'avion, la police malaisienne effectue une perquisition au domicile du commandant Shah : on découvre qu'il possède un simulateur de vol sur lequel il s'entraîne à des atterrissages sur des pistes courtes, comme celles des Maldives ou de Diego Garcia, la base militaire américaine localisée au milieu de l'océan Indien. Comme par hasard, de nombreuses données ont été effacées un mois auparavant. Le FBI parvient à récupérer les informations et un porte-parole du gouvernement malaisien déclare aux médias que « rien de sinistre n'a été trouvé dessus ». Ce qui n'empêche pas le *Sunday Times* d'affirmer que parmi les fichiers effacés sur le simulateur figurait un plan de vol

dans le sud de l'océan Indien avec une simulation d'atterrissage sur une île dotée d'une piste réduite...

Curieusement, la piste des pilotes a été assez rapidement écartée. Trop vite ? Il s'est dit que la thèse du suicide semblait improbable, de même que la participation des deux pilotes à une action terroriste.

Sauf que le 17 février 2014, moins de trois semaines avant que le vol MH370 ne s'évanouisse dans le ciel, le copilote du vol 702 d'Ethiopian Airlines avait profité de la sortie du commandant pour s'enfermer dans le cockpit et détourner son propre avion afin de demander l'asile à la Suisse. Auparavant, d'autres vols avaient connu pareille mésaventure : le vol 185 de SilkAir en 1997, le vol 990 d'Egypt Air en 1999 ou le vol 470 de LAM Mozambique Airlines en 2013...

Sans parler d'Andréas Lubitz, le copilote de l'A320 de la compagnie Germanwings qui, le 24 mars 2015, s'est volontairement emprisonné dans le cockpit de l'avion dont il avait le contrôle avant de le précipiter vers une montagne des Alpes-de-Haute-Provence, faisant cent cinquante morts dont lui-même. On a appris ensuite que Lubitz avait vu quarante et un médecins en cinq ans, dont sept au cours du mois précédant le crash, et qu'il souffrait d'une grave dépression, d'une « *psychose accompagnée de troubles de la vue, sans résultats organiques* », comme l'a expliqué par la suite le procureur de Marseille.

Miné par des problèmes personnels, pourquoi le commandant Shah n'aurait-il pas détourné l'avion de sa trajectoire initiale avec l'idée de se suicider ou d'aller percuter un symbole fort du régime malaisien, comme les deux tours jumelles Petronas de Kuala Lumpur, hautes de 452 mètres chacune ?

L'HYPOTHÈSE DIEGO GARCIA

Ce sont les adeptes des théories du complot qui ont lancé les premiers cette théorie via des sites et des forums Internet, noyant le débat sous une profusion de rumeurs et d'informations non vérifiées, au point de brouiller et de discréditer une piste qui mérite sans doute de ne pas être repoussée d'emblée.

De quoi s'agit-il exactement ? Au milieu de l'océan Indien, au sud de l'archipel des Maldives, se trouve une île britannique, Diego Garcia, que le Royaume-Uni loue aux Américains. Ces derniers ont fait de ce confetti perdu au milieu des eaux une base militaire stratégique pour le Proche et le Moyen-Orient. C'est de là que partent une large majorité des opérations aériennes et navales qui concernent la région. Diego Garcia, site hautement militarisé et protégé comme on peut l'imaginer, sert de base pour des bombardiers furtifs de type Northrop B2, mais aussi de centre de renseignement dernière génération pour écouter les communications satellites et les câbles sous-marins.

Ce qui trouble ceux qui ont exploré cette piste, c'est l'absence de réaction de la part des Américains. Un avion disparaît dans une région du globe qu'ils surveillent en permanence avec un arsenal extrêmement sophistiqué et non seulement ils n'ont pas réussi à localiser un appareil de 65 mètres de long, mais l'annonce de la volatilisation pure et simple de l'appareil ne semble pas avoir déclenché de réaction ou de mobilisation de leur part. Étrange...

Autour de Diego Garcia gravitent trois scénarios possibles : d'abord, le vol MH370 aurait été détourné pour être précipité sur la base militaire. Deuxième hypothèse : les Américains seraient eux-mêmes à l'origine du détournement et l'avion se serait posé sur la base. À moins que la trajectoire suivie par le pilote automatique après un incendie à bord ait rapproché l'avion de Diego Garcia au point que les Américains, croyant à une agression, n'aient eu comme unique solution que de l'abattre.

À la première théorie, on peut opposer une objection immédiate : dans le cas d'un écrasement volontaire, pourquoi avoir choisi un avion dont la route du sud vers le nord était bien éloignée d'un trajet vers l'ouest passant à proximité de l'île ?

En faveur ou contre une prise de contrôle par les États-Unis, peut-être motivés par la cargaison de l'appareil, il n'existe aucune preuve concrète, seulement de la pure spéculation. Une photo noire présentée comme ayant été prise par un passager otage dans une pièce obscure de la base Diego Garcia et envoyée par SMS avec un message curieux a circulé sur Internet : les propriétés du cliché indiquaient qu'il avait été effectivement pris sur l'île, mais tout porte à croire qu'il s'agit d'un canular, voire d'une entreprise de désinformation.

Reste la dernière hypothèse qui voudrait que l'armée américaine ait abattu l'avion de la Malaysia Airlines qui, seulement contrôlé par le pilote automatique, menaçait de frapper la base. C'est la piste qu'a suivie Marc Dugain, ancien dirigeant de la petite compagnie aérienne Proteus Airlines et auteur de romans à succès (*La Chambre des officiers*, *La malédiction d'Edgar* ou *Une exécution ordinaire*) dont certains ont été adaptés au cinéma. L'ancien professionnel de l'aviation s'est passionné pour l'affaire et a mené l'enquête.

Dans ses conclusions publiées par l'hebdomadaire français *Paris Match* le 17 décembre 2014, il émet l'hypothèse que le Boeing aurait été abattu par l'armée américaine qui craignait un attentat terroriste sur Diego Garcia. Pour lui, l'avion a pu être détourné ou subir un incendie à bord. Dans tous les cas, il a dévié de sa course et s'est dirigé vers Diego Garcia, amenant l'armée américaine à le descendre.

Marc Dugain s'est rendu aux Maldives et il mentionne dans son article les témoignages des habitants de Kudahuvadhoo, une île à l'extrême sud de l'archipel, située donc au nord de Diego Garcia. Le

matin du 9 mars, un pêcheur, qui ignore que l'avion a disparu, dit avoir assisté à une scène très inhabituelle : « J'ai vu un avion énorme nous survoler à basse altitude. Il faisait beaucoup de bruit. Il a fait un virage au sud-sud-est et il a continué à la même altitude. J'ai vu des stries rouges et bleues sur une couleur blanche. » Il ne passe jamais d'avion long-courrier dans cette zone, la description correspond aux couleurs de la carlingue du vol MH370 et l'heure de passage, peu avant 7 heures du matin, coïncide avec l'endroit où aurait pu se trouver l'appareil depuis sa disparition des écrans radars. Pourtant, ce témoignage, comme ceux d'autres habitants de Kudahuvadhoo (pêcheur, étudiant, informaticien, mère de famille...), a été écarté par les enquêteurs officiels. Le ministre indonésien des Transports a même nié leur existence. Volontairement ? A-t-on vraiment cherché l'appareil manquant dans la bonne direction ?

Plus troublant, Marc Dugain a pu consulter les photos (reprises par *Paris Match*) d'un objet énigmatique repéré par deux adolescents près des côtes de Baarah, une petite île située à l'extrême nord de l'archipel des Maldives. Les experts qui ont pu examiner les photos sont formels : il s'agit d'un extincteur de Boeing. Un militaire des Maldives confie à Marc Dugain, « sous le sceau du secret », qu'il s'agit bel et bien d'un extincteur. S'il a été retrouvé en train de flotter, c'est qu'il était vide et donc qu'il aurait servi lors d'un incendie...

Où se trouve l'objet en question ? On l'ignore, les autorités des Maldives ont aussitôt mis la main dessus et l'auraient remis à la compagnie Boeing. L'armée des Maldives, peu loquace, a reconnu qu'aucun avion de ligne suivant une route normale ne pouvait se trouver à l'aplomb de l'île ce jour-là. N'est-ce pas une forme d'aveu indirect qu'il s'est passé quelque chose d'anormal ce 9 mars au matin ? L'avion aperçu par les témoins a pris manifestement la direction de l'île de Diego Garcia. Mais pourquoi volait-il si bas à plus de 1 000 kilomètres de la base militaire ? Pour échapper à une surveillance radar ?

UNE BÉVUE MILITAIRE ?

C'est la thèse défendue par plusieurs observateurs : et si le vol MH370 avait été abattu ? Il est vrai que ce ne serait pas la première fois qu'un avion civil serait touché par des frappes militaires. Il suffit de se souvenir du vol KAL 007 de la Korean Airlines descendu par l'Union Soviétique en 1983, ou du vol 655 d'Iran Air abattu par les États-Unis en 1988, et plus récemment du vol MH17 de la même compagnie que l'avion disparu, frappé en plein ciel au-dessus de l'Ukraine le 17 juin 2014.

Dès le 19 mars 2014, le correspondant d'Associated Press Scott Mayerowitz évoque le tir accidentel comme l'une des hypothèses

plausibles, ce qui fait répondre à un haut responsable de l'armée malaisienne qu'il est très improbable que l'aviation de son pays ait descendu l'avion. Au contraire, les radars militaires ont brièvement suivi l'appareil qu'ils ont immédiatement considéré comme un avion « ami ».

Le 24 avril, sur CNN, le Premier ministre malaisien, Najib Razak, précise que les radars militaires « ont repéré un avion qui a fait demi-tour, mais sans avoir la certitude qu'il s'agissait du MH370. Ce dont ils étaient certains, en revanche, c'est que l'appareil n'était pas hostile. » On notera au passage la nuance entre « non hostile » et « ami »...

En mai 2014, un auteur basé à Londres, Nigel Cawthorne, publie sous le titre *Vol MH370: le mystère*, un livre dans lequel il émet l'hypothèse d'un tir accidentel lors d'exercices militaires des armées américaine et thaïlandaise en mer de Chine méridionale. Ce livre lui vaut des critiques incendiaires non seulement de la part des officiels, mais également de la part des proches des victimes. On évoque à son propos du « journalisme poubelle ».

LE VOL MH370 CONTRÔLÉ À DISTANCE ?

C'est une conséquence directe du 11 septembre 2001 : depuis les attaques des tours de Manhattan, les services de sécurité américains, et probablement d'autres pays, ont travaillé d'arrache-pied sur la prise de contrôle à distance d'un avion. La question n'est pas tant de faire voler un avion sans pilote (quoique cela pourrait être utile dans certains cas extrêmes), mais plutôt de prendre le contrôle d'un appareil soumis à une menace inattendue. Dès 2006, Boeing a déposé un brevet en ce sens, qui permettrait de contrôler à distance un avion, depuis un ordinateur connecté à l'intérieur ou à l'extérieur de l'appareil.

Est-il possible que ce soit une action sur l'informatique embarquée qui ait déclenché le détournement du vol MH370 ? Et si c'est le cas, qui en est l'auteur ? Une équipe de hackers quelque part dans le monde ou bien... l'un des passagers ? Et dans quel but ?

C'est là que certains observateurs signalent un fait troublant : à bord de l'avion disparu, se trouvaient vingt ingénieurs chinois et malaisiens, travaillant tous pour une même entreprise, Freescale Semiconductor, qui se rendaient à Pékin pour une réunion d'affaires. Or, justement, cette société est impliquée dans les technologies de prise de contrôle à distance d'un aéronef ! Est-ce seulement une incroyable coïncidence ?

Et que penser du fait que la personne qui a pris la tête de la défense des familles des victimes, l'Américaine Sarah Bajc, a elle aussi travaillé dans des firmes impliquées dans le contrôle des avions à distance, comme la société israélienne Tescom ? Une autre coïncidence ?

De manière problématique s'est greffée sur cette constatation une autre rumeur qui, en quelque sorte, est venue discréditer la première. Selon d'obscurs sites Internet, versés dans les théories du complot, la disparition du vol MH370 est liée à une histoire de brevet. Quatre jours avant le dernier vol du Boeing de la Malaysia Airlines, un mystérieux brevet aurait été approuvé, dont les titulaires seraient quatre ingénieurs de Freescale à bord de l'avion, le cinquième étant Freescale elle-même. Les quatre employés étant morts, c'est la société qui récupérerait tous les bénéfices d'une invention qui serait liée à la fabrication de circuits intégrés sur une plaque de semi-conducteur. Et en remontant dans la hiérarchie de Freescale, des internautes auraient découvert qu'il s'agissait d'une société-écran et que son propriétaire, Jacob Rothschild, mènerait en fait d'autres activités, beaucoup plus suspectes... Cette hypothèse demeure, bien entendu, hautement spéculative, en l'absence de toute preuve concrète.

UN INCIDENT MÉCANIQUE TRÈS GRAVE ?

C'est l'hypothèse la plus probable en termes de statistiques et la plus plausible, même si les causes envisageables sont multiples. Le fait que l'on ait suivi l'avion durant des heures grâce aux échos satellites exclut l'explosion en plein vol.

Le débranchement des systèmes de détection n'est pas forcément lié à une volonté de nuire. Cette action a peut-être été commise dans le cadre d'une procédure d'urgence liée aux circuits électriques ou au déclenchement d'un incendie à bord. Lorsqu'intervient un incident grave, l'urgence est de gérer, pas de communiquer. Ceci explique peut-être pourquoi le commandant de bord a décidé de changer de cap, dans le but de rejoindre la piste d'atterrissage la plus proche... Les autorités militaires indonésiennes ont fait savoir que l'avion serait monté jusqu'à 45 000 pieds où il serait resté près de dix minutes. La seule explication possible serait la volonté d'étouffer un feu qui ravagerait la soute. Mais quel crédit accorder aux renseignements malaisiens qui n'ont cessé de diffuser des informations contradictoires ?

Il est vrai, malgré tout, que le déclenchement d'un incendie en vol est l'un des cas de figure les plus dramatiques. Que le sinistre soit intentionnel ou accidentel, c'est une situation d'extrême gravité qui requiert une action immédiate. En décidant de changer de cap, le commandant de bord a-t-il tenté de rejoindre la piste d'atterrissage la plus proche dans le nord de la Malaisie, comme l'avait essayé le vol 2120 Nigeria Airways le 11 juillet 1991 en Afrique ? Les roues de ce Douglas DC-8 avaient pris feu au décollage et la rentrée du train d'atterrissage avait propagé les flammes dans la soute puis dans l'habitacle. Les pilotes avaient tenté une manœuvre pour revenir vers

l'aéroport, mais l'avion s'était écrasé au sol, tuant ses deux cent quarante-sept passagers et quatorze membres d'équipage.

S'il y a eu incendie, peut-être le contenu de la soute en était-il à l'origine. Le commandant de bord du vol MH370 et son copilote étaient parfaitement au courant du chargement en fret. Ils savaient qu'ils ne transportaient pas seulement des passagers et leurs bagages, mais aussi un volume de transport cargo.

Or, à la lecture du bordereau de chargement, les deux pilotes ont probablement remarqué que dans cette cargaison se trouvaient deux tonnes de piles au lithium. Ces piles, qui alimentent nos appareils électroniques, sont justement hautement inflammables et peuvent intoxiquer les passagers. Elles sont d'ailleurs à l'origine de dramatiques accidents, comme le crash du vol 6 d'UPS Airlines le 3 septembre 2010 à Dubaï (Émirats arabes unis). Les deux membres d'équipage du Boeing 747F qui devait rallier Cologne, en Allemagne, avaient été tués sur le coup.

La cargaison *a priori* interdite du vol MH370 s'est-elle enflammée, déclenchant un incendie que le personnel de bord s'est montré incapable de maîtriser ? Mais comment expliquer alors que l'avion a poursuivi sa route durant de longues heures avant de se volatiliser ? Un incendie dans un espace aussi confiné ne dure pas aussi longtemps...

Et quid du reste de la cargaison ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que règne un grand flou, involontaire ou savamment entretenu par NNR Global Logistics, la société chargée du fret. Car sur le bordereau officiel, il est fait état d'un chargement conséquent de fruits frais, plus particulièrement de mangoustans. Ce sont des fruits arrondis et violacés de la taille d'une balle de golf et qui renferment une chair blanche au goût raffiné. Très populaire en Asie du Sud-est et en Afrique centrale, le mangoustan est largement cultivé en Malaisie. Sauf qu'en mars, ce n'est absolument pas la saison ! Des fruits frais, vraiment ?...

Interrogée à plusieurs reprises, NNR Global Logistics s'est murée dans le silence le plus total.

Si ce n'est pas un incendie, alors quoi ? On peut penser à une brusque chute du niveau de l'oxygène dans la cabine. La dépressurisation plonge dans l'inconscience aussi bien les pilotes que l'équipage et les passagers, comme c'est arrivé lors du vol 522 d'Helios Airways.

Le 14 août 2005, le Boeing 737-31S de la compagnie chypriote Helios Airways parti de Larnaca s'était écrasé sur une colline, 40 kilomètres au nord-est d'Athènes, en Grèce. À la suite d'un défaut de pressurisation lors de la montée, les pilotes s'étaient évanouis et le contact radio avait été perdu. L'avion avait continué sa course vers

Athènes sous pilote automatique, jusqu'à la panne de carburant. Ni les 2 F-16 envoyés en reconnaissance, ni la tentative désespérée d'un steward de reprendre les commandes n'avaient pu éviter la pire catastrophe aérienne de Grèce (cent vingt et un morts).

De la même manière, pourquoi l'avion malaisien, privé d'oxygène, n'aurait-il pas continué à voler en pilotage automatique jusqu'à s'abîmer en mer, à court de carburant ? C'est là l'une des hypothèses les plus plausibles, avec celle du détournement.

INCOMPÉTENCE GÉNÉRALE OU CHAPE DE PLOMB ?

Si l'affaire du vol MH370 a déchaîné à ce point l'imagination du public, c'est en grande partie à cause de la gestion calamiteuse de la crise par les autorités malaisiennes. Après une semaine, les critiques ont commencé à poindre, notamment de la part des Chinois qui ont accusé la Malaisie d'incompétence (le *South China Morning Post* évoque l'amateurisme des officiels malaisiens). Les télévisions du monde entier ont montré les proches des victimes chinoises, ravagés de douleur, en train de manifester devant l'ambassade de Malaisie à Pékin ou réagir avec colère durant les conférences de presse...

Il est vrai qu'entre les déclarations contradictoires, la lenteur de la mise en œuvre des opérations de recherche (l'avion avait disparu depuis quatre heures lorsque la Malaisie s'est avisée qu'il fallait faire quelque chose !) et la communication opaque des officiels, les autorités malaisiennes ont offert au monde un exemple parfait de ce qu'il ne faut pas faire.

Comment le Premier ministre Najib Razak, sous le feu des critiques, a-t-il pu attendre une semaine avant de confirmer que le Boeing avait été détourné de son plan de vol initial en direction de l'océan Indien alors que les recherches se poursuivaient à l'est, en mer de Chine méridionale ? Et en même temps, que peut-on attendre de plus d'un pays qui, depuis les années 50, repose sur l'intimidation politique et le contrôle strict de l'information ?

Comme si, finalement, ne rien dire était préférable à une communication prolifique, c'est peu à peu une chape de plomb qui s'est écrasée sur le dossier du vol MH370. Marc Dugain, dans son article de *Paris Match*, parle d'« un mur du silence qui rappelle celui érigé par les autorités américaines lors de l'explosion du vol 800 de la TWA, près des côtes de la Nouvelle-Angleterre ». Selon lui, la transparence n'est pas forcément la donnée fondamentale de ce dossier. Pire, l'ancien dirigeant de Proteus Airlines suggère en filigrane que des observateurs ont été « invités » à ne pas chercher à approfondir « une affaire hautement sensible, d'une grande complexité », et qu'il serait « préférable de laisser le temps faire son œuvre plutôt que de chercher à l'accélérer »...

Une autre personnalité s'en est émue. Dans une interview accordée en octobre 2014 au magazine allemand *Der Spiegel*, Tim Clark, le patron de la puissante compagnie Emirates, soulève plusieurs incohérences dans cette enquête hors normes : « Il y a quelque chose qui ne colle pas et nous devons aller au fond des choses. » Il insiste en particulier sur deux questions : celle de la liste des passagers et celle de la cargaison de l'appareil : « Nous devons savoir qui était dans cet avion dans le détail, ce qu'à l'évidence certaines personnes savent. Nous devons savoir ce qui se trouvait dans la soute de l'avion et continuer à faire pression sur ceux qui sont impliqués dans l'analyse de ce qui s'est passé pour obtenir plus d'informations. »

Ce qui lui pose problème, c'est qu'aucun élément de l'avion n'ait été retrouvé, ce qui ne correspond pas à ce que l'on sait des crashes aériens : « Notre expérience montre que dans les accidents dans l'eau, là où l'avion a coulé, il y a toujours quelque chose. »

Tim Clark n'adhère pas non plus à l'explication pourtant la plus crédible, celle d'une brusque chute du niveau de l'oxygène à bord qui aurait rendu inconscients l'équipage et les passagers. Pour lui, le vol était « sous contrôle jusqu'au bout, on ne peut pas se satisfaire des déclarations officielles ».

UN SILENCE QUI EN DIT LONG ?

Dans cette affaire, on peut souligner le mutisme assourdissant des autorités américaines, pourtant exposées à plusieurs hypothèses, mais aussi du gouvernement français. Ce dernier, si prompt à réagir dans les histoires d'otages ou après l'explosion en vol du MH 17 au-dessus de l'Ukraine (dans lequel ne se trouvait aucun passager français), s'est montré étrangement très discret dans le cadre du dossier MH370. Pourquoi François Hollande n'a-t-il pas consacré un peu de son temps à recevoir Ghyslain Watrelos, le père et époux qui a perdu sa femme, Laurence, et deux de leurs enfants, Ambre et Hadrien ?

« Je n'ai que deux raisons de continuer à vivre : le fils qui me reste et la vérité sur cette tragédie », avoue le dirigeant des ciments Lafarge à *Paris Match*. Devant les autorités en charge de la tragédie qui s'esquivent, Watrelos, qui a la tête bien sur les épaules, refuse de baisser les bras. À la tête d'un petit comité de soutien, il tente de faire la lumière sur l'anéantissement du vol MH370. Lui qui ne donne pas crédit aux théories du complot est néanmoins convaincu de l'opacité du dossier : « Tout le monde nous ment. Il y a une omerta dans cette affaire, il y a trop d'incohérences. Je ne fais plus confiance à personne. » explique-t-il à Marc Dugain. Watrelos estime qu'on dépense des millions de dollars en vain, pour chercher l'épave de l'appareil au mauvais endroit, et il entend ne pas céder aux discours officiels volontairement fatalistes.

Coup de théâtre le 29 juillet 2015 : on découvre sur une plage de La Réunion un fragment d'aile d'avion, un flaperon, dont on pense très vite qu'il s'agit d'un élément du Boeing 777 recherché. En effet, le seul avion de ce type s'étant évanoui dans la zone est le vol MH370. Donc ce débris est forcément la première trace de l'avion disparu. D'autres débris (bouteilles d'eau en plastique) sont également retrouvés non loin de la première découverte.

Le morceau d'aile est envoyé à Balma, près de Toulouse où les ingénieurs de la Direction générale de l'armement Techniques aéronautiques (DGA-TA) l'examinent minutieusement. Ces derniers doivent, dans un premier temps, identifier les numéros de séries des différents éléments composant le flaperon. Puis, les recouper avec les indications fournies par le constructeur, notamment au regard des procédés de fabrication, des matériaux utilisés et des plans des pièces. Leur travail doit ensuite se concentrer sur les peintures de la pièce retrouvée en les comparant avec celles de la compagnie Malaysia Airlines. Dernière étape de cette analyse : les experts doivent examiner la structure métallique du débris et observer les différents points de rupture de la pièce.

Le 21 août, les experts de la DGA-TA envoient leurs conclusions au parquet de Paris, en charge de l'enquête judiciaire. Selon les informations divulguées par la *Dépêche du Midi*, « les experts n'auraient trouvé aucun élément technique irréfutable qui permettrait de certifier à 100 % que cette pièce appartient bien au vol MH370 ». Autrement dit, aucune preuve scientifique n'aurait permis d'affirmer que le débris de deux mètres provenait de l'avion de la Malaysia Airlines.

Ce qui n'empêche pas Gérard Feldzer, consultant aéronautique et ancien commandant de bord de commenter dans le *Figaro* : « Quoi qu'il en soit, on est pratiquement sûr que cette pièce appartient au vol MH370, nous avons la certitude que ce débris appartient à un Boeing 777 et aucun autre appareil du même modèle n'a jamais été l'objet d'un accident aérien dans cette partie du monde ». De son côté, dès le 5 août 2015, le procureur adjoint de Paris, Serge Mackowiak, déclare que les premières analyses effectuées ont débouché sur de « très fortes présomptions » de l'appartenance du flaperon au vol MH370.

Pour le gouvernement malaisien, le doute n'est même pas permis. Le Premier ministre malaisien Najib Razak déclare sans attendre : « C'est avec un cœur très lourd que je dois vous dire qu'une équipe internationale d'experts a conclu que le débris trouvé sur l'île de La Réunion provient effectivement du vol MH370 »...

Plus circonspect, Jean-Paul Troadec, ancien président du Bureau d'enquêtes et d'analyses (BEA) pour la sécurité de l'aviation civile, estime que l'état du flaperon, même s'il n'est pas intact, indique qu'il

n'y a pas eu d'impact violent avec la surface de l'océan : « si cela avait été le cas avec le MH370, on aurait pu s'attendre à des débris bien plus petits que ce flaperon »,

La découverte d'un morceau d'épave à la Réunion a eu le mérite de relancer les investigations sur un mystère qui n'a laissé jusqu'alors aucune trace, ni sur terre ni sur mer. Malgré les moyens considérables mis en jeu, les recherches menées durant des semaines n'ont rien ramené à la surface. Les autorités malaisiennes ont déclaré l'avion perdu, une incitation à peine déguisée à passer à autre chose. Nous ne manquerons pas de suivre les prochains développements de cette affaire hors normes sur notre blog www.dossiersinexpliques.com mais ce constat d'échec laisse pantois tant il paraît impensable qu'au XXI^e siècle, l'ère des télécommunications et des satellites surpuissants, on puisse perdre la trace d'un avion de ligne de presque 300 tonnes.

Pourtant, demeure une intuition, celle que quelqu'un, quelque part, sait quelque chose... Et qu'aujourd'hui, cette ou ces personne(s) se taisent, car les intérêts en jeu dépassent peut-être de loin le simple réconfort de familles incapables de faire leur deuil. Il reste à espérer qu'un jour ce ne sera plus le cas.

SOURCES

Impossible de citer les dizaines d'articles que nous avons lus sur cet épais dossier. Nous nous contenterons de mentionner ceux qui nous semblent le mieux résumer le cas du vol MH370 :

- Rédaction de *la Tribune*, « Un mystère aéronautique sans précédent », Latribune.fr, 10 mars 2014.

- Chris Goodfellow, « A startlingly simple theory about the missing Malaysia Airlines jet », Wired.com, 18 mars 2014.

- Brian Ries, « What happened to Flight 370 ? 5 leading théories », Mashable.com, 8 avril 2014.

- Andreas Spaeth, « Vermisstes Passagierflugzeug : Emirates-Chef stellt Erkenntnisse zu Flug MH370 infrage », *Der Spiegel*, 9 octobre 2014.

- Marc Dugain, « Le mystère du vol MH370 », *Paris Match*, 17 décembre 2014.

- Florence de Changy, « Un an après, l'improbable disparition du MH370 », *Le Monde*, 5 mars 2015.

- Rédaction du *Figaro*, « Vol MH370 : l'expertise du fragment d'aile est terminée, l'enquête se poursuit », 21 août 2015.

- Christian Roger (commandant de bord d'Air France), blog personnel : jumboroger.fr, absolument passionnant !

Ce dossier inexpliqué est dédié à Ghyslain Wattrelos. Puisse la lumière de la vérité adoucir un jour sa douleur.

2

LES SIX GARÇONS DISPARUS DE PICKERING

Dans la soirée du 17 mars 1995, six jeunes Canadiens dérobèrent un bateau pour une balade improvisée sur les eaux du lac Ontario. Personne ne les a jamais revus.

La fête de la Saint-Patrick, le 17 mars, c'est, dans plusieurs endroits du monde, l'occasion de devenir « irlandais pour un jour » en célébrant la culture irlandaise, en s'habillant en vert et en arrosant sa nourriture de boissons fortement alcoolisées. Mais pour six familles de la ville de Pickering, dans la banlieue de Toronto (Canada), cette journée joyeuse et festive demeure synonyme de deuil inconsolable. C'est en effet le 17 mars 1995 qu'elles ont perdu des fils et des frères dans des circonstances très singulières.

UNE PETITE VILLE SANS HISTOIRE

Bienvenue à Pickering, Ontario. Une petite ville comme il en existe des milliers au Canada. Située dans la région de Durham, dans la banlieue est de Toronto, Pickering est une communauté tranquille de 88 000 habitants qui a réellement grandi après 1945, avec l'afflux d'immigrants.

Donnant directement sur le lac Ontario, elle offre à la fois le charme d'une petite ville et les avantages d'une cité moderne, riche en activités et commerces de toutes sortes. L'un de ses atouts, c'est l'omniprésence de la nature, au travers de mille et un espaces verts de quartier, mais aussi de l'immense parc au bord du lac et des dizaines de miles de sentiers de randonnée. Le genre d'endroit où il fait bon fonder une famille ou créer une entreprise...

Dans ce cadre séduisant, le majestueux lac Ontario est un point d'attraction incontournable pour les activités de loisirs. La zone possède certains des meilleurs sites de kitesurf et la réserve naturelle de la Frenchman's Bay, protégée par un cordon littoral, permet de s'adonner à diverses activités aquatiques. Le lac Ontario, c'est aussi la frontière liquide qui sépare le Canada des États-Unis, quelques dizaines de kilomètres plus au sud.

Lorsqu'on est jeune à Pickering, on vit à la mode nord-américaine.

On fait des études depuis le jardin d'enfants avant 6 ans jusqu'à la *highs chool* de 14 à 18 ans. Ensuite, on s'oriente vers les universités, les collèges ou les écoles professionnelles. L'emploi du temps, sans doute plus harmonieux qu'en France, laisse du temps et de l'énergie pour se livrer à d'autres activités : sortir avec ses amis, jouer, faire du sport ou dénicher un job d'appoint. Et, de temps en temps dans l'année, tous les jeunes se regroupent pour des fêtes endiablées et délirantes. Qui, hélas, tournent parfois au drame.

LA BANDE DES SIX

Comment se sont-ils rencontrés ? Qu'est-ce qui les a rapprochés ? Qui a présenté qui à qui ? Nul ne le sait véritablement, mais ces six garçons se connaissent bien, certains fréquentent le même *highschool*, d'autres ont pratiqué un sport dans la même équipe... Le fait est que lorsqu'il s'agit d'aller faire la fête ensemble, aucun ne manque jamais à l'appel.

Dans le groupe des six garçons, c'est Chad Eric Edward Smith le plus âgé avec ses 18 ans au compteur. Ce brun aux yeux sombres, à la mine juvénile marquée par de petites taches de rousseur, une boucle à l'oreille gauche, est aussi le plus costaud de la bande (1,80 mètre pour 77 kilos). Recruté en 1994 comme cadet par l'équipe de base-ball des Toronto Blue Jays, Chad est déjà un expert reconnu en arts martiaux malgré son jeune âge. Sur un forum en ligne, l'un de ses proches le décrit ainsi : « Chad était une sorte de tank humain ! C'était un athlète qui me faisait penser au célèbre catcheur Barry Windham, personne ne se frottait à lui à Pickering, mais c'était un bon gars. »

Mais le meneur de la bande, c'est sans nul doute Jay Alexander Boyle. Archétype du *bad boy*, ce garçon aux cheveux bruns courts et aux yeux bleus n'a que 17 ans, mais semble déjà avoir vécu plusieurs vies. Une large cicatrice traverse son dos, séquelle d'une bagarre qui a mal tourné. Sur son biceps droit, il arbore une tête de dragon tatouée. Le tatouage d'un diable rouge affublé d'une bannière fait pendant sur son avant-bras gauche. Jay est loin d'être un adolescent modèle : il a déjà eu maille à partir avec la justice et a effectué un bref séjour derrière les barreaux pour agression et détention d'armes.

Lui aussi est un sportif accompli, grand (1,88 mètre), mince et musclé, qui lui a notamment valu une solide réputation au base-ball dans ses premières années d'adolescence. Et puis, à 17 ans, Jay est déjà père ! Lui et sa petite amie Monique Vavala, avec laquelle il partage un petit appartement, ont eu une fille, Kierra. Le soir du 17 mars 1995, c'est la mère de Jay qui se charge de garder le bébé pendant que les deux tourtereaux sont de sortie.

Le troisième larron, Robert Lloyd Rumboldt, vient également de Pickering. Né en 1978, ce gaillard de 17 ans, cheveux bruns courts et

le visage marqué par l'acné juvénile, a l'oreille gauche percée ainsi qu'une cicatrice sur la main gauche. Son profil très succinct dans les archives canadiennes indique qu'il est le plus fluët du groupe : il mesure 1,68 mètre pour 61 kilos.

Les trois autres membres de la petite tribu habitent dans des villes voisines de Pickering : Danny Mark Higgins, un grand blond aux yeux bleus de 16 ans, vient d'Ajax, la ville juste à l'est de Pickering. Il porte un tatouage « cujo » sur son biceps droit et fait figure de joyeux drille. De son côté, Michael Richard James Cummins, 17 ans, un garçon de taille moyenne, cheveux noirs et yeux bleus, réside plus loin à l'est, dans la ville d'Oshawa. Quant à Jamie Lefebvre, il habite plus à l'ouest, à Scarborough, dans la très proche banlieue de Toronto. De ce garçon de 17 ans aux longs cheveux blonds tombant sur ses épaules, on sait très peu de choses.

UNE SOIRÉE BIEN ARROSÉE

Dans les fêtes, on s'amuse, on blague, on boit... et on fait des bêtises. Qu'a-t-il bien pu passer par la tête de nos six adolescents ce 17 mars 1995 après minuit ? Seuls Jay Boyle, Chad Smith, Robbie Rumboldt, Michael Cummins, Danny Higgins et Jamie Lefebvre ont la réponse.

Retracer leur parcours cette nuit-là relève de la gageure tant les informations sont lacunaires. Tout au plus sait-on que vers 0 heure 50, les six garçons quittent une *spring break party* durant laquelle ils ont déjà bu copieusement et sans doute consommé d'autres substances. Ils laissent leurs petites amies respectives et décident de finir la nuit « entre hommes ». L'un de leurs amis dira plus tard qu'ils lui ont confié leur intention d'aller « faire des conneries sur un bateau ».

Ont-ils continué tous ensemble, se sont-ils séparés en route ? Impossible de le dire. Mais tout porte à croire que tous les six ont pris le chemin de Frenchman's Bay en descendant Liverpool Road jusqu'au lac. Arrivés au carrefour avec Wharf Street, ont-il tourné à droite pour passer discrètement à travers les pelouses et enjambé les grillages protégeant l'accès au port de plaisance ? Ou bien ont-ils continué tout droit sur Liverpool Road, longeant les maisons traditionnelles à deux étages aux façades grises et aux rambardes blanches ?

Ont-ils traversé tout le village nautique, passant devant les boutiques branchées, les instituts de beauté et les salons de thé pour déboucher sur le front du lac, devant *The Waterfront*, le restaurant surplombant l'East Marina ? On peut le supposer, car une caméra de surveillance du port de plaisance enregistre le passage de trois d'entre eux à 1 heure 53 à l'extrémité sud de Liverpool Road alors qu'ils pénètrent par effraction dans la marina.

Puis, les six garçons auraient grimpé à bord d'un bateau léger à ciel

ouvert en fibre de verre de petite taille (14 pieds soit environ 4,60 mètres), une parfaite imitation d'un Boston Whaler équipé d'un moteur de 25 chevaux, mais... sans gilets de sauvetage. Ont-ils détaché les amarres tout de suite ou continué à rire et à boire la bière qu'ils ont trouvée sur un autre bateau du port ? Vers 2 heures du matin et peu avant 3 heures, deux résidents à l'année sur un bateau au mouillage disent avoir entendu un bruit de moteur s'éloigner du port, mais ils n'ont pas regardé dans quelle direction.

Cette nuit-là, les six de Pickering, rendus inconscients par l'abus d'alcool et l'effet de groupe, ont-ils défié la météo orageuse et se sont-ils aventurés sur les eaux grises et froides du lac Ontario ? La seule certitude, c'est qu'ensuite personne, absolument personne, ne les a revus... morts ou vivants.

DES RECHERCHES INFRUCTUEUSES

Les petites amies des garçons, anxieuses de ne pas les voir revenir, avertissent les forces de police dans la nuit du 16 au 17 mars, mais ces dernières ne prennent pas leur inquiétude tout de suite au sérieux. Du moins pas avant qu'on ne signale deux vols dans la marina, ceux d'un petit bateau de type Boston Whaler et d'un pédalo, et qu'elles fassent le rapprochement avec les six adolescents manquants. À ce moment-là, nous sommes le samedi 18 mars après-midi et il s'est déjà écoulé trente-six heures depuis la disparition des six garçons.

À partir de 14 heures, près d'une journée et demie donc après que les adolescents ont donné les derniers signes d'existence, les forces de la police maritime de Durham et Toronto lancent des recherches massives dans tout le secteur, bientôt soutenues par les garde-côtes, un avion Hercules C-130 ainsi qu'un hélicoptère de la base militaire canadienne de Trenton. En tout, ce sont plus d'un millier de personnes qui sont mobilisées pour passer au peigne fin les rives du lac. En vain.

Au fil des heures qui passent inexorablement, les familles angoissées doivent se résoudre au pire. Non seulement les six jeunes gens ne reviennent pas, mais on ne retrouve absolument rien, pas plus leur trace que celle des bateaux dérobés...

Le 21 mars, les recherches officielles sont interrompues en l'absence de tout indice matériel. Mais, pour les proches des jeunes disparus, il est impensable de baisser les bras. Une armée de volontaires se met alors en place et mène des recherches par petits groupes aux environs de Pickering, d'Ajax, de Whitby, de Scarborough, mais aussi d'Ashbridge's Bay, d'Oshawa, de Saint Catharines et de Kingston. Cette quête n'est pas plus couronnée de succès que les opérations officielles.

Deux semaines plus tard, de l'autre côté du lac Ontario, un pêcheur de Wilson, la ville américaine de l'État de New York située juste en face de Pickering, récupère un bidon d'essence de 5 gallons (environ

19 litres) que l'on identifie comme appartenant au Boston Whaler dérobé dans la marina. Ce sera le *seul* élément tangible retrouvé dans cette affaire.

UN MYSTÈRE AUSSI PROFOND QUE LES EAUX DU LAC

Bien évidemment, la presse s'empare de l'événement, mais rien n'y fait, ni les émissions de télévision ou de radio, ni les articles de la presse locale : aucun témoin ne se présente pour donner un début d'explication à cette sextuple disparition. Les disparus deviennent pour tout le monde les « Lost Boys », les « garçons perdus ».

En parallèle des recherches sur l'eau, la police mène aussi l'enquête sur terre, afin de retracer le parcours des adolescents durant la nuit du 16 au 17 mars. On interroge leurs proches, leurs amis, pour mieux connaître leurs personnalités et leurs intentions. Mais sans rien découvrir de vraiment probant.

Tout juste dispose-t-on des images d'une caméra de surveillance de la marina qui montre qu'au moins trois des garçons, Michael, Jamie et Robbie, ont pénétré dans l'East Shore Marina à 1 heure 48 du matin.

Puis, entre 2 heures 30 et 3 heures du matin, la déclaration des résidents proches de la marina qui affirment avoir entendu le bruit d'un moteur de bateau qui s'éloignait sur le lac. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ces témoignages sont bien minces pour dessiner un schéma précis de ce qui est arrivé cette nuit-là.

UNE THÈSE OFFICIELLE QUI LAISSE DES QUESTIONS SANS RÉPONSE

Pour la police, il est plus que probable qu'il s'agit d'une grosse bêtise qui, l'alcool aidant, a viré à la tragédie : les adolescents se sont tous noyés dans le lac Ontario. Le petit Boston Whaler, surchargé par la présence de six passagers à bord, aurait fini par chavirer et les jeunes marins d'un soir, foudroyés par l'hypothermie et engourdis par l'alcool, auraient coulé en quelques minutes dans l'eau glacée.

À cette période de l'année, la température de l'eau n'excédait pas 2 °C et la résistance au froid était forcément très limitée dans le temps. Il est très possible que les jeunes gens, dépourvus de gilets de survie, aient vite coulé. Et si on n'a pas retrouvé leurs corps, c'est qu'ils restent captifs de la thermocline, cette zone de transition thermique située entre les eaux superficielles et les eaux profondes du lac. Ce phénomène de stratification thermique est bien connu en milieu marin et le lac Ontario n'y échappe pas. Et dans ce cas, le milieu aquatique rend très rarement les corps...

Mais pour adhérer à cette théorie, encore faudrait-il avoir la certitude que les six disparus soient bien partis naviguer sur deux bateaux...

D'abord, rien ne prouve incontestablement qu'ils ont grimpé sur une embarcation. La caméra de surveillance ne montre que trois des jeunes gens, les autres étaient-ils vraiment avec eux ? Et à supposer qu'ils l'aient fait, est-on sûr qu'ils l'ont fait *de leur plein gré* ? Comment savoir si ce sont bien eux qui pilotaient le bateau subtilisé ?

Supposons qu'ils soient entrés subrepticement dans la marina, probablement dans l'idée d'aller cuver leur alcool sur l'un des bateaux, mais qu'ils soient tombés nez à nez avec des malfaiteurs occupés à un sinistre trafic... Ces derniers, armés, les auraient obligés à monter de force sur un bateau et les auraient emmenés au milieu du lac Ontario pour les supprimer. Dans ce scénario, il ne s'agit plus d'une banale croisière tournant au drame, mais bel et bien d'un kidnapping suivi d'un assassinat collectif !

Le lendemain de leur disparition, outre la copie du Boston Whaler, on constate dans la marina le vol d'un tricycle aquatique, sorte de pédalo de loisir monté sur grosses roues. Les six adolescents de Pickering l'ont-ils également dérobé ? En fait, il semblerait que certains d'entre eux s'en étaient servis la nuit précédente pour aller faire un tour dans le chenal séparant la marina du lac, puis ils l'auraient ramené au port, mais sans l'amarrer convenablement. L'esquif a-t-il disparu plus tôt que les adolescents ou ceux-ci l'ont-ils récupéré le soir de leur disparition pour l'emmener sur le lac avec le Boston Whaler ? C'est un point qui n'a pas été éclairci.

Dans tous les cas, si l'on s'en tient à la version officielle, celle de l'accident et de la noyade des six garçons, il demeure une question : qu'est-il arrivé aux deux embarcations ?

L'HYPOTHÈSE DE LA FUGUE

Du côté des parents, l'hypothèse accidentelle ne fait pas l'unanimité. Psychologiquement, cela semble logique, cela équivaldrait à accepter leur mort. Pour certains proches des disparus, les six garçons se seraient plutôt enfuis. Mais qu'auraient-ils fui au juste ? Certes, l'un d'entre eux, Jay Boyle, avait eu maille à partir avec la police et devait peut-être faire face à d'autres soucis judiciaires, mais était-ce au point de devoir disparaître à jamais ?

Les Lost Boys auraient-ils pu être non des victimes, mais des coupables ? Trempaient-ils dans une sombre affaire de trafic ou de drogue et ont-ils été obligés de s'évanouir dans la nature, pour échapper soit à la justice, soit à d'autres criminels ? Mais, dans ce cas, étaient-ils capables de planifier eux-mêmes leur propre disparition ?

L'hypothèse s'avère fragile en l'absence du moindre indice permettant de lui donner un début de plausibilité. Peut-on imaginer six garçons, de leur propre volonté, ne plus jamais donner aucune nouvelle à leurs familles et amis ? Et que dire de Jay Boyle qui était

père d'une petite fille ? Comme l'a déclaré sa sœur Amanda, « je sais qu'il n'aurait jamais laissé sa fille et qu'il n'aurait jamais fait rien de tel à sa mère ».

Pourtant, il existe un élément troublant et c'est Sharon, la mère de Michael Cummins, qui l'a confié à un journaliste local : « Le soir de sa disparition, il a retiré son collier en or à breloques sur lequel il avait gravé une petite corne, un aigle, ses initiales et les mots « Je t'aime » et il m'a dit : « Tiens, M'man, portes-les. » Après tout ce qui est arrivé ensuite, j'ai pensé que sa disparition était préméditée, car sinon, pourquoi aurait-il retiré ses breloques et m'aurait-il demandé de les garder et de les porter ? »

Une autre hypothèse plausible serait la disparition contrainte. Nos six adolescents ont-ils traversé le lac Ontario et débarqué aux États-Unis illégalement ? Ont-ils été les témoins involontaires d'une scène de crime et le FBI les aurait-il placés de gré ou de force dans son programme de protection des témoins, les amenant à renoncer pour toujours à leurs vies d'antan ? Même si l'on ne peut pas écarter cette piste, convenons qu'elle reste plutôt invraisemblable, d'autant que rien, là encore, ne plaide en faveur de ce scénario.

UN PHÉNOMÈNE INCONNU ?

Quand les explications rationnelles viennent à manquer, le réflexe logique est de se tourner vers des causes moins naturelles. Dans l'affaire de Pickering, comme dans toute affaire non élucidée, des thèses surnaturelles ont été avancées, mais elles ne reposent que sur des rumeurs ou des opinions très mal étayées.

Personne n'a vu de lumières étranges ou de mouvements suspects sur le lac le soir de la disparition, donc aucune hypothèse ovni n'est à retenir. En revanche, il a été question, ici et là, parmi les volontaires qui ont mené une recherche, d'un mystérieux bateau « fantôme » aperçu sur les eaux du lac lors de la fameuse nuit. Toutefois, il n'existe pas le moindre témoignage officiel à ce sujet.

De même, il a été mentionné à plusieurs reprises dans les forums et la presse locale que les six disparus seraient passés à proximité des huit réacteurs de la centrale nucléaire de Pickering, située au bord du lac juste à l'est de l'embouchure de la marina. Mais en quoi ce constat permet-il d'apporter un début de réponse au mystère ?

En l'absence de résultat par la voie officielle, certains ont voulu se tourner vers des méthodes moins conventionnelles. C'est le cas de Roxanne Griffin, de Windsor (Ontario) qui, frustrée par les recherches stériles, a pris sur elle en 2009 de contacter les producteurs de *Rescue Mediums*, une émission de télévision dans laquelle deux médiums, Christine Hamlett et Jackie Dennison, tentent de trouver des réponses. Est-ce via cette émission ou une autre démarche en parallèle, mais ce

serait grâce à la recommandation d'un spécialiste du paranormal qu'une nouvelle piste a surgi en 2013...

UN DERNIER ESPOIR... BIEN MINCE

La mère de Jamie Lefebvre n'aura pas pu prendre connaissance de ce rebondissement, car elle est décédée en 2012 sans jamais avoir su ce qui était arrivé à son fils.

Mais en octobre 2013, un fait nouveau a effectivement relancé le dossier. En effet, en examinant les archives des personnes disparues de la Police provinciale de l'Ontario, la famille de Jay Boy a appris la découverte en 1998, près de la Niagara River, de restes humains qui portaient une paire de jeans rouges Levis. Or, Jay Boyle portait précisément un jean de cette couleur et de cette marque lorsqu'il a disparu. Il existe d'ailleurs une photo sur laquelle on le voit habillé ainsi.

Les restes humains en question ont été retrouvés trois ans après la disparition des garçons, dans la partie inférieure de la Niagara River, près du canal d'induction de la station hydro-électrique Adam Beck. Celle-ci est localisée, côté Canada, vers Lewinston, à mi-chemin entre Niagara-on-the-Lake et les chutes du Niagara.

Si ce sont vraiment les restes de Jay, il resterait à expliquer comment ils ont pu être retrouvés à cet endroit, en aval des chutes du Niagara. Pour y parvenir, il aurait fallu d'abord traverser de nuit les 38 miles (61 kilomètres) de largeur du lac Ontario à bord d'un petit bateau surchargé, puis remonter sur 7 miles (11 kilomètres) la partie navigable de la Niagara River...

Certes, le réservoir d'essence du bateau dérobé a été retrouvé près de Wilson, qui se trouve sur la rive du lac, non loin de Niagara-on-the-Lake. Mais d'après le propriétaire du bateau, il n'était qu'à moitié rempli et n'aurait permis de faire que 25 milles environ...

Depuis lors, les familles de Pickering n'ont eu de cesse de réclamer une analyse ADN de ces restes dans l'espoir d'obtenir, après toutes ces années, un premier indice. Au printemps 2015, leur demande n'a toujours pas abouti. Selon la page Facebook créée pour honorer la mémoire des Lost Boys, une pétition aurait déjà réuni plus de 4 000 signatures.

LE TEMPS DU SOUVENIR

L'affaire des Lost Boys de Pickering a vite quitté la une de l'actualité. Au fil des ans, l'histoire est devenue ce que les Nord-Américains appellent un *cold case*, une affaire non élucidée vouée à finir dans un classeur poussiéreux des archives de la police.

Tout juste peut-on lire dans la presse locale, chaque année à la Saint-Patrick, un ou deux articles lorsque les familles des garçons se

rassemblent à Frenchman's Bay pour commémorer la nuit fatale. Familles et amis rédigent de petits mots sur des ballons jaunes (la couleur des rubans d'espoir qu'ils ont longtemps arborés), ils déposent des fleurs sur la plage et tracent les noms des six Lost Boys dans le sable.

Pour Barbara Smith, la grand-tante de Jamie Lefebvre, « il semble que c'était hier ». Linda Higgins, la mère de Danny, vient aussi régulièrement, expliquant que certaines des familles ont déménagé ou bien préfèrent rester à l'écart du site où leur frère, leur fils ou leur ami a disparu : « Il m'a fallu des années avant de comprendre qu'ils ne reviendraient pas. Nous ne voulons pas les oublier, nous voulons que personne ne les oublie. Voilà pourquoi nous venons, vraiment... »

C'est le même esprit qui anime Amanda Boyle. Tous les ans, elle se rend à Frenchman's Bay avec ses trois sœurs pour rendre hommage à son frère Jay, disparu lorsqu'elle avait 15 ans. Quant à leur mère, elle n'est plus venue depuis 1996 (« C'est trop dur pour elle »). Pour tous, le temps passe et cicatrise la terrible blessure. Mais, à la date anniversaire, celle que l'on supposait guérie se ravive douloureusement.

Le 14 mars 2015, pour marquer le 20^e anniversaire du drame, 150 personnes se sont retrouvées dans un restaurant de Pickering pour une soirée à vocation caritative, *A Night to Remember*. Les proches ont ainsi pu récolter des fonds pour faire installer un banc commémoratif au bas de Liverpool Road, la rue qui mène à l'East Marina, et faire un don collectif au Centre international pour les enfants disparus et exploités.

SOURCES

- Kristen Calis, « 20 years later, the Lost Boys mystery remains », *The Toronto Star*, 20 mars 2015.
- Joe Warmington, « Leave no stone unturned in case of missing teens », *The Toronto Sun*, 18 mars 2014.
- *Family marks 19th anniversary of Pickering's « Lost Boys » case, point to possible new clue*, CTV Toronto News, 15 mars 2014.
- Anthony Reinhart, « When all that's left is hope », *Globe and Mail*, 17 mars 2009.
- La vidéo hommage sur YouTube : [www.youtube.com/ profile ? user = lostboys1995](http://www.youtube.com/profile?user=lostboys1995)
- La page Facebook dédiée aux Lost Boys : <https://www.facebook.com/lostboys95?fref=ts>
- Les photos des six disparus et de la région de Pickering sur notre blog www.dossiersinexpliques.com

3

L'INEXPLICABLE AFFAIRE LE PRINCE

Le 16 septembre 1890, Louis Aimé Augustin Le Prince, un chimiste et inventeur français, se volatilise mystérieusement après être monté dans le train qui doit le ramener de Dijon à Paris. Aujourd'hui encore, on ignore tout de ce qui lui est arrivé. Et si sa disparition dissimulait un secret lié à l'invention du cinéma ?

Demandez à un Américain qui a inventé le cinéma, il vous répondra probablement : « Thomas Edison, of course ! » ; de même, interrogez un Français et vous aurez une réponse définitive : « Les frères Lumière, voyons ! » Et le reste du monde d'hésiter depuis plus d'un siècle entre l'ingénieur américain ou les industriels français.

Et si le cinéma, en réalité, avait été inventé à Leeds en Angleterre par un obscur pionnier français aujourd'hui oublié ? Voici le destin de Louis Aimé Augustin Le Prince, dont l'histoire commence par... sa disparition.

UN APPAREIL DE PROJECTION RÉVOLUTIONNAIRE

L'homme est de belle prestance. Presque quinquagénaire, il porte élégamment une barbe blanche à la manière de Souvorov... et paraît très soucieux. En cette fin d'été 1890, Louis Le Prince a l'esprit accaparé par ses préparatifs de voyage. Il vient d'améliorer son invention, un appareil révolutionnaire qui projette des images animées, et il songe maintenant à retourner à Leeds, dans le Yorkshire, où il possède un atelier, pour y faire breveter son dispositif. Ensuite, il a prévu de reprendre le train jusqu'au port de Liverpool et de s'embarquer pour New York afin d'y retrouver femme et enfants, partis aux États-Unis en début d'année. Et, cela va de soi, Le Prince emmènera avec lui son projecteur pour le montrer aux Américains et, qui sait, décrocher un juteux contrat. Pour cela, il a même fait manufacturer des caisses en bois capitonnées afin de pouvoir transporter son matériel en toute sécurité.

Le Prince ne compte négliger aucune piste : son invention n'est pas juste une trouvaille géniale, il importe de lui trouver un avenir

commercial ! C'est d'ailleurs dans cette perspective que, durant l'été, il a envoyé une lettre à son épouse Elizabeth dans laquelle il lui annonçait rentrer en Angleterre pour septembre et lui demandait de veiller à ce que tout soit prêt outre-Atlantique pour qu'il puisse dévoiler publiquement son appareil révolutionnaire.

Mais pour l'heure, Louis doit accueillir les Wilson, un couple d'amis de Leeds, à qui il a promis de faire découvrir l'ouest de la France. Le trio se promène donc dans une partie de la Bretagne, avant de se séparer. En effet, Le Prince a prévu avant de rentrer en Angleterre de rendre une brève visite à son frère architecte Albert à Dijon afin de régler définitivement la délicate question de l'héritage maternel, restée en souffrance depuis le printemps 1887.

On se quitte donc à Bourges, non sans s'être donné rendez-vous le 16 septembre à la gare du Nord à Paris pour regagner ensemble la Grande-Bretagne. Tandis que les Wilson prennent le chemin de la capitale, Le Prince grimpe le samedi 13 septembre dans un train, direction Dijon. Et trois jours plus tard, le mardi 16 septembre, Louis Le Prince monte à bord du train qui doit le ramener de Dijon à Paris...

LE PASSAGER INTROUVABLE DU TRAIN DIJON-PARIS

Ce même jour, les Wilson patientent à la gare du Nord, mais Le Prince se fait attendre. Tant et si bien que, pensant qu'il est resté plus longtemps que prévu à Dijon, le couple se résout à prendre le train du retour pour Leeds. Une fois chez eux, les Wilson s'inquiètent de ne pas voir leur ami arriver.

L'anxiété grandit également du côté de la femme et des enfants de Le Prince qui attendent avec impatience et angoisse l'arrivée des transatlantiques en provenance d'Angleterre. Les jours passent et toujours aucune nouvelle de Le Prince...

Aussi Elizabeth Le Prince se décide-t-elle à envoyer un câble à son beau-frère Albert à Dijon. Ce dernier lui répond que, le mardi 16 septembre, Louis a raté l'express pour Paris de 11 heures 32, mais qu'il a accompagné en personne son frère à la gare afin qu'il puisse attraper le direct de Paris de 14 heures 37...

Le 10 novembre 1890, près de deux mois plus tard, Marie, la fille d'Albert Le Prince, enverra une lettre à sa cousine Mariella, la fille aînée du disparu, dans laquelle elle écrira :

Ma chère Mariella,

J'aurais voulu t'écrire après avoir vu ton père, mais il nous avait dit à Dijon qu'il serait rentré à la maison dans une quinzaine de jours, et je pensais qu'il pourrait ainsi donner de nos nouvelles.

Plus tard nous apprîmes qu'il n'était pas en Amérique, et nous en fûmes

désolés, aussi nous devinons dans quel état d'anxiété vous devez être.

Il arriva chez nous le [...] 14 septembre. Il nous dit qu'il venait de Bretagne, où il avait passé quelques jours avec M. et M^{me} Wilson, leur servant de guide et d'interprète, je pense, et qu'il devait les rejoindre à Paris.

Il passa trois jours avec nous. Il paraissait parfaitement bien, et fut si gentil de nous donner des leçons d'anglais ; il nous encouragea à continuer à lire, à parler, et me conseilla plusieurs livres.

Malheureusement, Papa était très occupé ces jours-là et n'a pas pu lui parler autant qu'il aurait aimé le faire. Marguerite, Henri, Emma et moi-même, avons fait de longues balades dans le parc et il parlait toujours de retourner à New York. J'étais enchantée de le voir et d'entendre parler de vous.

Mais ce fut trop court. Il partit le [...] 16 septembre, avec l'intention de passer par Paris et d'embarquer en Angleterre.

Depuis, nous n'avons pas reçu de courrier et savions par M. John Whitley qu'il n'était ni en Angleterre ni en Amérique. Papa est inquiet et triste, mais j'espère comme vous, ma chérie, que vous serez bientôt à nouveau ensemble et heureux.

[...]

À toi, ma chérie, tout l'amour de votre petite cousine,

Marie.

Qu'est-il advenu de Louis Le Prince ? À l'arrivée du convoi à Paris, c'est un fait : il n'est plus à bord. On visite les voitures du train, on explore le long des voies, mais on ne trouve ni corps, ni bagage, ni indice d'aucune sorte. Chez les autres voyageurs, personne n'a rien remarqué d'anormal ou déplacé. C'est comme si Le Prince s'était volatilisé...

UN DISPARU PAS SI RECHERCHÉ QUE ÇA

À la demande de la famille, la police tant du côté français que britannique se lance à la recherche du disparu. Une enquête dont le contenu, la durée et l'ampleur sont longtemps restés flous en l'absence de dossier dédié ou d'éléments probants dans les archives de la Police nationale.

Certains historiens qui se sont penchés sur l'affaire, comme Léo Sauvage ou Christopher Lawrence, affirment qu'un détective de Scotland Yard et un représentant de la préfecture de police de Paris, spécialiste des personnes disparues, ont mené des investigations de concert ou chacun dans son coin.

La réalité semble tout autre, comme l'a souligné Pierre G. Harmant qui s'est adressé directement aux autorités concernées. Le 6 février

1960, l'administrateur chargé des archives et du musée de la préfecture de police lui a confirmé ce qu'il pressentait : « Nous ne possédons pas de dossier Le Prince. »

Beaucoup plus récemment, Jean-Jacques Aulas et Jacques Pfend, les auteurs d'un article de référence sur l'affaire Le Prince (voir les sources en fin de chapitre) ont également voulu en savoir plus du côté des archives de Scotland Yard. Il leur a été répondu, par lettre en date du 23 décembre 1996, « qu'à la suite de recherches dans l'index général des archives de cette institution, aucune trace de la disparition de M. Le Prince n'a pu être trouvée, ni aucune référence à la famille Whitley ».

Même réponse négative et laconique des Archives nationales le 10 juin 1998 : « J'ai le regret de vous faire savoir qu'il n'a été trouvé aucun document relatif au sujet qui vous intéresse ».

Aulas et Pfend ne s'avouent pas vaincus et contactent tour à tour le service des archives de la préfecture de police de Paris, puis le centre d'archives de la SNCF et enfin les archives départementales de la Côte d'Or. Dans les trois cas, la réponse est la même : il n'y a aucune trace relative à Louis Le Prince et sa disparition. La nouvelle la plus stupéfiante vient de Dijon : non seulement aucune enquête n'a été menée sur place, mais « Albert Le Prince n'a même pas déposé une main courante pour signaler la disparition de son frère » !

Faut-il en conclure que Le Prince a disparu sans qu'on se donne la peine de le retrouver ? Non, comme le prouvent Aulas et Pfend qui mettent la main sur un document conservé dans les archives de la famille à Memphis. Cet imprimé en date de 1900, qui émane de la préfecture de police et dont la signature est illisible, se contente d'informer la famille de l'échec de l'enquête, mais il atteste la réalité des recherches entreprises :

Le chef du 1^{er} Bureau de la 1^{re} Division a l'honneur de faire savoir à M^{me} (sic) Leprince, en lui retournant la photographie ci-jointe, que les recherches dont M. Leprince, Louis Aimé Augustin, son mari, a été l'objet dans le ressort de la préfecture sont demeurées sans succès.

Le chef du Bureau.

Au tournant du siècle, personne n'est donc capable d'apporter un début d'explication à cette énigme : qu'est-il arrivé à Louis Aimé Augustin Le Prince ce 16 septembre 1890 ? Pour tenter d'éclaircir le mystère, revenons d'abord à la personnalité du disparu.

UN JEUNE PASSIONNÉ DE PHOTOGRAPHIE

Né à Metz le 28 août 1841, Louis Aimé Augustin Le Prince est le fils

d'un militaire de carrière, capitaine d'infanterie dont le régiment était en garnison dans la cité lorraine, et d'une mère issue d'une riche famille bourgeoise de Montpellier. Son père, Louis Abraham Ambroise Le Prince, a le privilège, dit-on, de compter parmi ses amis Louis Daguerre, l'un des pionniers de la photographie. Dans son atelier, le jeune Louis peut ainsi s'initier très tôt à la prise de vue et à la chimie.

Après des études à Bourges et Paris, le jeune homme décroche son baccalauréat de sciences à Paris puis aurait étudié la chimie et la physique à Leipzig (2). C'est l'un de ses anciens professeurs en Allemagne qui l'aurait mis en relation à Paris avec un jeune Anglais, John Robinson Whitley.

Toujours est-il que les deux jeunes gens se lient d'amitié et, en 1868, Whitley invite Le Prince à venir travailler à Leeds (Yorkshire de l'Ouest) dans l'entreprise de fonderie et de constructions mécaniques de son père, Joseph Whitley. Sa nouvelle fonction consiste à dessiner les pièces mécaniques usinées par son futur beau-père, afin d'élaborer un catalogue et, grâce à ses talents linguistiques, d'aller négocier différents brevets à l'étranger.

L'ANGLETERRE, LA GUERRE ET L'AMÉRIQUE

Louis s'acclimate très bien en Angleterre, au point de devenir associé de l'entreprise et même d'épouser Elizabeth Whitley, la sœur de John, en 1869. De ce mariage naîtront cinq enfants : Mariella en 1871, Adolphe en 1872, Aimée en 1875, Joseph en 1876 et Fernand en 1878.

En 1870, coup d'arrêt dans la carrière prometteuse de Le Prince : la guerre éclate et le trentenaire rejoint la Garde nationale pour protéger Paris de l'invasion prussienne. Au préalable, il a pris soin de s'assurer que sa mère et sa belle-sœur étaient bien en sécurité à Leeds.

De retour en Angleterre, épuisé, affaibli par les privations de toute sorte, mais vivant, il raconte à ses proches qu'il a échappé de justesse au peloton d'exécution. En effet, son habitude prise à Leipzig de porter un feutre noir lui avait valu d'être confondu à tort avec un espion prussien...

En 1874, Louis et sa femme Elizabeth fondent une école d'arts appliqués, The Leeds Technical School of Art. Leur talent pour fixer des photographies en couleur sur le métal et les poteries leur vaut notamment d'être choisis pour réaliser les portraits de la reine Victoria et du Premier ministre anglais William Gladstone.

Si Le Prince excelle dans la photographie sur émail et sur céramique, on ignore ce qui l'a poussé à se passionner pour l'image animée. A-t-il, comme nombre de scientifiques, été fasciné par les travaux d'Edward Muybridge dont la série d'instantanés animés d'un cheval au galop, en 1871, avait marqué les imaginations ?

Au cours des dix années qui suivent, alors que Whitley Partners fait faillite en 1875, Le Prince poursuit ses recherches. Il met au point différents appareils de prise de vues, dont il dépose les brevets.

De son côté, Whitley a vite rebondi en s'associant avec Frederick Walton, l'inventeur du linoléum. Leur objectif : adapter ce nouveau matériau à des fins décoratives. Whitley fait de nouveau appel à Le Prince pour concevoir des projets de motifs décoratifs. Surtout, il l'entraîne avec lui aux États-Unis de fin 1881 à avril 1882, ce qui permet à Le Prince de se documenter au passage sur l'avancée des techniques de projection de l'autre côté de l'Atlantique. Séduit par la vie new-yorkaise, il convainc sa femme de s'y installer avec les enfants.

La famille Le Prince s'installe dans Old Belmont House, à Washington Heights, au nord du quartier de Harlem à Manhattan. En 1884, Elizabeth Le Prince inaugure une section artistique à l'école des sourds et muets de Washington Heights. De son côté, Louis a monté sa propre affaire de décoration, Le Prince & Pepper, sur Broadway. Mais l'activité de décorateur n'est pas très lucrative, aussi se lance-t-il dans la production et l'exploitation de dioramas, sorte d'immenses fresques circulaires, peintes en trompe-l'œil, qui retraçaient des scènes célèbres et qui recevaient un accueil enthousiaste en France.

C'est ainsi que Le Prince réalise un diorama qui dépeint la bataille mémorable entre les cuirassés *Merrimac* et *Monitor* en 1862, durant la guerre de Sécession. Mais le créateur français se sent frustré : ces présentations sont impressionnantes, mais elles demeurent figées. Il leur manque l'illusion de la réalité, autrement dit le mouvement. Ce constat le pousse à persévérer dans ses recherches pour mettre au point un instrument capable de redonner l'impression de vie.

Dès 1887, Le Prince consacre tous ses efforts à la fabrication d'un nouvel appareil, doté d'une seule lentille, qui permettrait aussi bien de capter les vues que de les projeter. Mais il se heurte sans cesse à des obstacles techniques, ce qui rend impossible toute tentative de présentation publique. Sa mère étant tombée gravement malade, il rentre en Europe et demeure à Paris jusqu'au décès de celle-ci, le 28 mai 1887. Il aménage un petit atelier vers la rue Turgot dans lequel il continue de travailler puis rentre à Leeds avant l'été 1887 pour y retrouver sa famille revenue provisoirement en Angleterre. Au 160 de Woodhouse Lane, il s'installe dans un atelier où l'assistent Frederick Mason pour l'ébénisterie et J.W. Longley pour la mécanique. Là, sans relâche, il travaille d'arrache-pied à l'élaboration d'un appareil révolutionnaire.

LE PREMIER FILM DU MONDE

Le 11 janvier 1888, Le Prince dépose une demande de brevet à

Londres.

Cette même année, il procède à ses premières expérimentations, dont il ne reste de nos jours que quelques fragments sur cellulöid, mais qui donnent naissance à un nouvel art, le cinéma.

Vers la mi-octobre 1888, selon les écrits de son fils Adolphe, Le Prince tourne deux à trois secondes de photogrammes montrant plusieurs personnages dansant dans le jardin de la propriété de ses beaux-parents à Roundhay, dans la banlieue de Leeds. Sur ce « film » figurent son fils Adolphe, son épouse Elizabeth Whitney-Le Prince et la mère de cette dernière. Or, la belle-mère de Le Prince est décédée le 24 octobre 1888, ce qui permet de dater ce film comme antérieur de peu à cette date... et du même coup, ce très court métrage muet de deux secondes, connu sous le nom d'*Une scène au jardin de Roundhay*, est l'un des premiers, sinon le premier essai de film jamais tourné !

Toujours en octobre 1888, Le Prince utilise son nouvel appareil de prise de vues, baptisé « Mk2 » pour filmer des tramways, des calèches et des piétons sur le pont de Leeds, ainsi que son fils jouant de l'accordéon.

Certains spécialistes des débuts du cinéma ont même avancé que ces images avaient été projetées en public à Leeds, ce qui en ferait la première projection publique cinématographique, en lieu et place de celle des frères Lumière en 1895. Mais il n'existe aucun document formel prouvant la réalité de cet événement.

En fait, ce qui manque à Le Prince comme à tous les bricoleurs de l'époque, c'est un support fiable pour conserver les prises de vue. Cette invention, ce sera celle du film souple transparent en nitrate de cellulose que l'Américain George Eastman commencera à commercialiser dès 1888. Mais Le Prince n'aura pas le temps d'en profiter...

Dès février 1889, sa femme Elizabeth et ses enfants quittent l'Angleterre pour retourner en Amérique. Le Prince doit les retrouver dès que possible, mais retarde son départ, occupé à parfaire sa caméra pour qu'elle soit la plus fiable possible, prête à l'emploi. On sait qu'au printemps 1890, l'inventeur rend visite à Fernand Mobisson, le secrétaire de l'Opéra de Paris, pour lui montrer son innovation. Mobisson rédigea bien un certificat, authentifié par le préfet de la Seine au mois de juin 1890, qui atteste que Louis lui a bien montré son projecteur. Mais Le Prince lui a-t-il projeté des images ? On l'ignore. Ce dont on est sûr, en revanche, c'est qu'aucun accord n'a été conclu entre les deux hommes.

À l'été 1890, cette fois-ci, c'est décidé, Le Prince va filer aux États-Unis. Il n'a que trop tardé. Et puis non, au dernier moment, il préfère faire du tourisme en Bretagne avec des amis anglais, puis choisit subitement de faire un détour par Dijon pour y rencontrer son frère

architecte, avant de regagner Paris.

On le sait maintenant, Louis Aimé Augustin Le Prince n'arrivera jamais à la capitale...

Autant dire que les théories ne font pas défaut pour essayer de comprendre ce qui a pu lui arriver. Elles ont même nourri, entre spécialistes du cinéma, un vif débat qui n'est toujours pas clos à ce jour.

UN ACCIDENT, VOIRE UNE AGRESSION ?

L'hypothèse de l'accident est, tout naturellement, celle que l'on envisage en premier. À l'époque, les conditions de sécurité dans les trains n'étaient pas les mêmes que de nos jours. Pourquoi ne pas supposer que Le Prince est tombé du train en marche, en ouvrant par mégarde une porte donnant sur la voie ?

À vrai dire, c'est peu probable, car si Le Prince avait basculé dans le vide depuis son wagon, on aurait fini par retrouver son cadavre sur le ballast ou non loin de la voie. Et même si son corps avait atterri dans un endroit qui l'aurait dissimulé aux yeux de tous, un ravin, une rivière ou un taillis touffu, ses bagages, eux, seraient restés à bord du train...

À moins que Le Prince ne soit pas tombé tout seul ! Mais dans le cas d'une agression qui aurait mal tourné, notre inventeur, déjà, aurait pu se défendre tout seul, il mesurait un bon 1,90 mètres et possédait une corpulence qui pouvait en impressionner plus d'un. Il est toujours possible qu'une ou plusieurs personnes aient pu venir à bout de lui, mais on peine à imaginer qu'un tel affrontement soit passé complètement inaperçu. Et puis quel aurait été le motif d'une telle agression : un vol ? Une dispute qui s'envenime ? Au final, les passagers du train n'ont signalé aucun fait anormal durant le trajet...

UNE DISPARITION ORGANISÉE POUR TAIRE UN SECRET DE FAMILLE ?

Et si la vérité se dissimulait dans la vie privée de Le Prince ? Dans son *Histoire comparée du cinéma* (1966), l'auteur Jacques Deslandes propose une version personnelle inédite : le pionnier du cinéma aurait disparu volontairement pour s'exiler pour raisons financières et « convenances familiales » (ce qui signifiait, à l'époque, homosexualité). Certes, ce ne serait pas le premier « bon père de famille » à éprouver des penchants pour le même sexe que lui, mais cette théorie, dans ce qu'elle suppose comme mise en scène dirigée par la famille, semble bien fantaisiste. Dans les documents familiaux, Jean-Jacques Aulas et Jacques Pfennd ont eu beau chercher : ils n'ont trouvé aucun indice laissant supposer que Le Prince ait été homosexuel. Aucun de ses descendants n'y a jamais fait allusion.

Ce qui n'a pas empêché le journaliste Léo Sauvage, auteur de *L'affaire Lumière*, d'abonder en faveur de cette thèse. Il évoque même un échange avec Pierre Gras, le directeur de la bibliothèque municipale de Dijon, qui lui aurait dévoilé un billet de la main d'un historien (resté bien sûr anonyme) qui déclarait que Le Prince, sur la pression de sa famille, s'était exilé à Chicago où il était mort en 1898. Cette version aurait de l'intérêt si on avait remis la main sur cette note ou si on avait retrouvé Louis Aimé Augustin Le Prince dans un des cimetières de Chicago. Mais dans un cas comme dans l'autre, on ne trouva rien.

UN SUICIDE PRÉMÉDITÉ ?

Le Prince avait-il des tendances suicidaires, était-il au bord du gouffre ? La thèse du suicide intrigue l'historien Georges Potonniée qui, dans son ouvrage *Les Origines du cinématographe* (1928), rapporte l'étrange confidence que lui a faite le petit-fils d'Albert Le Prince, le frère de Louis. En fait, « Louis Le Prince s'est suicidé. Il était au bord de la faillite. Mon grand-père était persuadé que son frère s'était supprimé, qu'il avait préparé sa disparition de telle sorte que son corps ne soit jamais retrouvé. »

Potonniée ne peut souscrire à cette révélation, car, pour lui, les affaires de Le Prince marchent bien, ses projets se développent et un avenir radieux s'ouvre devant lui. Dans un article de 1931 intitulé *Un précurseur oublié*, paru dans le bulletin de l'Association des ingénieurs et techniciens du cinéma, Potonniée livre ainsi le fond de sa pensée : « Depuis quarante ans, malgré les enquêtes entreprises, le mystère est demeuré impénétrable. Un silence absolu et définitif s'est fait sur Le Prince. Il aimait tendrement sa femme et ses enfants, ses affaires étaient prospères et ses inventions qui lui tenaient à cœur réclamaient sa présence en Angleterre. Il n'avait aucune raison de disparaître. »

Une position très discutée par d'autres historiens et notamment Christopher Lawrence à qui l'on doit d'avoir démontré qu'en réalité Le Prince croulait sous les dettes, qu'il n'avait plus guère de ressources et qu'il allait jouer en quelque sorte son va-tout aux États-Unis.

Pour autant, même acculé financièrement, même sceptique sur ses chances de réussite, Le Prince était-il prêt à arranger son suicide et à disparaître d'une manière ou d'une autre, corps et biens ? Rien n'est moins sûr lorsqu'on jauge la persévérance du personnage, l'attitude bonhomme qu'il afficha lors de son bref séjour à Dijon (selon sa nièce) et les lettres amoureuses et confiantes qu'il adressa à son épouse...

SUPPRIMÉ POUR SON GÉNIE ?

A-t-on assassiné Le Prince parce que son invention allait concurrencer d'autres techniques mises au point aux États-Unis ? Sa

veuve a longtemps suspecté un acte criminel à l'encontre de son mari, dont le commanditaire, sinon l'auteur, serait Thomas Edison en personne !

Lorsqu'il disparaît, Le Prince s'apprête à breveter son projecteur de 1889 au Royaume-Uni, et à quitter l'Europe pour le montrer officiellement à New York. Se pourrait-il qu'on ait voulu l'empêcher d'être le premier ?

C'est une théorie qui souffre de plusieurs défauts. Certes, Thomas Edison a eu une réputation sulfureuse et n'a pas fait preuve d'un comportement professionnel irréprochable, mais à cette époque il n'accorde que peu d'intérêt aux troupilles des autres, car les siennes viennent justement de se concrétiser avec la mise au point, avec Dickson, du film 35 mm à perforations rectangulaires. D'autre part, qu'aurait-il vraiment gagné à se débarrasser de Le Prince ? Ce dernier n'était qu'un obscur inventeur français criblé de dettes alors qu'Edison était déjà un industriel aux moyens conséquents. La loi anglaise bloquant également l'accès aux biens du disparu durant plusieurs années, l'inventeur américain n'aurait pas eu accès aux documents personnels de Le Prince. Le doute peut perdurer, mais il n'existe pas la moindre preuve concrète qui puisse accréditer la thèse de l'assassinat.

LE PRINCE VICTIME D'UN FRATRICIDE ?

En 1976, un autre historien réputé du cinéma, le français Jean Mitry, lance un pavé dans la mare en avançant l'idée que Le Prince aurait été assassiné. Pour lui, les théories sur une prétendue disparition organisée ne tiennent pas. S'il avait voulu s'évanouir dans la nature, Le Prince en aurait eu l'occasion des dizaines de fois. Rien ne l'empêchait de partir au sud vers une grande ville portuaire et de s'embarquer pour un voyage sans retour...

En revanche, se demande Mitry, qu'est-ce qui prouve que Le Prince est bien monté dans le Dijon-Paris le 16 septembre ? Certes, Louis est bien allé à Dijon pour y voir son frère, ce qui est confirmé par la lettre de Marie, la fille d'Albert Le Prince, à sa cousine Mariella. Mais le départ supposé de Louis pour Paris ne repose que sur le témoignage de la dernière personne à l'avoir vu vivant, à savoir son frère Albert... Il ne s'est trouvé personne, dans la gare ou le train, pour confirmer sa déclaration. Et si l'architecte avait volontairement agi pour éloigner la curiosité des enquêteurs de sa demeure et l'orienter plutôt vers la gare de Dijon ?

Car un autre point pose problème : le petit-fils d'Albert a affirmé ensuite que son grand-père était persuadé que Louis voulait mettre fin à ses jours. Si c'était le cas, pourquoi Albert n'a-t-il rien fait pour l'en dissuader et l'a-t-il laissé reprendre le train ? Mitry va donc plus loin : en dépit des apparences, Le Prince n'est pas monté dans le train Dijon-

Paris et il a été enlevé ou tué à l'instigation de son frère !

Et il y avait un motif évident pour cela : si les deux frères se sont rencontrés, c'était pour clore le sujet de la succession maternelle. Or, qui dit que les deux frères ne se sont pas disputés et qu'Albert, ne supportant pas l'idée que Louis, à court d'argent, dilapide l'héritage de leur mère, en est venu aux dernières extrémités ? C'est en tout cas l'hypothèse soutenue dans son livre par Léo Sauvage, convaincu qu'on a accordé un crédit trop large au frère de Louis.

UN DOSSIER TOUJOURS OUVERT

En 1897, Louis Aimé Augustin Le Prince est officiellement déclaré mort. Mais le destin dramatique de l'inventeur semble avoir laissé des traces. Ses héritiers ne cesseront de défendre sa mémoire et de tenter de le faire réhabiliter comme le premier inventeur du cinéma.

Plusieurs faits tragiques vont venir endeuiller ce combat ardu. C'est d'abord Joseph Whitley, le beau-père de Le Prince, qui devient fou au point d'être interné à l'hospice d'Ilkey, dans la banlieue de Leeds, avant d'être envoyé à New York en 1890 où il s'éteint en janvier 1891.

Puis c'est au tour d'Elizabeth « Lizzie », la veuve de Le Prince, qui n'a jamais perdu l'espoir de revoir son mari vivant. Alors qu'elle s'embarque pour le Panama afin d'y rejoindre son fils, son bateau heurte un autre navire en quittant le port de New York et sombre. Projetée par-dessus bord, Lizzie parvient à se maintenir à la surface de l'eau. Mais la chute d'un longeron la blesse grièvement à la poitrine.

Ensuite, c'est le mystère, le second de la famille Le Prince, qui nimbe la mort violente du fils, Adolphe Le Prince, en 1901. On le retrouve, tué d'un coup de fusil, alors qu'il chassait le canard sur la plage de Point O'Woods, un hameau privé situé sur l'île de Fire Island, dans l'État de New York. S'est-il accidentellement tué, s'est-il suicidé ou bien l'a-t-on supprimé ? Les circonstances de son décès restent mal élucidées.

En 1898, Adolphe avait témoigné dans l'affaire dite de l'« Equity 6928 ». L'American Mutoscope Company avait commis le Mutoscope, une contrefaçon du Kinétoscope, un appareil inventé et commercialisé par Edison, qui permettait de regarder individuellement par un œilleton des films tournés avec une caméra, le Kinétographe. Avec l'aide d'Adolphe Le Prince et des inventions de son père, la firme espérait prouver qu'Edison n'était pas l'inventeur du Kinétographe. Pour la famille Le Prince, c'est aussi l'occasion de faire reconnaître les travaux du disparu. Mais l'American Mutoscope Company fut condamnée pour contrefaçon...

Christopher Rawlence rappelle avec justesse qu'Adolphe Le Prince avait travaillé près de trois ans avec son père en Angleterre et qu'il était peut-être en possession d'informations confidentielles... Mais

lesquelles ? Impossible de le savoir.

Il revient à Pierre G. Harmant d'avoir formulé une hypothèse intrigante selon laquelle « à la fin du siècle, il n'était pas exceptionnel que certains inventeurs se voient avancer une somme d'argent pour prix de leur silence (ou de leur inactivité ultérieure) par le truchement d'un accord hautement secret. Si l'on en croit l'hypothèse de difficultés financières, on pourrait imaginer que Le Prince, approché par des émissaires d'Outre-Atlantique, ait cédé à la tentation, livré ses réalisations et accepté de vivre sous un nom d'emprunt jusqu'à sa mort (biologique). Nous sommes en plein roman, en ce sens... »

La vie continue sans Louis. Son autre fils, Joseph, devient un colonel dans l'armée américaine et s'installe dans le sud des États-Unis où il œuvre à l'éradication de la fièvre jaune. En 1926, Lizzie meurt, trente-six ans après la disparition de son époux...

En 2003, un dernier rebondissement est survenu dans le dossier Le Prince lorsqu'on a découvert, dans les archives de la police de Paris, un cliché d'un noyé de 1890 qui présentait une étonnante ressemblance avec Louis Aimé Augustin Le Prince. À supposer qu'il s'agisse bien du disparu, ce qui reste à encore à prouver, comment aurait-il fini noyé après être monté dans un train ?

L'HISTOIRE DU CINÉMA S'EST FAITE SANS LUI

L'affaire Le Prince est de ces dossiers qui auraient pu inspirer Agatha Christie, l'impératrice du roman policier, qui, ironie de l'histoire, naît justement le 15 septembre 1890, la veille de la disparition de Louis Le Prince.

Aujourd'hui, des inventions de Louis Aimé Augustin Le Prince, il ne subsiste presque rien : deux caméras, une plaque de verre comportant une douzaine d'images, trois morceaux de films d'une vingtaine d'images chacun... C'est presque comme s'il n'avait jamais existé.

Pourtant, s'il ne s'était pas volatilisé aussi prématurément, tout porte à croire que Le Prince aurait acquis une notoriété mondiale comme le véritable père du cinéma, en lieu et place des frères Lumière et de Thomas Edison !

Du côté de Metz, si le 13 de la rue Saint-Georges existe toujours dans la vieille ville, vous n'y verrez aucune plaque commémorative pour rappeler qui naquit à cet endroit. Pour la reconnaissance, voyez plutôt les Anglais ! En effet, c'est à Leeds, en Grande-Bretagne, qu'une plaque apposée au 160 de Woodhouse Lane, où Le Prince avait son atelier et avait construit sa caméra, perpétue la mémoire de ce pionnier français oublié et dont la disparition demeure, plus d'un siècle après, un mystère insondable.

« À cet emplacement se trouvait l'atelier où Louis Aimé Augustin Le

Prince construisit la caméra à une lentille avec laquelle il réalisa des photographies animées, ainsi qu'un appareil de projection, ce qui fut le début de l'art cinématographique. Il était assisté par son fils, et par Joseph Whitney, James W. Longley et Frederick Mason, habitants de Leeds. Cette plaque a été placée ici par souscription publique. »

SOURCES

- Jean-Jacques Aulas et Jacques Pfend « Louis Aimé Augustin Leprince, inventeur et artiste, précurseur du cinéma », revue 1895, association française de recherche sur l'histoire du cinéma, 2000.

- Christopher Rawlence, *The Missing Reel. The Untold Story of the Inventor of Moving Pictures*, William Collins, Sons & Co., Ltd., Glasgow, 1989-90.

- Léo Sauvage, *L'affaire Lumière*, Lherminier, 1985.

- Béatrice Nicodème, *L'Énigme Leprince*, Timée-Éditions, 2008.

- Irénée Dembowski, « La naissance du cinéma : cent sept ans et un crime... », *Alliage*, n° 22, 1995.

- Jean Mitry (sous la direction de), *Le Cinéma des origines : les précurseurs, les inventeurs, les pionniers*, Cinéma d'aujourd'hui, n° 9, automne 1976.

- Pierre G. Harmant, *L'affaire Le Prince*, Le Photographe, 5 Mars 1962.

- Georges Potonniée, *Les Origines du Cinématographe*, Publications photographiques Paul Montel, 1928.

4

LA DISPARITION DE FREDERIK VALENTICH

Le 21 octobre 1978, un jeune pilote de 20 ans longe les côtes australiennes à bord de son Cessna 182. Avant de perdre tout contact avec les autorités au sol, il a le temps de mentionner la présence au-dessus de son avion d'un étrange engin nimbé dans une lumière verte...

UN VOL APPAREMMENT ORDINAIRE

Un monomoteur qui disparaît avec son pilote, c'est certes moins spectaculaire qu'un long-courrier qui s'évanouit sans laisser de trace avec ses centaines de passagers, mais dans le cas présent, les circonstances extraordinaires qui entourent l'incident nourrissent l'un des grands mystères de l'aviation.

Tout commence pourtant le plus normalement du monde ce 21 octobre 1978. En fin d'après-midi, un jeune homme se présente sur l'aéroport de Moorabin, dans la banlieue de Melbourne, la capitale de l'Australie.

Ce garçon, c'est Frederik Valentich, un pilote âgé d'à peine 20 ans (il est né le 9 juin 1958 à Melbourne). Il vit encore chez ses parents avec son frère et ses deux sœurs et travaille comme assistant dans une boutique de surplus militaires à Mooney Ponds. Son grand rêve, c'est de devenir pilote d'avion professionnel et pour y parvenir, il suit des études dans une base militaire. L'année précédente, le 24 février 1977, il a décroché sa licence d'étudiant pilote, puis sa licence de pilote privé en septembre.

Ce jour-là, Valentich envisage de faire un simple aller-retour jusqu'à King Island, situé à 240 kilomètres au sud, sur la route de la Tasmanie. Pour rejoindre sa destination depuis l'État de Victoria, au sud-est de l'Australie, il lui faut traverser le détroit de Bass, un bras de mer truffé de petites îles et traversé par de puissants courants.

À l'officier de permanence de l'aéroport auquel il soumet son plan de vol à 17 heures 20, Valentich déclare qu'il compte prendre des passagers sur l'île, puis revenir à son point de départ. De Melbourne à King Island, le temps de vol moyen est d'environ 1 heure 20. S'il ne tarde pas trop, Frederik estime être rentré à Moorabin le soir même

VOL DE NUIT

Vu l'heure du départ, ce sera un vol de nuit avec compte rendu complet. Cela signifie que, pour des raisons de sécurité, le pilote devra échanger par radio avec la terre à un certain nombre de points de rendez-vous. Rien d'exceptionnel pour Valentich : il a déjà volé sur ce type de distance et le trajet lui est familier. Bref, pour notre passionné d'aviation, il s'agit presque d'un vol de routine. D'autant que le temps est chaud, et la météo du jour indique un ciel clair et dégagé.

Il est précisément 18 heures 19 lorsque Valentich décolle aux commandes d'un Cessna 182L de location immatriculé VH-DSJ (Delta Sierra Juliet) qu'il a loué à Southern Air Service. Lancé en 1956, cet avion est un appareil monomoteur quadriplace à ailes hautes. Depuis l'année précédente, il existe un modèle avec train d'atterrissage rentrant.

La première partie du trajet se déroule sans histoire et une heure après son départ, Valentich parvient à hauteur du cap Otway. Il opère alors un virage vers le sud et commence à survoler le détroit de Bass en direction de King Island. À 19 heures 06, le pilote contacte la tour de contrôle de Melbourne et demande aux contrôleurs aériens s'il y a bien un autre appareil dans la même zone que lui, qui volerait à moins de 1 500 mètres d'altitude.

L'ÉTRANGE COMMUNICATION RADIO

S'engage alors un dialogue déconcertant entre les autorités au sol et le jeune pilote, seul au-dessus de l'océan. Nous reproduisons ci-dessous la transcription réelle des communications radio entre Frederik Valentich (désigné sous le sigle de son avion DSJ) et Steve Robey de l'aéroport international de Melbourne (FS, Flight Service) :

19:06:14 – DSJ : Melbourne, ici Delta Sierra Juliet. Y a-t-il un trafic connu sous 5 000 pieds ?

19:06:23 – FS : Delta Sierra Juliet, aucun trafic identifié.

19:06:26 – DSJ : Delta Sierra Juliet. Je suis... Il semble qu'il y a un grand appareil en dessous des 5 000.

19:06:46 – FS : Delta Sierra Juliet, quel genre d'appareil ?

19:06:50 – DSJ : Delta Sierra Juliet, je ne peux pas vraiment dire. Il y a quatre lumières brillantes, ça ressemble à des phares d'atterrissage.

19:07:04 – FS : Delta Sierra Juliet. *(La tour de contrôle confirme ainsi qu'elle a entendu les propos de Valentich.)*

19:07:32 – DSJ : Melbourne, ici Delta Sierra Juliet. L'engin vient juste de passer au moins 1 000 pieds au-dessus de moi.

19:07:43-FS : Delta Sierra Juliet, bien reçu, et c'est un grand avion, vous confirmez ?

19:07:43 – DSJ: Euh, appareil inconnu, en raison de la vitesse à laquelle ça vole... Il y a des avions de l'Air Force dans le coin ?

19:07:57 – FS: Delta Sierra Juliet, il n'y a aucun avion identifié dans la zone.

19:08:18 – DSJ: Melbourne, il s'approche maintenant depuis l'est. Dans ma direction...

19:08:28 – FS: Delta Sierra Juliet.

19:08:42 – *Le micro de Valentich s'ouvre durant deux secondes, mais le pilote demeure silencieux.*

19:08:49 – DSJ: Delta Sierra Juliet, il me semble qu'il joue à une sorte de jeu. Il est passé au-dessus de moi à deux ou trois reprises à des vitesses que je n'ai pu évaluer.

19:09:02 – FS: Delta Sierra Juliet, bien reçu, qu'elle est votre altitude exacte ?

19:09:06 – DSJ: Je suis à 4 500, quatre, cinq, zéro, zéro.

19:09:11 – FS: Delta Sierra Juliet... Et confirmez: vous ne pouvez pas identifier l'avion.

19:09:14 – DSJ: Affirmatif.

19:09:18 – FS: Delta Sierra Juliet, bien reçu, restez en ligne.

19:09:28 – DSJ: Melbourne, Delta Sierra Juliet, ce n'est pas un avion, c'est... (*La radio de Valentich reste ouverte durant trois secondes.*)

19:09:46 – FS: Delta Sierra Juliet, c'est Melbourne. Pouvez-vous décrire, euh, l'engin ?

19:09:52 – DSJ: Delta Sierra Juliet. Quand il me dépasse, c'est une forme oblongue... (*Radio ouverte pendant trois secondes.*) Peux pas l'identifier plus que ça. Il va si vite... (*Radio ouverte pendant trois secondes.*) Il est droit devant moi maintenant, Melbourne.

19:10:07 – FS: Delta Sierra Juliet, bien reçu, et quelle serait la taille de, euh, l'objet ?

19:10:20 – DSJ: Delta Sierra Juliet, Melbourne. Il semble être stationnaire (*Selon certaines sources, le terme entendu serait plutôt « en train de me chasser », « stationary/chasing me ».*) Ce que je fais maintenant, c'est voler en rond, et la chose fait aussi des cercles juste au-dessus de moi. Ça a une lumière verte, ça a l'air d'être métallique, sa surface extérieure est toute brillante...

19:10:43 – FS: Delta Sierra Juliet.

19:10:46 – DSJ: Delta Sierra Juliet... (*Radio ouverte pendant trois secondes.*) Il vient juste de disparaître.

19:10:57 – FS: Delta Sierra Juliet.

19:11:03 – DSJ: Melbourne, vous sauriez quel genre d'engin j'ai vu ? C'est un appareil militaire ?

19:11:08 – FS: Delta Sierra Juliet, confirmez que... euh... l'engin vient juste de disparaître.

19:11:14 – DSJ: Répétez.

19:11:17-FS: Delta Sierra Juliet, est-ce que l'engin est toujours avec vous ?

19:11:23 – DSJ: Delta Sierra Juliet. Il... (*Radio ouverte pendant deux secondes*) est en train d'approcher maintenant depuis le sud-ouest.

19:11:37-FS: Delta Sierra Juliet.

19:11:52 – DSJ: Delta Sierra Juliet, mon moteur est à fond. Je l'ai réglé à 23-24 et il crachote.

19:12:04 – FS: Delta Sierra Juliet, bien reçu, qu'elles sont vos intentions ?

19:12:09 – DSJ: Mes intentions c'est, ah, d'aller à King Island... Ah, Melbourne. Cet étrange appareil est en train de flotter au-dessus de moi à nouveau. (*Radio ouverte pendant deux secondes.*) C'est en train de planer et ce n'est pas un avion.

19:12:22 – FS: Delta Sierra Juliet.

19:12:28 – DSJ: Delta Sierra Juliet. Melbourne... (*Radio ouverte pendant dix-sept secondes, on entend une pulsation sonore très bizarre et non identifiée durant cette ultime transmission.*)

19:12:49 – FS: Delta Sierra Juliet, Melbourne.

C'est la fin de la transcription officielle. Frederik Valentich n'a pas envoyé d'autre message et on n'a plus jamais entendu parler de lui.

DES RECHERCHES INFRUCTUEUSES

Lorsque le Cessna de Valentich n'atterrit pas comme prévu sur King Island, l'aéroport local envoie à 19 heures 28 un avion léger vers le lieu présumé de la dernière communication radio. Puis un avion de reconnaissance P-3 Orion de la Royal Australian Air Force prend la relève, bientôt appuyé par huit avions civils et plusieurs navires qui convergent vers la zone de l'incident.

Les recherches se déploient sur mer et dans les airs sur plus de 1 000 miles carrés, sans le moindre résultat. On ne retrouve rien, ni le pilote, ni les débris de l'appareil pourtant équipé d'une balise de survie et de gilets de sauvetage. On croit découvrir des traces à 25 kilomètres au nord de King Island, mais c'est seulement une tache d'huile à moteur laissée par un navire de passage. Finalement, le 25 octobre 1978, en l'absence de tout signal de détresse ou d'indice matériel, il est mis fin aux opérations de recherche.

Par la suite, l'enquête du ministère des Transports (DoT, Department of Transport) fut impuissante à déterminer la cause de la disparition de Valentich, mais elle présuma que celle-ci s'était achevée par une issue fatale pour le jeune aviateur. Cinq ans plus tard, en juillet 1983, on retrouva un capot de volet de moteur sur le rivage de Flinders Island, la principale île de l'archipel Furneaux, au nord-est de la Tasmanie. Le Bureau d'enquête de la sécurité aérienne interrogea le

Laboratoire de recherche de la marine royale australienne (RANRL) sur la probabilité que le capot de volet puisse avoir atteint le site de sa découverte depuis la zone où l'avion aurait disparu. La pièce appartenait bien à un Cessna 182 et le numéro de série faisait partie d'un lot dans lequel figurait l'appareil de Valentich. Mais les résultats ne furent guère concluants.

Encore aujourd'hui, il n'existe aucune preuve matérielle déterminante de la mort de Frederik Valentich : c'est pourquoi celui-ci est toujours considéré officiellement comme « porté disparu ».

PLUS DE PREUVE SONORE

Durant l'enquête, la presse australienne ne tarda pas à apprendre l'existence de l'enregistrement des conversations entre le Cessna et la tour de contrôle de Melbourne. Elle insista auprès du DoT pour qu'il lui soit communiqué afin qu'elle puisse le faire connaître au public.

Mais plus tard, pour une raison inconnue, l'enregistrement original a été mystérieusement effacé. De nos jours, il ne demeure plus que la transcription reproduite plus haut.

Des rumeurs ont aussi laissé entendre que l'armée australienne était intervenue pour que la bande originale fasse l'objet d'un montage afin d'en ôter tout ce qui relevait de la sécurité nationale. Pour preuve, le fait que la bande dévoilée ne durait que 6 minutes alors que l'enregistrement original avait une durée réelle de 19 minutes (de 18 heures 53 à 19 heures 12). Mais c'est seulement à 19 heures 06 que Valentich a contacté la tour pour signaler une anomalie. Aussi est-il très probable que la première partie de l'enregistrement n'avait guère d'intérêt.

D'autres sources non attestées affirment par ailleurs que l'on a supprimé de la bande les derniers mots de Valentich dans lesquels il aurait évoqué des flammes sortant de l'extrémité du cylindre volant et l'entrée de son propre avion dans une étrange lumière verte brûlante...

Quant au son énigmatique perçu en fin de conversation, aucune conclusion définitive n'a été apportée. Pour certains spécialistes, il s'apparenterait au son d'un métal se froissant contre un autre métal.

Qu'a-t-il bien pu arriver à Frederik Valentich ? Dans cette troublante affaire, les hypothèses ne manquent pas pour tenter d'expliquer l'un des grands mystères de l'aviation australienne.

UN ACCIDENT MATÉRIEL ?

C'est la première des possibilités, et Valentich indique bien à 19 heures 11 que son moteur est à fond et qu'il crachote. Mais l'essentiel de sa conversation radio ne porte pas sur une panne ou un problème technique. Apparemment, rien ne laisse penser que l'avion a

subi un dysfonctionnement matériel.

UN PHÉNOMÈNE MÉTÉOROLOGIQUE LOCALISÉ ?

L'avion de Valentich aurait pu rencontrer une zone de turbulences, un orage électrique ou une nappe de brouillard. Mais là encore, aucune mention par le pilote d'une quelconque anomalie dans le ciel. D'ailleurs, en ce 21 octobre 1978, la météo est claire et dégagée sur l'ensemble du parcours.

UNE PERTE D'ORIENTATION ?

C'est l'un des dangers auxquels s'exposent les pilotes seuls aux commandes d'un avion privé ou d'un jet militaire. La perte de tout repère dans l'espace, la méprise entre le ciel et la terre (ou la mer) arrivent de temps en temps et conduisent le plus souvent à la catastrophe. Le pilote désorienté confond le haut et le bas et perd le contrôle de sa trajectoire.

Dans le cas de Valentich, il a été suggéré qu'il aurait été désorienté pour une raison inconnue et qu'il aurait commencé à voler à l'envers. Ce qui expliquerait que les lumières aperçues ne seraient que les reflets de son propre appareil sur l'eau, au-dessus de sa tête. Perdant tout sens d'orientation et oubliant de consulter ses instruments de bord, il se serait rapidement abîmé en mer. Cette théorie, bien que séduisante, nous semble difficile à concevoir par beau temps et mer calme. À moins que Valentich, à ce moment-là, n'ait été aussi sous l'emprise de substances (alcool, drogues hallucinogènes...) de nature à altérer sa perception. Mais l'enquête qui a suivi, comme le dialogue avec le contrôleur aérien, n'ont révélé aucun indice validant cette théorie.

En 2013, deux auteurs, Joe Nickell et James McGaha (ce dernier, pilote retraité de l'US Air Force), ont étudié de près le cas Valentich et ont proposé une nouvelle théorie. Le jeune Frederik aurait été trompé par l'illusion d'un horizon incliné qu'il aurait cherché à compenser en lançant son appareil dans un mouvement descendant circulaire (que les auteurs appellent la « spirale du cimetière », « *graveyard spiral* »). Ce mouvement de plus en plus resserré déclenche des forces G croissantes qui ralentissent le flot de carburant (ce qui expliquerait que le moteur commence à crachoter) et peuvent altérer les sens du pilote.

Croyant juste tourner en rond à la même altitude, Valentich aurait négligé l'analyse de ses instruments de bord et serait resté comme hypnotisé par des lumières au-dessus de lui que les deux auteurs estiment d'ailleurs être les planètes Vénus, Mars et Mercure auxquelles s'ajouterait l'étoile brillante Antarès.

La question reste : est-ce possible de perdre ainsi toute orientation

par une météo claire et dégagée ? Et de confondre des astres avec les lumières d'un objet en mouvement, quel qu'il soit ?

UNE BAVURE MILITAIRE ?

Et si le Cessna avait été abattu accidentellement par l'armée ? Ce ne serait pas la première fois qu'un appareil civil aurait été détruit par un missile déclenché par erreur...

Mais dans ce cas, l'avion de Valentich aurait été volatilisé en une fraction de seconde et le pilote n'aurait certainement pas eu le temps de dialoguer avec les contrôleurs aériens durant un bon quart d'heure...

D'ailleurs, Valentich demande à la tour de contrôle de Melbourne si des avions de l'armée sont en train de manœuvrer dans la région et on lui répond par la négative. Le comportement de l'engin, qui semble « jouer au chat et à la souris » avec Valentich, ne plaide pas non plus pour une arme de nature militaire.

LE TÉMOIN INVOLONTAIRE D'UNE OPÉRATION ILLÉGALE ?

Valentich a-t-il croisé la route d'un avion non identifié ? On peut très bien imaginer que l'appareil qu'il a détecté puisse être un avion utilisé par des contrebandiers pour transporter de la drogue ou des marchandises illégales. Cet appareil n'aurait pas actionné les feux obligatoires, mais seulement des lumières vertes pour ne pas être repéré.

Mais, à supposer que le jeune pilote ait été pris en chasse par des criminels puis son avion abattu, on aurait au moins retrouvé une pièce, même infime, du Cessna... Ce scénario, quoiqu'envisageable, reste peu plausible. Alors, il faut nous tourner vers la personnalité de Frederik Valentich dont certains points s'avèrent troublants.

UN SUICIDE OU UN KIDNAPPING PRÉMÉDITÉ ?

Parmi les enquêteurs, on a envisagé que Frederik Valentich pourrait avoir organisé son propre suicide. Cela semble peu crédible dans la mesure où il menait une vie plutôt agréable, dépourvue apparemment de souci majeur et qu'il n'avait, aux dires de ceux qui l'ont connu, jamais exprimé de tendance dépressive ou suicidaire. Après sa disparition, aucune note en ce sens n'a été retrouvée.

Et puis, si c'était le cas, quelle mise en scène ! Et dans quel but ? D'ordinaire, les personnes qui ont décidé de mettre fin à leurs jours se réfugient plutôt dans le silence. Elles n'imaginent pas un scénario digne d'un roman de science-fiction...

Si Valentich ne s'est pas suicidé, a-t-il voulu monter de toutes pièces

une supercherie ? Voulait-il prouver quelque chose, imiter d'autres disparus ou juste faire parler de lui en inventant un faux kidnapping ? On peut effectivement dire que c'est une réussite, Valentich est devenu célèbre... Mais personne ne l'a jamais revu.

UNE DISPARITION SAVAMMENT ORCHESTRÉE ?

C'est une autre hypothèse qui a été soulevée : Valentich aurait monté toute l'affaire pour pouvoir voler le Cessna et le revendre, puis disparaître de la circulation. Après avoir atteint le cap Otway, son avion avait encore assez de carburant pour voler plus de 800 kilomètres. D'ailleurs, comme Valentich volait trop bas pour apparaître sur le radar, rien ne certifie qu'il soit passé près du cap Otway. Enfin, la police de Melbourne aurait reçu un témoignage selon lequel un petit avion léger se serait posé discrètement non loin du cap, au moment de la disparition de Valentich...

Pour autant, s'il était vraiment question d'une disparition manigancée, on aurait fini par retrouver l'avion. De plus, un tel scénario ne cadre pas vraiment avec la personnalité connue du disparu.

Il n'en demeure pas moins que des détails soulèvent des questions. Et notamment celle-ci : qu'allait faire au juste Valentich sur King Island ? Sur le plan de vol déposé à Melbourne, il indique qu'il a l'intention d'y prendre des passagers et de revenir ensuite à Moorabbin. Mais pourquoi a-t-il dit alors à sa famille, sa petite amie et ses proches qu'il comptait y récupérer un casier de ces langoustes qui font la réputation de King Island ? D'autant que dans le cadre de l'enquête, on a constaté qu'aucun passager n'attendait d'avion à King Island, et qu'aucune commande de langouste n'y avait été passée (et n'aurait pu l'être, car à ce moment-là, il n'y avait pas de langoustes en vente sur l'île). On ignore toujours pourquoi Valentich a donné deux versions différentes pour justifier son vol.

En revanche, il a été souvent dit que Frederik Valentich était un pilote très qualifié ayant beaucoup d'heures de vol malgré son jeune âge. Dans les faits, la réalité est plus nuancée. Valentich n'avait en réalité que 150 heures à son actif et disposait d'une autorisation de vol aux instruments qui lui permettait de piloter de nuit, mais seulement lorsque les conditions météorologiques le permettaient.

En outre, l'enquête menée sur le jeune aviateur qui rêvait d'être pilote de ligne a révélé qu'il avait échoué à deux reprises au recrutement de la Royal Australian Air Force. Il continuait d'étudier à temps partiel pour devenir pilote professionnel, mais son dossier était plutôt mauvais, avec une série d'échecs répétés à des tests durant les mois précédant sa disparition.

Pour ne rien arranger, Valentich avait été impliqué dans plusieurs

incidents de vol, comme un passage dans une zone sous contrôle dans la région de Sidney, pour lequel il avait reçu un avertissement, ainsi que deux vols délibérés dans les nuages, ce qui est catégoriquement interdit pour le type d'avion qu'il pilotait. Même sous le coup de poursuites pour ce type d'action prohibée, Valentich aurait-il opté pour prendre la poudre d'escampette ? Rien n'est moins sûr.

L'HYPOTHÈSE OVNI

Nous allons voir que ce n'est pas une piste à écarter d'emblée, bien que, là encore, des points soient curieux.

Il y a d'abord les déclarations surprenantes de Guido, le père de Frederik Valentich. Dès le 25 octobre, soit quatre jours après la disparition de son fils, il évoque devant le journaliste de l'Associated Press de Melbourne le vif intérêt de son fils pour les ovnis, « un vrai hobby » qu'il cultive en se nourrissant des informations glanées auprès de l'armée de l'air. Frederik s'était aussi enthousiasmé pour le film de Steven Spielberg *Rencontres du troisième type* sorti dans les salles du monde entier l'année précédente.

Et Guido Valentich d'ajouter que Frederik était tellement passionné par le sujet et ce qu'il entendait à la base militaire de Sale qu'il avait déclaré à ses parents : « s'ils doivent m'enlever, tout ira bien, il ne faudra pas s'inquiéter, ils me ramèneront probablement. »

D'ailleurs, toujours selon son père, Frederik « n'était pas le genre de personne qui inventerait des histoires. Tout devait toujours être exact et confirmé à ses yeux. Le fait qu'ils n'ont trouvé aucune trace de lui indique vraiment que des ovnis pourraient avoir été là. »

Toujours le 25 octobre, dans le *Daily Colonist*, Valentich père en remet une couche : « J'ai le sentiment très fort que mon fils est encore vivant et qu'il est entre les mains de quelqu'un d'un autre monde [...] Ils pourraient vouloir le détenir pendant une semaine ou quelque chose comme ça avant de le ramener. Je préférerais cela plutôt qu'on trouve l'épave de l'avion. »

Cette conviction profondément ancrée dans le cœur d'un père meurtri explique sans doute pourquoi durant longtemps, des années après la disparition de son fils, Guido Valentich continuera d'aller observer la zone dans laquelle il aurait disparu. Et il ne cessera de clamer, jusqu'à sa mort en 2000, qu'il est persuadé que Frederik est toujours vivant... quelque part.

D'AUTRES OBSERVATIONS DANS LA RÉGION

L'hypothèse ufologique, aussi invraisemblable puisse-t-elle paraître, ne se nourrit pas seulement des déclarations de vol d'un jeune pilote affolé, ni des confidences de son père. En effet, selon les médias locaux, la région du détroit de Bass est réputée depuis plusieurs

décennies pour être une zone d'intense activité d'ovnis. On y voit très régulièrement des lueurs et des mouvements inexpliqués et des bateaux y auraient disparu dans des circonstances mal éclaircies. Et le 21 octobre 1978, justement, des témoins déclarent avoir observé des objets étranges se mouvoir dans le ciel.

Ce jour-là, à 18 heures 47, soit une vingtaine de minutes avant que Valentich ne signale ses difficultés aux contrôleurs aériens, un plombier du nom de Roy Manifold se trouve près du phare du cap Otway, occupé à prendre des photos du soleil couchant sur l'océan à l'aide d'une caméra time-lapse fixée sur un trépied. De retour, lorsqu'il fait développer la pellicule, il découvre la présence sur l'image d'un objet flou se déplaçant à très grande vitesse. Il est très difficile de se prononcer sur la nature de cet objet volant (personnellement, nous penchons plutôt pour un hélicoptère), mais des associations ufologiques réputées, comme la Ground Saucer Watch (GSW) de Phoenix dans l'Arizona, y voient un objet volant non identifié, de dimensions modestes, apparemment entouré d'une auréole de fumée ou de vapeur résiduelle. L'analyse de la distance parcourue entre chaque image a permis d'évaluer la vitesse de l'objet à plus de 300 km/h.

Quelques semaines après la disparition, alors qu'il se trouvait lui aussi du côté du cap Otway le 21 octobre 1978, un autre témoin déclarera avoir observé un petit avion de tourisme « suivi » par une étrange lumière verte survolant la mer. En tout, la police de Melbourne reçut une vingtaine de témoignages de personnes dans la zone du détroit de Bass ayant observé une activité insolite dans le ciel : une mère et ses quatre adolescents virent comme une fusée éclairante, d'autres des lumières en formation, et deux jeunes hommes virent un objet en forme d'étoile se former à basse altitude au-dessus d'eux...

Steve Robey lui-même, le contrôleur aérien qui parla le dernier à Valentich, ne croit absolument pas à la thèse du canular. Pour lui, le jeune pilote était soumis à un stress indiscutable. Il ajoute que cinq jours après l'incident, il était en train de travailler au contrôle aérien lorsqu'un autre pilote lui mentionna qu'une intense lumière l'avait croisé à trois reprises, à la vitesse d'un chasseur, s'approchant assez près de lui pour l'inciter à atterrir, par sécurité... Steve Robey se souvient même d'avoir pensé : « Allez, ça recommence ! »

Et il y a enfin le nouveau témoignage signalé par le *Herald Sun* de Melbourne le 11 octobre 2000, soit vingt-deux ans après la disparition de Valentich. Un homme vivant près d'Apollo Bay, non loin du détroit de Bass, révèle ce qu'il a caché durant toutes ces années par peur du ridicule, semble-t-il. Cet homme, qui n'est connu que sous le pseudonyme de Hansen, chassait le lapin au cap Otway avec ses deux

nièces lorsque tous trois ont aperçu le Cessna de Valentich ainsi qu'une lumière verte qui planait au-dessus de son appareil. Selon ses dires, l'avion descendait au large du sud-est du cap Marengo, proche de la baie d'Apollo, soit dans une partie de la région différente de celle où s'étaient concentrées les recherches. Richard F. Haines et Paul Norman, qui ont longuement enquêté sur l'affaire Valentich, ont rendu visite à ce témoin de la dernière heure et ont analysé en détail, sur site, la cohérence de ses propos. Ils n'ont rien trouvé de contradictoire ou de farfelu...

Plusieurs témoignages publics évoquèrent ce jour-là « une lumière blanche et brillante se déplaçant à très grande vitesse », mais l'observatoire du Mont Stromlo, près de Canberra, indiqua aussi que l'on « traversait alors une période de pluie météoritique, à raison de 10 à 15 observations par heure ».

Le 21 octobre 1998, la famille et les amis de Frederik Valentich ont scellé une plaque commémorative près de la station météo du cap Otway. Accident, disparition volontaire ou phénomène surnaturel ? Près de quatre décennies plus tard, le dossier Valentich conserve tout son mystère.

SOURCES

- Richard F. Haines et Paul Norman, « Valentich Disappearance : New Evidence and a New Conclusion », *Journal of Scientific Exploration*, Vol. 14, n° 1, 2000.

- James McGaha and Joe Nicke, *The Skeptical Inquirer*, November/December, 2013 : « The Valentich Disappearance : Another UFO Cold Case Solved ».

- Associated Press Melbourne, 25 octobre 1978.

- Chase Carter, *Brief Encounters in the Sky : 15 Chilling True Stories of the Unexplained*, Absolute Crime Press, 2013.

PARTIE 2
PERSONNAGES
MYSTÉRIEUX

5

DONNIE DECKER, ESCROC OU VRAI POSSÉDÉ ?

Durant plusieurs jours de février 1983, Donald Decker, apparemment possédé par une force démoniaque, fit pleuvoir à l'intérieur des maisons, lévita devant des témoins et saigna d'égratignures apparues sans aucune raison sur sa peau. Authentique phénomène paranormal, illusion collective ou pure mystification ?

Dans la petite ville de Stroudsburg, siège du comté de Monroe en Pennsylvanie (États-Unis), le nom de Donnie Decker réveille de désagréables souvenirs chez les autochtones, ceux des manifestations terrifiantes que déclencha ce jeune homme plutôt spécial durant l'hiver 1983. Devant l'impossibilité de trouver une quelconque explication, nombreux sont ceux qui ont préféré se murer dans le silence et tenter d'enterrer au fond de leur mémoire cet épisode dérangeant...

DES FUNÉRAILLES CATHARTIQUES

Tout commence lorsque Donald Decker, dit Donnie, un jeune homme de 21 ans, reçoit l'autorisation d'assister aux funérailles de son grand-père, James Kispagh, prévues pour le 24 février 1983 à Stroudsburg, en Pennsylvanie. Une autorisation ? Oui, car à cette période le jeune Donnie purge une peine de prison de quelques mois à la prison de Monroe pour recel d'objets volés.

Magnanime, l'administration pénitentiaire lui a accordé une permission exceptionnelle afin de rendre hommage à son aïeul décédé. Mais ce que les autorités ignorent, tout comme les proches de Donnie, c'est que le garçon dissimule en lui un terrible secret.

Et dès que Donnie s'assoit dans l'église, à l'écart de sa famille en deuil, c'est tout son passé qui remonte à la surface : l'homme qu'on enterre aujourd'hui, à l'âge de 67 ans, c'est bien son grand-père, mais c'était aussi un monstre...

Donnie est le seul à le savoir dans l'assemblée, mais James Kispagh était un pervers, un prédateur sexuel qui abusa de lui lorsqu'il avait 7 ans. Et Donnie ne fut pas le seul enfant à subir ce

traumatisme... Mais jamais il n'osa formuler l'indicible et il le conserva enfoui en lui durant toute sa jeunesse alors que son tourmenteur poursuivait une vie normale sans être inquiété.

Très instable, Donnie connut une adolescence troublée et commit des larcins qui lui valurent d'être défavorablement connu des services de police et mis à l'écart de sa famille.

Durant la cérémonie funéraire, encadré par ses amis les plus proches, Bob et Jeannie Kieffer, Donnie écoute distraitemment les membres de sa famille évoquer tour à tour la mémoire du disparu.

« S'ils savaient... » ne cesse-t-il de ruminer.

Soudain, le jeune homme sent comme une présence étrangère entrer en lui. Il peine alors à maîtriser ses émotions, comme si un voile se déchirait à l'intérieur de son esprit. D'un côté, il éprouve une forme de soulagement. La mort de son grand-père, c'est la fin du mal, et peut-être, sinon une renaissance, du moins une forme de libération : « Aucun autre membre de la famille n'était au courant de ce qui s'était passé, raconte Donnie, c'était comme le bien luttant contre le mal. Le mal avait perdu, et j'espérais, vous voyez, que tout allait changer. »

Mais Donnie discerne aussi autre chose, une émotion qui n'est pas la sienne, et qui s'amoncelle dans un coin de son crâne comme un nuage sombre avant la tempête. Cette impression, c'est une colère sourde, viscérale, qui ravage ses nerfs, ses pensées et qui finit par prendre le pas sur tout autre sentiment. Les Kieffer, voyant le visage défiguré par la haine de leur ami, préfèrent prendre les devants et l'entraînent hors de l'église.

PHÉNOMÈNES STUPÉFIANTS

Voyant sa détresse, Bob et Jeannie lui proposent de passer la nuit chez eux. Mais loin de s'estomper, les pénibles sensations redoublent une fois chez les Kieffer. Donnie ne parvient pas à se défaire des sombres pensées qui le poursuivent. Il sent s'éveiller en lui une rage froide, intense et continue. Alors qu'ils s'apprêtent à se mettre à table, Donnie Decker bredouille quelques vagues excuses avant de s'enfermer dans la salle de bains, laissant son couple d'amis inquiet.

Dès qu'il a refermé la porte derrière lui, Donnie sent la température de la pièce chuter de plusieurs degrés. Il a beau inspecter la salle de bains pour dénicher un début d'explication à cette baisse de température, il ne trouve rien.

Seul à l'étage, Donnie Decker examine son visage livide dans le miroir de la salle de bains. Un long frisson le parcourt de la tête aux pieds.

Soudain, à la fenêtre, il entrevoit quelqu'un. La silhouette qu'il distingue à travers la vitre, c'est celle d'une apparition fantomatique qui porte comme une couronne sur la tête.

Un instant, Donnie pense être en proie à de violentes hallucinations. Mais lorsqu'il croise le regard de cette forme d'apparence humaine, il sent une douleur aiguë transpercer son bras. Il examine de près son membre afin de déterminer la provenance exacte de la douleur et remarque tout de suite, le long de son avant-bras, d'étranges écorchures qui pourraient avoir été faites par un animal. Paniqué, Donnie Decker se retient avec peine de hurler.

Ses amis, s'inquiétant de ne pas le voir redescendre de l'étage, l'appellent depuis le bas de l'escalier pour savoir si tout va bien. Donnie leur répond qu'il arrive. Lentement, presque mécaniquement, il descend les marches et retourne s'asseoir à table.

Jeannie Kieffer commence à servir les plats, mais son mari ne peut détacher son regard de Donnie qui, les yeux éteints, se tient immobile, comme dans un état second...

Et soudain, un coup sourd, violent, retentit à l'étage et l'incroyable se produit : des gouttes d'eau tombent sur la table, les unes après les autres, de plus en plus vite, touchant aussi les meubles tout autour...

Tandis que Donnie demeure assis, indifférent, les Kieffer se lèvent de leur chaise, les yeux éberlués. C'est de l'eau qui semble sourdre des murs et du plafond. Il est en train de pleuvoir à l'intérieur de leur maison !

DE L'EAU QUI DÉFIE LA GRAVITÉ

C'est un spectacle à la fois fascinant et effarant. Des murs dégoulinent de petits ruisseaux liquides, tandis que des hauteurs de la pièce chutent de grosses gouttes qui viennent s'écraser sur le sol et les meubles. Les Kieffer ont beau scruter le plafond, ils ne voient aucune tache d'humidité, et encore moins de cavité ou de fissure d'où pourrait jaillir cette eau. À bien y regarder, il leur semble même que l'eau surgit directement dans l'air, sous leur lustre...

Dans l'affolement, s'attachant à la première explication rationnelle qui leur vient à l'esprit, les Kieffer pensent d'emblée à un grave problème de... plomberie ! Aussi Bob Kieffer décroche-t-il son téléphone et appelle son propriétaire, Ron Van Why, qui réside non loin de là. Celui-ci, ébranlé par l'effroi évident de son locataire, ne tarde pas à rappliquer et il découvre à son tour le phénomène hallucinant qui se déroule chez lui.

Très vite, il comprend que l'incident n'est pas ordinaire. Il sait, en effet, que le dispositif de plomberie se situe à l'arrière de la maison et que dans le salon touché par l'eau, qui se trouve à l'opposé, il n'y a ni robinet, ni tuyau, ni même un système d'extinction automatique logé dans le plafond... Bref, rien qui puisse diffuser de l'eau et pourtant il pleut à l'intérieur de la maison !

Non seulement l'origine de cette pluie intérieure est inconnue, mais

le sens dans lequel elle circule est ahurissant. Le propriétaire et ses locataires n'en croient pas leurs yeux : en réalité, l'eau tombe, mais elle jaillit aussi du sol pour remonter en direction du plafond ! Ce défi à la gravité terrestre accroît l'inquiétude du couple Kieffer et de leur bailleur : que se passe-t-il dans cette maison ?

Bob Kieffer et Ron Van Why grimpent à l'étage et examinent tous les tuyaux de la salle de bains. Aucune fuite, ni écoulement d'eau... mais une atmosphère lourde, oppressante, qui met les deux hommes très mal à l'aise. Comme l'a reconnu Ron Van Why plus tard, « il n'y avait rien d'où puisse provenir cette eau. Elle pouvait venir de n'importe où, en fait ».

Ils redescendent au rez-de-chaussée où Donnie est toujours prostré sur sa chaise.

Ron Van Why passe un coup de fil à sa femme Romaine et prend aussi la décision d'appeler la police locale pour faire constater l'incroyable situation.

Ce sont les patrouilleurs Richard Wolbert et John Baujan qui se présentent les premiers chez les Kieffer.

« Lorsque nous sommes arrivés, Van Why nous a dit : « Je voudrais juste que vous alliez faire un tour dans la maison. » Je lui ai répondu : « Je n'entrerai pas dans la maison à moins que vous m'expliquiez ce qui s'y passe. » Il m'a dit : « Faites-moi confiance, faites-moi confiance, entrez juste dans la maison. » Finalement, je suis entré avec John, Van Why nous suivait de près. Je n'avais pas fait deux pas dans la maison que je me suis retrouvé trempé... »

Et Richard Wolbert d'ajouter un détail saisissant : « Non seulement il pleuvait à verse à l'intérieur de la maison, mais les mouvements de l'eau défiaient les lois élémentaires de la physique : à un moment, on se tenait dans le salon et nous avons vu des gouttes d'eau se déplacer *horizontalement* et filer d'une pièce à l'autre... »

John Baujan, l'autre officier de police, confirme les propos de son collègue : « J'ai ressenti un frisson incroyable me descendre le long de la moelle épinière, et mes cheveux se dresser littéralement sur mon crâne. C'était une situation dans laquelle les événements qui se déroulaient sous mes yeux dépassaient de loin ce que je pouvais croire. Et je ne voyais aucune explication possible à ce mystère. »

Ayant à leur tour constaté le phénomène, les deux policiers sont aussi perplexes que leurs hôtes. Comme ils n'ont pas la moindre idée de ce qui se passe, ils ordonnent à tous les occupants de la maison de la quitter séance tenante, en attendant le résultat de leurs investigations. Si Donnie Decker et les Kieffer obéissent sans rechigner, avec l'idée d'aller manger quelque chose dans un café-restaurant de l'autre côté de la rue, Van Why et sa femme refusent et préfèrent rester dans la place.

Aussitôt Decker parti avec le couple d'amis, l'étrange pluie intérieure s'évapore. La maison redevient complètement normale. Wolbert et Baujan, sur le point de quitter les lieux pour faire un rapport à leur chef, portent tout logiquement leurs soupçons sur les trois personnes qui viennent de sortir : « Nous étions près de penser que ce phénomène venait peut-être de l'une de ces personnes, mais nous n'étions pas sûrs, à ce moment-là, de laquelle. »

LE « FAISEUR DE PLUIE »

Entre-temps, Donnie Decker et les Kieffer sont arrivés au café-restaurant, l'un de ces *diners* traditionnels américains au long comptoir, avec des tables couvertes de nappes rouges et blanches, des banquettes en skaï et un juke-box dans un coin. À peine le trio a-t-il franchi les portes de l'établissement que le phénomène se reproduit : il commence à pleuvoir à l'intérieur du café...

Pam Scrofano, la gérante, s'en souvient comme d'un événement traumatisant : « C'était incompréhensible... J'ai eu une peur viscérale. Vous regardiez ce Donnie, il était littéralement en transe. Il vous regardait, mais comme si vous n'étiez pas dans la pièce avec lui. J'ai dit à Jeannie : « Ce type est possédé ! » Et, désormais, il y avait de l'eau partout dans la salle, je n'avais jamais rien vu de tel. Alors je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je suis allée à la caisse et ma première réaction a été de m'emparer d'un crucifix et de le placer autour du cou de Donnie. Au moment où j'ai posé l'objet sur sa peau, je le jure, la croix est devenue très chaude et s'est mise à le brûler... Non, vraiment, personne ne pouvait faire une mauvaise plaisanterie de ce genre. C'était réel. C'est Donnie qui le faisait. Et il le faisait sans savoir que c'était lui ! »

Voyant la panique gagner les rares clients, les Kieffer décident de regagner leur maison. Et naturellement, dès qu'ils s'éloignent du restaurant, la pluie cesse de tomber.

De retour au domicile, le trio retrouve les Van Why, dépités devant les dégâts occasionnés à leur maison. Et pour ne rien arranger, la pluie recommence à tomber dans le salon !

Dans la cuisine, Romaine Van Why laisse éclater sa colère, teintée de peur, à l'encontre de Donnie : « C'est toi qui provoques tout ça, hein ! Dis-le que c'est toi ! » Son mari et les Kieffer ne prennent pas sa défense, se contentant de le scruter avec une mine sévère...

« Ça a pris une tournure effrayante, raconte Donnie, les casseroles, les poêles et tous les équipements de cuisine se sont mis à trembler, comme si une main invisible les secouait. »

Puis la petite assemblée assiste à une scène qu'ils n'oublieront jamais et que raconte Donnie dans une interview en 2011 : « Tandis que tout tombait dans la cuisine, je me suis senti soulevé du sol. Je

flottais littéralement dans l'air ! Les autres ont dû pousser des cris de terreur. Alors, il y a eu comme une violente poussée. Ce n'était pas du tout comme une main qui m'aurait poussé par derrière, non, c'était tout mon corps qui était poussé en même temps de l'intérieur ! Je suis un gars solide, vous savez, et j'ai toujours été sûr de moi, mais là, je me suis senti comme un nouveau-né. Et maintenant, ça me fait peur rien que d'en reparler, vraiment. »

Devant ses proches tétanisés, c'est un Donnie en pleine lévitation qui se déplace de la cuisine vers le couloir de l'entrée, avant d'être violemment projeté contre l'un des murs de la maison.

Le choc ramène Donnie à la réalité. On se précipite vers lui, on l'examine. Ses avant-bras présentent de nouvelles griffures sanglantes... Et Donnie commence à réaliser qu'il est responsable de ces faits étranges : « Après le restaurant, j'y ai pensé, car j'ai bien vu que la pluie me suivait. Et c'est flagrant qu'il n'a pas commencé à pleuvoir dans la maison avant que je n'y entre. C'est là que j'ai su que c'était moi... »

LA POLICE TÉMOIN DES ÉVÉNEMENTS

Quelques heures plus tard, les officiers John Baujan et Richard Wolbert reviennent chez les Kieffer, accompagnés de leur chef Gary Roberts. « Lorsque le chef est entré dans la maison, raconte Baujan, il s'est retrouvé trempé comme Rich et moi l'avions été. J'ai eu l'impression qu'il se retrouvait sur la sellette, plutôt embarrassé, comme si nous attendions de lui quelque chose auquel il ne pouvait apporter de réponse. Il n'y avait aucun moyen d'expliquer ce qui se passait et cela a dû le mettre dans une situation très pénible. »

Roberts préfère conclure à un problème de plomberie et ordonne à ses officiers de quitter la maison des Kieffer. Selon Baujan, il leur a intimé l'ordre de ne pas rédiger de rapport et même de ne pas parler de l'incident, expliquant que c'était du ressort des pompiers : « Il l'a juste nié catégoriquement ; pour lui, ce n'est pas arrivé. Il a ensuite tenté de me convaincre que rien ne s'était passé. Mais je l'ai vu, et voilà. »

Le lendemain, trois autres officiers, intrigués par le récit que leur font discrètement leurs collègues, ignorent les ordres du chef de police et se rendent à leur tour sur les lieux pour poursuivre l'enquête.

L'un de ces policiers, William Davies, raconte qu'une fois sur place, il a tendu à Donnie une croix en or pour qu'il la saisisse. Mais très vite, Decker lui a répondu « Ça me brûle les mains. » Le policier l'a attrapée à son tour : « Quand vous la preniez en main, ce n'était pas brûlant, mais quand même bien chaud et je l'ai tenue en main. »

L'un des autres policiers, le lieutenant John Rundle, a témoigné qu'il avait vu Donnie Decker léviter à nouveau : « Soudain, il s'est

élevé au-dessus du sol et il a volé à travers la pièce comme s'il avait été heurté de plein fouet par un bus. Et il y avait trois larges griffures sur le côté de son cou, d'où s'écoulait du sang. Je n'ai aucune explication d'aucune sorte pour cela. Le vide complet, encore aujourd'hui. »

C'est cette absence de raison qui a marqué l'officier Bill Davies : « J'ai été flic durant quarante années et je n'ai jamais vu quelque chose de semblable. Jamais. D'ordinaire, il y a toujours une explication lorsque quelque chose arrive. On enquête et on finit par trouver quelque chose. Mais là, il n'y avait juste pas d'explication. »

DES PRIÈRES APAISANTES .

Désespéré, Ron Van Why décide de recourir aux services d'un prêtre. Il s'adresse à plusieurs hommes d'église, pasteurs protestants et prêtres catholiques, mais reçoit des fins de non-recevoir. Aussi se tourne-t-il vers une prédicatrice qui accepte de venir dans la maison des Kieffer. « Dès qu'elle s'est mise à prier, Donnie a été pris de convulsions, raconte Ron. Il a commencé à trembler violemment. Puis il s'est redressé tout d'un coup et plus elle priait, plus il commençait à se détendre. »

De son côté, Romaine Van Why a également constaté un changement dans la maison : « Tout son corps a paru se relaxer complètement, et tout en regardant ça, je me suis dit que la maison elle-même s'imprégnait d'une atmosphère totalement différente. »

« Et le temps que la prédicatrice achève ses prières, ajoute Ron, l'eau avait disparu. C'est d'ailleurs la dernière fois que nous avons vu de l'eau dans la maison... »

Et, en effet, la pluie mystérieuse s'est comme évaporée. Donnie Decker semble être redevenu lui-même. Mais ce répit va être de courte durée...

LA PLUIE REVIENT

Au terme de sa permission, Decker est renvoyé dans sa cellule à la prison de Monroe. Mais l'attitude des gardiens a changé : on se méfie désormais du détenu. Ce qui s'est passé chez les Kieffer n'est pas resté secret. Les policiers ont parlé à leurs collègues de la prison et Donnie sent les regards suspicieux et inquiets du personnel de garde : « Ils m'ont mis dans le quartier de haute sécurité, en compagnie d'un autre détenu. Et j'ai pensé que je pourrais y faire pleuvoir. Et tout à coup, l'eau s'est mise à jaillir du sol en béton. À ce moment-là, je me suis dit « Ce truc, je peux le contrôler » ! »

C'est à ce moment que Donnie prend conscience qu'il peut maîtriser à son gré l'apparition de l'eau. L'un des gardiens, sceptique, le mit au défi de faire pleuvoir dans le bureau du directeur Dave Keenhold.

Ce dernier se souvient de la scène : « J'étais assis à mon bureau, en train de rédiger un rapport. J'étais complètement absorbé par mes tâches administratives et absolument personne n'était dans le coin. Il était environ 20 heures. À ce moment, je n'ai rien senti, mais ma chemise était en train de se tendre vers le bas... »

Un gardien entre dans le bureau et, interloqué, pointe du doigt la chemise du directeur.

Dave Keenhold aperçoit alors quelque chose de stupéfiant : « Là, sur ma poitrine, droit au centre de mon sternum, sur une surface d'à peu près 10 centimètres sur 5, il y avait une énorme tache d'eau venue de nulle part, qui saturait complètement ma chemise. Ça m'a carrément effrayé ! »

D'où venait cette eau ? Mystère complet, la pièce était bien aérée et sèche, le directeur n'était pas en sueur et il n'y avait pas le moindre liquide à proximité de lui... « Mon collaborateur n'en menait pas large non plus et je n'ai pas le premier début d'une explication pour éclaircir ce mystère. »

L'APPEL À UN PRÊTRE EXORCISTE

Persuadé qu'il se passe dans la prison quelque chose de paranormal qui les dépasse, lui et ses gardiens, le directeur Keenhold se tourne alors vers l'une de ses connaissances, le révérend William Blackburn : « Soudain, j'ai reçu cet appel affolé de la prison, qui me disait : « Vous pouvez venir ? On a besoin de vous ici », se souvient-il. Quand je suis arrivé, ils m'ont amené ce jeune homme très doux et humble, et celui-ci a réclamé mon aide. »

Le père Blackburn passe alors une heure à bavarder avec Donnie qui lui raconte qu'il peut faire pleuvoir, que des croix placées sur son corps se mettent à brûler...

Dans un premier temps, le révérend ne semble pas disposé à prendre au sérieux les paroles du garçon. Il demande d'ailleurs à Donnie d'avouer la vérité, à savoir que tout ce qu'il raconte n'est que le fruit de son imagination...

C'est à ce moment que se produisent des phénomènes qui laissent pantois le révérend : « Tout d'un coup, l'attitude de Donnie s'est modifiée. Et alors, il y a eu cette odeur qui est apparue dans la cellule. Vous savez, les médecins, les infirmières connaissent bien ces miasmes qui planent là où quelqu'un est en train de mourir, d'un cancer par exemple... Cette odeur, vous la sentez d'emblée dès que vous entrez dans la pièce. Eh bien, là, cette émanation, je la sentais comme si elle était cinq fois plus intense. Un pressentiment m'a envahi : c'était le Mal qui se trouvait face à moi ! »

Puis Donnie se lève et, le regard fixe, frotte ses doigts les uns contre les autres... et il se met à pleuvoir ! Une pluie incroyablement intense,

la plus violente de toutes. Il tombe littéralement des cordes dans l'étroite cellule.

« C'était la pluie du diable, poursuit le révérend Blackburn, cela formait comme un brouillard et nous baignions dans le Mal lui-même... »

L'ecclésiastique se rend très vite à l'évidence : il va devoir pratiquer un exorcisme afin d'enrayer ce phénomène effrayant.

« Je me suis emparé de ma bible, je l'ai ouverte et j'ai commencé à lire à haute voix. De plus en plus fort. »

Mais rien n'y fait : des trombes d'eau continuent de s'abattre sur le sol en béton. Et le plus effrayant, c'est que cette eau épargne les pages de la bible qui restent absolument sèches !

Donnie reste debout, les yeux mi-clos, oscillant sur lui-même, totalement inconscient de ce qui se passe dans la prison.

« Je me suis mis à prier comme jamais je ne l'avais fait, se souvient le révérend Blackburn. Je dois avouer que je priais plus pour moi que pour lui, d'ailleurs. Et heureusement, après une brève période, la pluie a cessé... »

Finalement, Donnie reprend une posture ordinaire, comme s'il s'éveillait d'un mauvais rêve. Le révérend Blackburn constate son retour à la normale avec un soulagement sincère : « Il s'est calmé et j'ai senti comme une onde de paix l'envahir. Il m'a remercié, les larmes aux yeux. Nous nous sommes étreints et nous avons prié encore ensemble. » Donnie Decker était libéré.

UN POINT INCOMPRÉHENSIBLE

Le dossier Decker s'avère troublant, car il a été relaté par plusieurs témoins, neuf au total, dont il est difficile de mettre en doute la crédibilité (policiers, gardiens de prison, prêtre). Ces personnes existent bel et bien, elles témoignent à visage découvert dans plusieurs émissions de télévision consacrées à l'affaire.

C'est cet aspect qui a frappé Chip Decker (aucune relation avec Donald), l'un des spécialistes du paranormal qui a enquêté le plus sur cette affaire : « Ce qui rend ce dossier si unique, c'est que les témoins ont l'air vraiment crédibles. On a affaire à des officiers de police talentueux et équilibrés qui, à l'évidence, ont été plutôt effrayés et secoués par les faits, mais qui possédaient toutes les capacités d'observation requises. » Tous sans exception, auxquels il faut ajouter Donnie Decker lui-même, ont accepté de témoigner sur ce qu'ils ont vu, entendu et ressenti à propos de ces phénomènes hors de notre champ de connaissances.

Pour autant, il y a dans ce dossier un point qui laisse vraiment perplexe : pourquoi, alors que les faits se sont déroulés sur au moins deux jours, sur des plages de temps parfois assez longues, *aucun des*

neuf témoins n'a songé un instant à récupérer une seule trace matérielle de ces phénomènes surnaturels ? Certes, les outils technologiques étaient moins sophistiqués en 1983 que de nos jours, les téléphones portables, les caméscopes, les webcams et autres joujoux modernes n'existaient pas encore. Mais les appareils photo ou d'enregistrements sonores étaient largement répandus, de même que les caméras de poche. Or, aucun des neuf témoins n'a pris la moindre photo des événements ! Il existe bien une prétendue photo de l'eau coulant sur un mur, mais elle aurait pu être prise n'importe où et n'est d'aucune utilité.

D'ailleurs, en ce qui concerne l'eau produite par Donnie, personne n'a non plus pensé à en recueillir un échantillon dans un verre ou un flacon. Ce n'était pourtant pas une tâche bien ardue puisqu'elle tombait en masse devant les témoins ! La seule remarque curieuse, c'est celle de Bob Kieffer qui lâche que « cette eau n'était pas tout à fait de l'eau... Elle était plus dense et légèrement gluante ». Il va sans dire que l'analyse du liquide aurait permis d'en savoir plus sur sa nature et sa provenance...

Il est toujours facile d'imaginer comment on réagirait face à un phénomène surnaturel. Si vous étiez confronté à de tels phénomènes, y auriez-vous assisté passivement sans vous demander un seul instant s'il serait ensuite utile de pouvoir en prouver l'authenticité ? C'est troublant, notamment de la part des officiers de police rompus à cet exercice. Tout aussi insolite est le fait qu'à aucun moment on n'ait songé à appeler les pompiers, pourtant habitués à traiter les situations de danger liées au feu ou à l'eau. Peut-être auraient-ils trouvé une origine naturelle au phénomène ?

Robert Bartholomew, un expert néo-zélandais, qui a écrit un article sur l'affaire Decker dans *Skeptical Magazine*, ne comprend toujours pas pourquoi ces événements, en apparence, paranormaux, n'ont pas été enregistrés. Pourquoi n'a-t-on pas appelé une télévision locale pour venir filmer l'impensable ?

Toujours est-il qu'en l'absence d'explication convaincante, on ne peut que suggérer quelques hypothèses sur les causes de ces faits hors du commun.

UN PHÉNOMÈNE NATUREL RARE ?

Selon certaines études, la Pennsylvanie serait classée de « modéré » à « risque élevé » pour les problèmes d'humidité hivernale, avec la possibilité d'accumulation de glace dans les parties supérieures des maisons. L'air chaud fait fondre la glace à l'extérieur de la toiture, mais l'eau s'accumule sous le toit, provoquant des flaques et des fuites importantes. Ceci dit, comment cet amoncellement liquide se serait libéré « à la demande » ?

Une autre piste à laquelle nous avons songé et, qu'étrangement,

personne ne semble avoir exploré, est liée à la topographie : la présence toute proche d'un important cours d'eau ! En effet, la maison des Kieffer, située au 528, Ann Street, se trouve au bord de la rivière McMichael Creek qui traverse une partie de Strudsburg. Rien ne prouve qu'il existe un lien de cause à effet entre la rivière et l'eau apparue mystérieusement chez les Kieffer, mais rien ne l'infirme non plus. S'il était avéré, ce serait dans tous les cas un phénomène complètement inconnu.

UNE HALLUCINATION COLLECTIVE ?

Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire des phénomènes paranormaux qu'un groupe de personnes rapporte un récit extravagant qu'il pense avoir vécu. Pour Robert Bartholomew, un stress intense peut jouer un rôle capital dans la perception d'un événement : « la perception humaine est notoirement peu fiable, même dans des conditions idéales. Le stress peut altérer les sensations et il est difficile d'imaginer des événements plus angoissants que croire que vous êtes en présence d'un homme possédé par des forces diaboliques. »

Or, au moment des faits, Decker traversait une phase de stress extrême, séjournant en prison et éprouvant la mort d'un proche qui l'avait traumatisé autrefois. « Si les états présumés de transe peuvent être déclenchés par le stress et ne reflètent pas forcément un désordre ou une maladie mentale, ils peuvent aussi être feints très facilement, explique Bartholomew. C'est étonnant que Decker n'ait fait l'objet d'aucun examen médical. Au lieu de cela, on a voulu l'exorciser... Je ne pense pas que les témoins ont menti. Je pense plutôt qu'il s'agit d'un cas classique d'hallucination collective. Car, si ces événements ont réellement eu lieu de la façon dont ils l'affirment, c'est impensable que personne n'ait eu l'idée de prendre des photos. »

UN CANULAR MONTÉ DE TOUTES PIÈCES ?

Comme dans toutes les histoires qui défient la raison, c'est une explication que l'on ne peut jamais écarter. Rien ne prouve que toute cette histoire n'est pas qu'une vaste supercherie, soit inventée de toutes pièces par des protagonistes complices, soit montée en épingle par certains acteurs qui auraient ensuite influencé les autres témoins, au point que chacun a cru vivre une aventure extraordinaire.

C'est une hypothèse plausible, mais elle sous-entendrait deux conditions : en premier lieu, que l'ensemble des témoins se soient accordés pour raconter une histoire de pure fiction, donc un mensonge. Or, parmi ces témoins, il y a plusieurs policiers, des gardiens de prison et un prêtre, autant dire des témoins que l'on peut qualifier de fiables et pour lesquels mentir n'est pas forcément un réflexe naturel...

D'autre part, à supposer que tous soient les participants d'une mise en scène (inventée par qui? Un producteur de télévision peu scrupuleux?), dans quel but auraient-ils brodé toute cette histoire? Qu'avaient-ils à gagner, personnellement ou en groupe, sinon l'incrédulité, voire la moquerie de leurs concitoyens? L'affaire Donnie Decker, qui fut peut-être une simple blague ayant pris trop d'ampleur, n'a rien rapporté à personne.

UN POUVOIR INCONNU DU CERVEAU ?

Se peut-il que Donnie Decker ait libéré, de son plein gré ou à son insu, des facultés parapsychologiques extraordinaires? La mort puis les funérailles de son grand-père, celui qui l'avait traumatisé lorsqu'il était enfant, ont-elles joué le rôle de catalyseur, réveillant chez lui une énergie tapie jusqu'ici dans les méandres de son organisme?

Encore faudrait-il valider l'existence avérée de tels phénomènes paranormaux. Les expériences menées à ce jour dans un milieu d'observation idéal, comme un laboratoire, n'ont jamais débouché sur des résultats concluants. La divination, la télékinésie ou la transmission de pensée demeurent des hypothèses à valider. Il en va de même pour la lévitation. Malgré ce qu'affirment péremptoirement certains qui sont convaincus d'avoir un jour vu « voler » un proche (parent, maître yoga, etc.), tous les films ou clichés de personnes en phase de lévitation sont en réalité des montages ou des illusions d'optique créées par des maîtres de la magie.

Faire tomber la pluie à volonté reste un vieux fantasme de l'humanité, particulièrement vivace dans les populations soumises aux aléas climatiques (Afrique, Inde) ou marquées par le poids des croyances ancestrales (chamanisme des Indiens d'Amérique, par exemple). On a rapporté certains cas similaires à l'affaire de Stroudsburg :

En avril 1842, à Noirefontaine, dans le Doubs, il aurait plu alors que le ciel était d'un bleu immaculé. L'eau semblait provenir d'un point précis du ciel et tomber seulement dans une petite zone clairement définie, comme si quelqu'un visait le sol...

Vers le 1^{er} février 1873, raconte le *Chorley Standard*, les trois occupantes d'une maison, deux femmes âgées et leur nièce, dans la ville d'Eccleston (Lancashire, Angleterre), furent paniquées par l'apparition de jets d'eau s'écoulant depuis le plafond, sauf que le plafond était parfaitement sec...

Le 9 septembre 1880, un correspondant du *Toronto Globe* rapporte que dans une ferme de Wellesley dans l'Ontario (Canada), des cascades coulèrent des murs et détériorèrent le mobilier alors qu'il faisait chaud et sec à l'extérieur.

Aujourd'hui, les scientifiques savent créer des pluies artificielles par

nucléation des gouttes d'eau, à l'aide d'un produit chimique d'ensemencement dispersé à la hauteur des nuages par avion ou fusée. En mars 2014, des chercheurs du Collège d'optique et de photonique de l'université centrale de Floride et de l'université d'Arizona ont publié une étude dans la revue *Nature Photonics*, sous le titre « Externally refuelled optical filaments ». De leurs travaux résultait le constat que l'on pouvait provoquer de la pluie ou des éclairs à volonté en perturbant l'électricité statique des nuages au moyen de deux faisceaux laser.

Il deviendrait donc possible d'envisager de faire la pluie (mais pas le beau temps ?) au « bon » endroit et au « bon » moment en stimulant des particules chargées, mais cet exploit demeure pour le moment au stade expérimental et requiert des niveaux d'énergie très éloignés des capacités d'un seul individu. Donnie Decker, lui, en était-il capable ?

UN AUTHENTIQUE CAS DE POSSESSION ?

Pour l'homme de foi qu'est le révérend William Blackburn, aucun doute n'est permis : « Donnie était possédé. J'en suis absolument convaincu. Un être humain est incapable de faire ce qu'il a fait dans cette pièce. Non, il en serait incapable ; ce qu'a fait Donnie relève du spirituel, de l'esprit et cela ne venait pas de Dieu. Je vous le garantis, cela ne venait pas de Dieu. » Il semblerait que certains autres témoins pensent de manière identique.

Ainsi, Peter Jordan, un spécialiste de la parapsychologie, l'un de ceux à avoir prouvé que la célèbre histoire d'Amityville, la maison hantée de Long Island, n'était qu'une supercherie, a étudié le cas Decker. Il penche également pour cette explication : « L'affaire Donald Decker est l'histoire la plus fascinante dans laquelle j'ai jamais été impliqué. Cela ne signifie pas que je crois forcément qu'il s'agit d'une preuve indéniable de possession démoniaque. Mais en l'espèce, si j'en juge mon expérience personnelle jusqu'ici, c'est ce qui s'en rapproche le plus ! »

Le principal intéressé, Donnie, semble valider cette hypothèse, laissant même entendre que l'être qui avait pris possession de son corps et de son esprit n'était autre que le fantôme de son grand-père : « Je pense que ce qui est arrivé était de son fait. Il a abusé de moi lorsque j'étais jeune, et une fois mort, il a eu l'occasion d'abuser de moi une fois encore... »

Notons au passage que certains curieux se sont interrogés sur l'existence réelle du grand-père. La plupart des documents disponibles en ligne ne sont hélas que de médiocres copier-coller d'articles plus anciens. Ils n'apportent rien et pire, en déformant les noms, les faits et les dates, ils sèment le trouble sur cette affaire.

Prenons l'exemple du grand-père : tantôt, il s'appelle James

Kishaugh, tantôt James Kidsbar. Dans une version, il est mort d'une cirrhose du foie à l'âge de 63 ans, dans une autre, d'une crise cardiaque à 65 ans... Des auteurs ont même remis en cause l'intégralité de l'affaire en affirmant n'avoir jamais trouvé une preuve de sa mort à Stroudsburg. Pas étonnant lorsque vous cherchez la mauvaise personne !

Nos propres recherches dans les archives généalogiques de Pennsylvanie nous ont permis d'identifier un James Kishaugh, né le 22 avril 1915 et décédé à Stroudsburg en février 1983, à l'âge de 67 ans, de cause inconnue. Nous reproduisons une photo de sa tombe sur notre blog. Kishaugh nous semble le candidat le plus plausible pour incarner le grand-père de Donnie...

Quant à savoir si c'est son fantôme, ou une autre entité qui prit possession momentanément de Donnie, impossible de se prononcer en sa faveur ou contre : il n'existe aucune preuve concrète dans un sens comme dans l'autre.

Qu'il nous soit permis de souligner deux points de contradictions. Si une force extérieure, dont la nature reste à identifier, est venue se loger chez Donnie pour, d'une certaine manière, prendre les commandes de son corps, n'est-ce pas contradictoire avec le fait que le jeune homme pouvait déclencher la pluie et d'autres faits étranges à sa propre demande ? Dans tous les récits de « possession », le possédé perd en général le contrôle des événements...

Ce que l'on peut également noter, c'est que Donnie, sous l'emprise d'une force inconnue, n'a pas eu l'attitude « attendue » d'une personne possédée telle que l'on peut l'imaginer : il n'a pas fait preuve d'agressivité envers son entourage, il n'a pas tenu de propos obscènes ou blasphématoires lorsqu'il s'est retrouvé en tête à tête avec le prêtre... etc. Au contraire, il lui aurait demandé de l'aide.

Par ailleurs, si la thèse du révérend Blackburn semble logique, compte tenu de son statut d'homme d'Église, les autres témoins n'ont-ils pas été les victimes involontaires de leurs propres convictions religieuses ? Il est somme toute étrange que la première réaction de la plupart des témoins ahuris face aux actions extraordinaires de Donnie ait été de songer à une possession diabolique (comme la gérante de la pizzeria qui s'empresse de sortir un crucifix de sa caisse enregistreuse !) et non d'envisager une explication plus rationnelle... Comme si les croyances religieuses rendaient moins nécessaire la recherche d'une autre cause.

SE FAIRE OUBLIER... OU PAS

Après ces événements dramatiques, Donnie Decker ne fut plus inquiété par des forces occultes. Du moins, c'est ce qu'il affirma bien plus tard, en octobre 2011, dans le dernier épisode de la première

saison de l'émission américaine « Paranormal Witness » dans laquelle il apparaît, ainsi que les principaux protagonistes de l'histoire.

Pour Donnie, les manifestations inexplicables ne se produisirent plus : « C'est fini. Ce n'est plus arrivé depuis la prison. J'espère juste que cela n'arrivera plus jamais, mais je vis juste au jour le jour. »

Apparemment, Donnie aurait purgé sa peine sans incident et fut libéré de prison à la fin de l'année 1983. Durant les vingt-neuf années suivantes, il se fondit dans l'anonymat, se faisant oublier aussi bien des habitants de Stroudsburg que de la justice...

Mais cette dernière le rattrapa en octobre 2012 lorsqu'il fut arrêté à Tobyhanna, en Pennsylvanie, pour incendie volontaire. Donald Decker, qui habitait alors à Gouldsboro, se présenta de lui-même à la cour de justice de Wilkes-Barre.

Ce dont on l'accusait, c'était d'avoir volontairement mis le feu l'année précédente à un restaurant, le *Dana's Restaurant and Tavern*, sur Sterling Road près de Tobyhanna. Un acte criminel d'autant plus ironique pour un homme présenté comme ayant eu le pouvoir de faire pleuvoir à volonté !

Selon les enquêteurs, Decker aurait agi à la demande du propriétaire du restaurant, un certain Theodoros Kyriakopoulos, de Bristol, près de Philadelphie, qui lui aurait remis 25 000 dollars pour déclencher l'incendie en octobre 2011 alors qu'il était parti en congé. Kyriakopoulos pensait probablement toucher l'argent de l'assurance, mais tout ce qu'il reçut, ce fut un aller simple pour la prison de Lackawanna County.

Quant à Donald Decker, la police locale estimant qu'il ne risquait pas de fuir malgré les vingt ans d'emprisonnement qui le menaçaient, le libéra sous caution. On ignore ce qui est advenu de lui depuis et l'énigme Decker reste entière...

SOURCES

- « Paranormal Witness », *The Rain Man*, produit par Realand Productions, première diffusion sur la chaîne Syfy aux États-Unis le 12 octobre 2011.

- Robert Bartholomew et Joe Nickel, « The Devil and Don Decker », *Skeptic magazine*, vol. 18, mars 2013.

- Christina Tatu, *Stroudsburg mysteries: the devil and Don Decker*, Pocono Record, 5 février 2012.

- Raegan Medgie, *Restaurant owner facing arson charges*, WNEP, 16 octobre 2012.

- Matthieu Combe, *Faire pleuvoir ou créer de la foudre grâce à deux lasers ?*, Techniques de l'ingénieur (techniques-ingénieur.fr), 28 avril 2014.

6

L'INCONNUE DE LA VALLÉE D'ISDALEN

Le 29 novembre 1970, on retrouve le corps nu d'une femme non identifiée dans la vallée d'Isdalen à Bergen, en Norvège. Aujourd'hui encore, on s'interroge sur l'identité de la victime, sur les événements ayant mené à sa mort et sur les causes mêmes de son décès. Une affaire d'autant plus énigmatique qu'elle en rappelle par bien des points une autre qui s'est déroulée en Australie.

MACABRE DÉCOUVERTE

Au sud-ouest de la Norvège, autour de la ville de Bergen, s'élèvent sept montagnes. La plus élevée d'entre elles, le mont Ulriken, culmine à 643 mètres et attire les promeneurs aguerris qui, en le gravissant, ont l'impression d'entrer dans l'histoire du pays. Il est vrai que ce sommet, qui abrite des tertres funéraires très anciens, fut de tout temps une source d'inspiration pour les artistes. Le célèbre dramaturge norvégien Henrik Ibsen lui a, notamment, consacré trois poèmes.

Mais il n'est pas certain que l'universitaire randonneur qui, en ce 29 novembre 1970, arpente le flanc nord de la montagne en compagnie de ses deux filles, ait tout ceci en tête. Plus probablement laisse-t-il juste son esprit flâner en communion avec la nature sauvage. Une horrible découverte va pourtant se charger de le ramener brutalement à l'implacable réalité.

Il est environ 13 heures 15. Le trio est en train de traverser le lieu connu sous le nom de vallée d'Isdalen, un site au relief tourmenté couvert de rochers moussus et d'une végétation verdoyante, lorsque l'une des filles de l'universitaire pousse un hurlement strident. Ce qu'elle vient de voir est si abominable qu'elle est tétanisée d'épouvante. Alors que sa sœur, également choquée, se tient en retrait, leur père s'approche prudemment.

Devant eux, à quelques mètres du sentier de randonnée, gisent les restes partiellement calcinés d'une femme nue, mal dissimulés parmi les rochers. Ses cheveux noirs ont roussi et son corps porte de terribles blessures.

Tout près, le promeneur découvre les traces d'un feu de camp, les

reliefs d'un pique-nique, une douzaine de somnifères de couleur rose de marque Fenemal, une petite bouteille de liqueur St. Hallvard vide ainsi que deux bouteilles en plastique qui empestent l'essence.

ENQUÊTE POUR MEURTRE

Dépêchées sur place, les forces de police de Bergen ont tôt fait de boucler la zone. Il est décidé d'ouvrir sans tarder une enquête pour homicide. Les policiers en charge du dossier, bientôt baptisé « L'inconnue d'isdalen », ignorent encore qu'ils vont aller de surprise en surprise...

L'autopsie initiée rapidement délivre déjà quelques précieuses informations: la victime non identifiée est décédée à la fois des brûlures qu'elle a subies et d'une intoxication au monoxyde de carbone. Dans son sang, on trouve une petite quantité d'alcool, probablement issue de la bouteille de liqueur. De son tube digestif, on retire pas moins de 50 comprimés de somnifère ! Quant à l'examen externe, il révèle d'abord que la peau des doigts a été poncée, ce qui ne permet pas d'obtenir les empreintes digitales de la jeune femme. Ensuite, elle arbore au cou une large ecchymose, peut-être due à un choc violent ou à un coup porté directement au visage. En outre, l'analyse approfondie de sa dentition révèle qu'elle a reçu des soins dentaires en... Amérique latine ! Et enfin, comme pour compliquer l'affaire, toutes les étiquettes de ses vêtements ont été arrachées...

Quelque temps plus tard, une nouvelle découverte sur l'indication d'un témoin, au lieu d'éclaircir le mystère, ne fait qu'en renforcer l'opacité. Dans la consigne de la gare Norges Statsbaner (NSB) de Bergen, on met la main sur deux valises appartenant à la victime. À l'intérieur des bagages, la police trouve en premier lieu une ordonnance pour une lotion, mais le nom du médecin et la date sont illisibles.

La paire de lunettes brisée qui l'accompagne permettra d'obtenir quelques fragments d'empreintes digitales, mais sans grand résultat. En revanche, les verres ordinaires sans correction font tout de suite penser à un accessoire de déguisement. Dans la doublure de la valise, sont dissimulés des billets pour un montant s'élevant à 500 deutschemarks. Enfin, les valises contiennent plusieurs documents cryptographiés qui, après décodage, délivrent des informations sur les dates et lieux que la victime a visités en Norvège.

UN PROFIL ÉMERGE

Dans les premiers temps de l'enquête, la police tente de retracer son parcours et de récolter tous les éléments pour brosser de l'inconnue un portrait aussi fidèle que possible.

La dernière fois qu'on la voit vivante, c'est le 23 novembre 1970

lorsqu'elle règle son séjour dans la chambre 407 de l'hôtel *Hordaheimen* de Bergen. Après coup, le personnel se rappelle bien d'elle, une femme brune, fumeuse, âgée entre 30 et 40 ans, mesurant environ 1,65 mètre, aux hanches larges et aux petits yeux.

Durant son passage dans l'hôtel, elle ne quitte guère sa chambre et semble en permanence inquiète, comme sur ses gardes. Un client de l'hôtel indique à la police qu'elle fumait des cigarettes South State, une marque populaire norvégienne commercialisée à partir de 1941. Dans le même hôtel, un autre client apprend aux enquêteurs qu'il a entendu l'inconnue s'adresser à un autre homme dans le hall pour lui dire « *Ich komme bald* », ce qui signifie en allemand « Je viens bientôt ». À son départ, la jeune femme paie son séjour en espèces et saute dans un taxi pour une destination inconnue. Personne ne la reverra vivante...

À mesure que d'autres témoins viennent apporter leur contribution, le profil de l'inconnue se précise : la femme maîtrisait plusieurs langues puisqu'on l'a entendue s'exprimer en français, en allemand, en anglais et en néerlandais. Elle a passé plusieurs nuits dans divers hôtels de Bergen, changeant parfois de chambre au sein du même établissement. À chaque fois, elle a expressément demandé une chambre dépourvue de balcon.

Sur les registres des hôtels, elle note des professions qui, *a posteriori*, semblent fantaisistes, comme spécialiste en antiquités ou vendeuse itinérante. Le personnel des hôtels où elle a séjourné a mentionné son goût pour le porridge agrémenté de lait...

En retraçant le parcours de l'inconnue, la police remonte jusqu'à l'hôtel *Alexandra*, un établissement réputé bâti en 1884 dans le village de Løen, dans le comté de Sogn og Fjordane, à 300 kilomètres environ au nord-est de Bergen. Elle se rapproche alors d'un photographe italien qui aurait justement dîné à l'hôtel avec l'inconnue. L'homme intéresse la police à plusieurs titres : il a déjà été mêlé à une sordide affaire de viol (mais innocenté) et, dans les valises de la victime, se trouvait également une carte postale réalisée à partir de l'une de ses photos.

Interrogé, le photographe fournit un alibi et rapporte ce qu'il sait de la jeune femme, à savoir qu'elle viendrait d'une petite localité au nord de Johannesburg (Afrique du Sud) et qu'elle comptait passer six mois en Norvège pour en admirer les plus beaux sites.

UNE VOYAGEUSE À LA PERSONNALITÉ MULTIPLE

Ces différents témoignages, combinés aux éléments récupérés sur le corps, permettent à la police norvégienne d'établir un portrait-robot qui est ensuite diffusé dans de nombreux pays grâce à Interpol.

Outre son aspect physique, le profil précise que la jeune femme

avait un style vestimentaire provocant et semblait apprécier les accessoires de mode venus d'Italie.

Peu à peu, le parcours se complète et l'on découvre grâce à son carnet codé que l'inconnue d'Isdalen a voyagé non seulement à travers la Norvège, mais également dans plusieurs pays d'Europe. En tout, elle a adopté pas moins de neuf identités différentes lors de son périple. Il va sans dire qu'aucune de ces identités n'est authentique. Et des témoins confirment qu'elle utilisait plusieurs perruques.

Le 20 mars 1970, elle atterrit à Oslo, en provenance de Genève. Du 21 au 24 mars, elle séjourne à l'hôtel *Viking* de la ville sous le nom de Geneviève Lancier. Puis le 24 mars, elle s'envole pour Stavanger, toujours en Norvège, d'où elle emprunte le bateau express pour Bergen. Elle passe une nuit à l'hôtel *Bristol* sous le nom d'emprunt de Claudia Tielt puis, dès le lendemain, change d'hôtel et reste jusqu'au 1^{er} avril à l'hôtel *Scandia* toujours sous le nom de Claudia Tielt. Le 1^{er} avril, c'est le départ pour Stavanger, Kristiansand, Hirtshals, Hambourg et Bâle. Elle ne reviendra en Norvège que six mois plus tard.

L'emploi du temps de l'inconnue d'avril à octobre ne figure pas dans son carnet, mais certaines sources estiment qu'elle aurait habité durant cette période en Allemagne sous une autre fausse identité. Toujours est-il que lorsque le carnet de bord reprend, la jeune femme se trouve en Suède.

Le 3 octobre, elle débarque à Oslo depuis Stockholm, puis se rend à Oppdal, une station de ski à la mode, où elle passe la nuit à l'*Oppdal Turisthotell* avec le photographe italien. Tous deux dînent plus tard à l'hôtel *Alexandra* de Løen.

Ensuite, on la retrouve le 22 octobre à Paris où elle passe une nuit à l'hôtel *Altona*, puis fait partie de la clientèle de l'hôtel *Pas-de-Calais* du 23 au 29 octobre. Ce jour-là, elle quitte la France pour retourner encore en Norvège, d'abord à Stavanger, puis par le bateau express à Bergen où elle arrive le 30 octobre. Jusqu'au 5 novembre, elle séjourne au *Neptun Hotel* sous le nom d'Alexia Zerner-Merches. Un incident l'oppose à un homme au comportement inhabituel. Certains témoins l'auraient vue frapper cet homme. Le 6 novembre, elle repart vers Trondheim où elle se fait passer pour une certaine Vera Jarle auprès du personnel de l'hôtel *Bristol*. Trois jours plus tard, le 9 novembre, elle se rend à Oslo puis à Stavanger où elle reste jusqu'au 18 novembre à l'hôtel *St. Svitun* sous le nom de Fenella Lorch.

Le 18 novembre, la femme brune prend le bateau *Vingtor* pour rejoindre Bergen et prendre ses quartiers à l'hôtel *Rosenkrantz* sous le nom d'Elisabeth Leenhower. Elle n'y reste qu'une nuit puisque dès le 19 novembre, elle s'inscrit sur le registre de l'hôtel *Hordabeimen*, toujours sous le nom d'Elisabeth Leenhower.

Enfin, le 23 novembre 1970, elle rend sa clé et quitte l'hôtel *Hordabeimen* pour la gare de Bergen où elle dépose ses valises à la consigne.

On ignore ce qu'elle a fait les jours suivants, mais le 29 novembre, on la retrouve morte dans la vallée d'Isdalen.

Le 5 février 1971, l'inconnue d'Isdalen est portée en terre au cimetière de Mollendal à Bergen. Guidés par le prêtre catholique Frartz Josef Fischedieck, six policiers portent son cercueil blanc orné de tulipes et d'œillets, suivis par une procession de dix-huit officiers et quelques curieux. Deux chanteuses apportent un cachet solennel à la cérémonie que la police prend en photo, pour rassembler ensuite les clichés dans un dossier laissé à la disposition de la famille. Personne ne s'est jamais présenté...

La tombe de l'inconnue a été laissée volontairement anonyme, parce qu'on ne connaît pas son nom, mais aussi pour ne pas attirer les curieux avides de sensationnel. Des décennies plus tard, le souvenir de la femme assassinée continue de hanter les habitants de Bergen qui, comme tous les amateurs d'affaires irrésolues, en sont réduits à n'émettre que des conjectures.

SUICIDE, TRAFIC OU ESPIONNAGE ?

Au terme d'une enquête de trois semaines durant laquelle elle s'est entretenue avec plus de cent personnes, la police de Bergen rédige finalement un rapport officiel dans lequel elle conclut au suicide par ingestion de somnifères. Ainsi le chef de la police, Oskar Hordnes, nie l'existence de tout acte criminel. Lui et son équipe sont allés à l'encontre des spéculations de la presse et achèvent leurs investigations en affirmant que la femme a pris des somnifères et, titubant sous les effets des narcotiques, est tombée dans le feu de camp pour y mourir.

Autant dire que la presse se fait un malin plaisir d'alimenter la polémique en questionnant ces conclusions et en faisant part de ses doutes. Certains journalistes vont jusqu'à suggérer que la police locale pourrait être impliquée d'une manière ou d'une autre dans cette histoire, et que le rapport officiel ne vise rien d'autre que d'étouffer l'affaire. D'autant que ce document laisse de nombreuses questions en suspens, notamment les motifs d'un parcours aussi aventureux sous autant d'identités différentes...

Au milieu des années 1970, un policier norvégien à la retraite du nom de Hans Thue contacte la presse locale pour formuler une nouvelle explication. Selon lui, l'inconnue d'Isdalen a pu être mêlée à un trafic de chèques falsifiés. À l'appui de ses dires, il rappelle qu'en 1972, deux Sud-Américains ont été arrêtés à Bergen pour ce motif et tous deux, comme la victime, avaient fait usage de plusieurs fausses

identités. Cette théorie est très vite battue en brèche, pour ne pas dire ridiculisée, au point que la presse comme une partie de l'opinion publique se demandent si cette explication venue de nulle part n'a pas été diffusée délibérément par les services secrets norvégiens pour détourner l'attention du public d'une autre explication.

Aujourd'hui, la théorie qui rassemble le plus de suffrages, sans pour autant être prouvée, serait liée à l'espionnage, dans le cadre de la guerre froide qui sévissait dans les années 70. Plusieurs éléments viendraient étayer cette piste. En premier lieu, le fait que l'inconnue ait été en possession de neuf faux passeports laisse penser qu'elle était liée à un réseau professionnel particulièrement organisé.

Par ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard si à 15 kilomètres à peine de Bergen, vers Mathopen, se trouve Håkonsvern, la principale base de la Marine royale norvégienne et, accessoirement, la plus grande base navale des pays nordiques. On peut imaginer qu'un tel endroit devait fourmiller d'espions avides d'en savoir plus sur les activités maritimes dans la région.

Enfin, les autorités de police de Bergen ont eu la confirmation que dix minutes après l'arrivée de l'inconnue d'Isdalen sur le sol norvégien, à l'aéroport Vaernes de Trondheim, un grand ponte du KGB s'était aussi présenté à l'aéroport... et en était reparti mystérieusement le jour même, destination Moscou.

Cette femme était-elle une espionne venue en Norvège pour acquérir une information ou effectuer une transaction quelconque au profit des Russes ? Mais dans ce cas, qui l'aurait tuée ? Les services secrets norvégiens l'auraient emprisonnée et se seraient servis d'elle comme monnaie d'échange. Quant au KGB, on peine à croire qu'il aurait envoyé en territoire ennemi deux hommes habillés en noir et repérables à des kilomètres... Existe-t-il dans une archive oubliée moscovite un dossier révélant l'identité et la nature de la mission de cette inconnue ?

Reste une dernière hypothèse qui, à notre sens, n'a pas été assez exploitée : la fuite pure et simple, pour un motif soit criminel, soit passionnel. L'inconnue aurait commis un délit ou un crime dans un autre pays puis serait venue en Norvège pour se faire oublier avec son butin. C'est vrai qu'elle avait déclaré à une ou deux reprises être antiquaire. En juin 1970, deux tableaux de Gauguin ont été volés à Londres et placés dans un train. On les a retrouvés en Italie en 1975. Notre inconnue était-elle impliquée dans un trafic d'œuvres d'art ? Dans ce cas, où seraient l'objet ou les valeurs qu'elle aurait dérobés ?

À moins que cette femme devait de l'argent à quelqu'un et, dans l'impossibilité de rembourser dans le temps imparti, aurait pris la poudre d'escampette pour la Scandinavie ? Ou bien cherchait-elle à fuir un mari, un amant, une famille menaçante qui aurait décidé de se

débarrasser d'elle avant d'être finalement rattrapée par deux hommes de main ?

TÉMOIGNAGE TARDIF

La thèse de la fuite est renforcée par un témoignage intervenu très tardivement... en 2002, soit trente-deux ans après les faits ! Un homme, alors âgé de 26 ans, mais qui a choisi de demeurer anonyme, raconte avoir effectué une randonnée avec quelques amis dans la vallée d'Isdalen le 24 novembre 1970, soit cinq jours avant la découverte du corps à moitié carbonisé. Il dit avoir croisé le chemin d'une jeune femme d'apparence étrangère, qui paraissait terrifiée. Tout juste a-t-il eu le temps de s'apercevoir que cette femme n'était pas vraiment équipée pour faire une randonnée en montagne puisqu'elle portait un manteau de ville. Il lui a semblé qu'elle allait lui dire quelque chose, mais elle a pressé le pas, apparemment rendue anxieuse par deux hommes vêtus de noir et d'allure étrangère qui la suivaient à courte distance. Le témoin dira plus tard : « J'ai tout de suite senti qu'il se passait quelque chose d'anormal. »

Le jeune homme, qui s'est rendu à la police après la découverte du corps, relate son histoire. On lui montre le portrait-robot de l'inconnue, et il acquiesce immédiatement en confirmant qu'il s'agit bien de la femme qu'il a rencontrée. Mais le policier qui mène l'interrogatoire lui aurait alors déclaré : « Oubliez cette femme, elle a été tuée. L'histoire ne sera jamais résolue. » Quoi qu'il en soit, le témoin en question a gardé l'histoire pour lui durant plus de trois décennies...

LA SIMILITUDE AVEC LE DOSSIER AUSTRALIEN DE SOMERTON

À ce point du récit, peut-être avez-vous ressenti une sensation déconcertante de déjà-vu... et ce trouble est justifié ! En effet, l'affaire d'Isdalen présente d'étonnantes ressemblances avec un autre dossier, celui de l'inconnu de Somerton dont nous avons fait le premier chapitre du tome 1 des Dossiers Inexpliqués (3).

Revenons en arrière à la fin des années 40, le 1^{er} décembre 1948 précisément : vers 6 heures 30 du matin, sur la plage de Somerton, près d'Adelaïde, dans le sud de l'Australie, on retrouve le cadavre d'un homme. Non seulement celui-ci ne porte aucun papier d'identité, mais toutes les étiquettes de ses vêtements ont été arrachées et malgré la diffusion en masse de sa photo, personne n'est capable de l'identifier. L'autopsie révèle un probable empoisonnement. De plus, dans l'une de ses poches, on met la main sur un message codé que personne n'a jamais su déchiffrer. L'un des tickets de bus qui l'accompagnent permet à la police de remonter jusqu'à une consigne de gare où l'on trouve une valise ayant appartenu au défunt et dont le contenu ne fait

qu'obscurcir l'enquête...

Un mort sans identité, sans passé connu, un tueur non identifié, des vêtements sans étiquette, une valise laissée dans une consigne de gare, des messages codés, des funérailles dans un cimetière anonyme et, dans les deux cas, l'hypothèse d'un suicide ou d'une sombre affaire d'espionnage, sans oublier l'absence totale d'explications des décennies plus tard... le cumul d'autant de coïncidences est-il vraisemblable ?

Rien ne permet pourtant de relier entre elles ces deux histoires éloignées de vingt-deux ans, la plus grande énigme australienne et le mystère intégral norvégien, mais il y a là une sorte de mode opératoire commun, qui pourrait laisser supposer que chaque meurtre résulterait d'une origine similaire.

Malgré le passage des années, le meurtre de l'inconnue d'Isdalen demeure une affaire très populaire en Norvège. On a même fait appel à des médiums pour tenter de relancer le dossier, mais en vain. Même si aucun élément probant n'est venu faire avancer le dossier depuis belle lurette, l'identité de la victime et les causes de sa mort continuent de faire l'objet d'une intense spéculation.

Sans doute subsiste-t-il des voies qui mériteraient d'être explorées, comme l'a souligné l'ancien chef de la police interrogé par la télévision norvégienne en 1991, puis en 2002. Manifestement, l'ampleur de ses recherches a été freinée sur ordre du procureur du comté de Hordaland où se trouve la ville de Bergen. Selon certains enquêteurs privés, toujours sollicités par la télévision norvégienne, le rôle de la police de surveillance dans cette histoire ne serait pas celui que l'on pense. Elle aurait, sinon couvert des actes, du moins négligé des pistes intéressantes et certains témoins se sont même étonnés de ne pas être questionnés davantage par les forces de police.

Quoi qu'il en soit, à ce jour, comme pour confirmer la prédiction du policier au témoin de 2002, la victime n'a toujours pas été identifiée. Le sera-t-elle un jour ? De leur côté, son ou ses meurtriers peuvent dormir sur leurs deux oreilles : depuis 1995, le crime est prescrit par la justice norvégienne.

SOURCES

- « L'inconnue d'Isdal », sur [Wikipedia.org](https://fr.wikipedia.org)
- « Spotlight : the Isdal Woman », [Thefatalfemme.wordpress.com](https://thefatalfemme.wordpress.com)
- « Cold dues from the Isdalen Valley », *A-magasinet*, 19. November 2010.
- Monica Yndestad, « Hær bæres Isdalskvinnen til sitt anonyme gravsted », *Bergens tidende*.
- The Doe Network : www.doenetwork.org/cases-int/503ufnor.html

L'ÉTRANGE POUVOIR D'ÉTIENNE BOTTINEAU

En 1782, Étienne Bottineau se disait capable de prédire l'arrivée des navires au port plusieurs jours avant qu'ils n'apparaissent. Véritable « radar humain », il avait même théorisé son savoir en une nouvelle science, la « nauscopie ». Était-il un affabulateur, un scientifique d'un nouveau genre ou un homme doué de talents paranormaux ?

L'EXTRAORDINAIRE PRÉDICTION

Au XVII^e siècle, l'île Maurice, dans l'océan Indien, est une colonie française et s'appelle l'île de France. C'est un lieu paradisiaque, aux lagons protégés par une barrière de corail et dont les plages enchantées sont bordées de cocotiers et de filaos. On y cultive notamment la canne à sucre, le café et diverses épices dont le girofle et le poivre.

Mais en ce mois d'août 1782, une vive tension règne dans l'île. Les autorités sont sur le qui-vive. La raison ? Le gouverneur de l'île, le vicomte François de Souillac, a été alerté qu'une flotte de onze navires était en approche. Or, à cette période, les relations avec la Grande-Bretagne sont loin d'être au beau fixe et on redoute le pire : l'invasion maritime planifiée de l'île, trop faible pour se défendre face à une telle attaque...

Aussi le gouverneur de Souillac fait envoyer un navire de reconnaissance pour en avoir le cœur net. Mais, étrangement, alors que le commandant du sloop n'est pas encore revenu faire son rapport, Souillac déclare tout de go que l'île *ne craint plus rien*, car les navires en question ont modifié leur course et se sont éloignés.

Et effectivement, lorsque l'équipage de reconnaissance revient à Port-Louis, il confirme ce qu'a annoncé le gouverneur : il s'agissait en fait de vaisseaux de commerce anglais qui bourlinguaient en direction de Fort St-William, une structure militaire fortifiée située à Calcutta, en Inde, et qui se sont contentés de passer au large des côtes mauriciennes.

En fait, si cet événement sort de l'ordinaire, c'est en raison de la source même des informations du gouverneur de Souillac. Car la

première autorité de l'île n'a pas été informée par les signaux de navires croisant au large. Ni par des vigiles dotés de puissants télescopes qui seraient venus l'avertir. Non, la source, c'est un modeste ingénieur, membre très banal du corps de génie civil de l'île, un dénommé Étienne Bottineau, qui a prédit des jours auparavant non seulement l'approche des onze navires, mais aussi le fait qu'ils allaient contourner l'île Maurice !

Et Bottineau d'affirmer qu'il n'est ni un magicien, ni un charlatan : selon lui, ses affirmations sont le fruit d'années de notes et d'observations. Il prétend même avoir conçu une nouvelle science, qu'il appelle la nauscopie, un nouveau terme qui désigne « l'art de découvrir les vaisseaux et les terres à une distance considérable ».

Qui était Étienne Bottineau et quel était son véritable pouvoir ? C'est ce que nous allons vous raconter.

ÉTIENNE BOTTINEAU, OU LA MER POUR PASSION

Paradoxalement, pour un personnage presque oublié comme Étienne Bottineau, on dispose de détails sur son histoire, extraits de fragments de biographie, mais aussi de ses notes et *Mémoires*. Si l'on ne connaît pas avec certitude sa date de naissance (que l'on estime généralement vers 1739-1740), on sait en revanche que l'homme est né de parents laboureurs à Champtoceaux, une petite localité du Bas-Anjou (aujourd'hui Maine-et-Loire), sur les bords de la Loire, à 25 kilomètres environ à l'est de Nantes.

C'est d'ailleurs dans cette dernière ville que va se jouer sa destinée. Encore tout jeune, n'ayant comme bagage que des connaissances de base (lecture, écriture et calcul), Étienne vient à Nantes et tombe en admiration devant le port et ses splendides vaisseaux. C'est décidé, il sera marin !

Ce n'est pourtant qu'à l'âge de 15 ans que le jeune Bottineau devient pilotin sur des navires de commerce (à l'époque, on devient souvent mousse vers 8 ou 9 ans), puis sur les vaisseaux du roi Louis XV, à Brest. Par la suite, il s'embarque sur les bateaux de la Compagnie française des Indes Orientales et voyage de par le monde. Ses lointains périples sont l'occasion pour lui de se familiariser et d'observer de près, et sur de longues périodes, les mouvements climatiques et les phénomènes maritimes.

Ce serait vers 1762, alors qu'il navigue sur un navire marchand, qu'Étienne Bottineau commence à rédiger des notes sur une « trouvaille » : « Il m'est apparu qu'un navire approchant des côtes devait produire un certain effet sur l'atmosphère, et permettre à l'œil averti de découvrir son approche avant même qu'il soit visible. Après de nombreuses observations, je pensais être capable de déceler un signe particulier avant que le navire ne soit en vue : j'avais parfois

raison, mais le plus souvent j'avais tort, si bien qu'à l'époque j'avais abandonné tout espoir de succès. »

UNE DÉCOUVERTE QUI FAIT DES JALOUX

En 1764, Bottineau navigue dans l'océan Indien et débarque sur l'île de France, plus connue de nos jours sous le nom d'île Maurice. La Compagnie des Indes lui trouve un emploi dans la conduite de travaux du génie civil : « Là-bas, je disposais de beaucoup de temps libre, aussi je me replongeai dans mes observations favorites... À certaines heures de la journée, la clarté du ciel et la pureté de l'atmosphère étaient favorables à mes observations, et l'île étant peu visitée, j'étais moins sujet à l'erreur que sur les côtes françaises, que les navires longent sans cesse... J'étais sur l'île depuis moins de six mois, lorsque je me suis senti suffisamment confiant pour affirmer avec certitude que ma découverte était réelle. »

La découverte en question, c'est une technique, une méthode pour reconnaître de manière infaillible les terres et les vaisseaux en mer, à une distance de 250 miles, en combinant les effets qu'ils produisent sur l'atmosphère et sur la mer. Une innovation de nature à bouleverser du tout au tout aussi bien l'art de la navigation que la stratégie militaire. Imaginez, plus de risque de s'échouer, plus de naufrage sur des récifs invisibles... Et l'avantage immense de pouvoir anticiper une attaque maritime ennemie !

Conscient qu'il détient une arme à double tranchant, Bottineau fait d'abord preuve d'une grande discrétion. Ce n'est qu'à partir de 1770, lorsqu'il se sent plus assuré, qu'il commence à dévoiler son « don » à des proches ou des personnes de confiance. D'abord parcimonieusement, puis plus largement à mesure que sa notoriété grandit. Il est vrai que dans une petite île, les rumeurs circulent très vite et l'on commence à savoir qu'un drôle de personnage est capable de faire d'étonnantes prédictions. Bottineau, grisé par le succès, cède à toute prudence et se sert de son nouveau talent pour gagner, dans les tavernes de l'île, de nombreux paris d'abord amicaux, puis financiers. Il ne tarde pas à amasser de coquettes sommes d'argent grâce à des défis toujours remportés. De manière inexplicable, Bottineau excelle à prévoir l'arrivée de vaisseaux qui se trouvent à plus de 500 kilomètres des côtes mauriciennes.

Hélas, sa réussite insolente vaut très vite à l'apprenti devin d'être la cible de toutes sortes de haines et d'inimitiés, voire de persécutions.

Bottineau raconte même qu'en raison de la « fourberie de ses ennemis », le gouverneur La Brillane l'a traité comme un esclave (4) et expédié à Madagascar pendant la guerre de 1778.

Après la mort de La Brillane, le 28 avril 1779, Étienne Bottineau revient sur l'île Maurice au tout début des années 1780 et le nouveau

gouverneur, le vicomte de Souillac, lui accorde un emploi de contrôleur des boissons.

LE « SORCIER DE MAURICE »

C'est à partir de cette période que les talents de Bottineau commencent à être jugés quasi infaillibles. Au point qu'il prend le temps d'envoyer, en 1780, une lettre au maréchal de Castries, alors ministre de la Marine, pour lui annoncer sa découverte et proposer de la céder au gouvernement en échange d'une bonne rétribution. Castries ne cède pas à sa demande, mais commande aux autorités de l'île Maurice de consigner minutieusement dans un grand livre les augures de Bottineau et de les confronter avec les arrivées réelles des navires dans la colonie sur une période de huit mois.

Les premières notes du registre datent du 15 mai 1782. Le 16, Bottineau annonce l'approche de trois navires. Les guetteurs de l'île infirment en prétendant ne rien voir à l'horizon. Le 17, arrive un premier navire, puis un deuxième le 18 et enfin un troisième le 26.

Généreux et intéressé, le vicomte de Souillac propose une récompense sous la forme d'une prime de 10 000 livres et d'une pension annuelle de 1 200 livres à Bottineau, à condition cependant qu'il accepte de dévoiler ses secrets. Mais le « sorcier de Maurice », comme on commence à le surnommer, refuse cette offre pourtant alléchante. Loin de se vexer, Souillac vante ses mérites auprès de Castries. Il lui écrit que Bottineau est très souvent exact dans ses prédictions, qu'il arrive même que ses « erreurs » n'en soient pas, car on apprend des semaines plus tard que des bateaux sont effectivement passés, sans y faire escale, au large de l'île *Maurice aux dates données par Bottineau*.

Le plus étonnant, c'est non seulement qu'Étienne se trompe rarement sur l'arrivée prochaine d'un navire, mais qu'il estime correctement leur nombre. C'est le cas en 1782, comme nous l'avons raconté au début de ce chapitre, lorsqu'il annonce l'approche d'une dizaine de navires, ce qui met en émoi toute la colonie.

Au terme de la période d'observation de huit mois, Bottineau écrit : « J'avais annoncé cent cinquante navires en soixante-deux fois, et tous sont arrivés. » Mieux même, toujours d'après ses propres déclarations, de 1778 à 1782, il aurait « annoncé l'arrivée de cinq cent soixante-quinze vaisseaux [...] quatre jours avant qu'ils ne soient visibles pour nombre d'entre eux. »

Cette redoutable efficacité renforce l'estime et le soutien que lui porte le vicomte de Souillac et d'autres officiers de haut rang qui ne peuvent qu'attester de l'exactitude des prévisions de Bottineau. Placé dans l'incapacité de déterminer si cet étrange devin est un véritable visionnaire ou un vulgaire imposteur, le gouverneur de Souillac

accepte toutefois que Bottineau retourne en France, afin d'y plaider sa cause directement devant Castries.

LE VOYAGE EN FRANCE

Sur Le Fier, le bateau qui le conduit vers la France, Bottineau a l'occasion de prouver que sa « méthode » fonctionne également en mer, à bord d'une embarcation en mouvement, et non seulement depuis la terre. Au capitaine sceptique, il annonce qu'ils vont croiser la course de vingt-sept navires. Il l'avertit par ailleurs qu'ils vont bientôt accoster alors qu'aucune rive n'apparaît à l'horizon. Le capitaine réfute sa déclaration avant de se résoudre à accepter l'incroyable. Aux témoins qui restent éberlués, Bottineau ne cesse de dire que sa performance n'a rien de magique, c'est juste la conclusion d'observations attentives de la nature et de l'atmosphère.

Le 13 juin 1784, c'est l'arrivée à Lorient. Bottineau quitte aussitôt la Bretagne pour gagner Paris. Mais lui, si plein d'espérance et d'amour-propre, va vite déchanter. Car autant il jouit d'une notoriété et d'une reconnaissance incontestables à Maurice, autant sa présence dans la capitale laisse tout le monde indifférent. Il n'est pas attendu, pire on ne le reçoit pas !

Enfin si, mais des gens qu'il a déjà croisés à l'île Maurice, comme ce Bernardin de Saint-Pierre (5), qui non seulement écrit, mais étudie la botanique. Mais les deux hommes ne se comprennent pas. Là où Bernardin cherche une explication dans le vol des oiseaux ou dans les mirages, Bottineau ne cesse de lui répéter qu'il observe des mouvements créés par les navires en mer. Sans l'éconduire, Bernardin de Saint-Pierre reconnaît avec lui que tous les mystères de la nature n'ont pas encore été élucidés.

Bottineau doit donc ronger son frein et en 1785, il tente un coup de poker : il fait publier à ses frais un Mémoire « sur la découverte d'un moyen physique, qui annonce les vaisseaux et les terres jusqu'à 250 miles de distance ». Ainsi, il espère attirer l'attention du ministre, mais aussi de la communauté scientifique parisienne. Il demande également à ce que l'on donne un nom à sa « science », mais l'histoire retiendra juste celle de nauscopie (que l'on ne retrouve pas dans les dictionnaires, d'ailleurs).

Mais, plutôt que de convaincre enfin les Parisiens de se pencher sur son cas, la publication de Bottineau suscite surtout les railleries du très influent abbé Fontenay, l'éditeur de la revue *Mercure de France*, qui déclare que ses observations ne sont pas « des navires sur la mer, mais des châteaux dans le ciel » !

UN UNIQUE SOUTIEN

L'avènement de la Révolution française vient, hélas, ruiner tous ses

espoirs de rétribution. Les enjeux sont ailleurs : plus personne ne croit ou ne s'intéresse à la possibilité d'un moyen physique qui fasse penser à l'arrivée d'une flotte ou d'un convoi maritime.

Son seul soutien, Bottineau le trouve en la personne du sulfureux Jean-Paul Marat (1743-1793), le fameux médecin et physicien révolutionnaire. Comment ces deux-là se sont-ils rencontrés ? On l'ignore, mais on peut supposer que ce fut par le biais de leur intérêt mutuel pour les sciences. Toujours est-il que Marat fut, tout ou partie, convaincu par la théorie de Bottineau. Il exprima le désir de travailler sur cette découverte, mais n'en eut pas le temps, assassiné dans son bain par une Charlotte Corday indignée par les excès de la Révolution et qui n'avait de cesse de vouloir éliminer le principal instigateur des massacres révolutionnaires de 1792.

IGNORÉ ET OUBLIÉ

Aigri, meurtri profondément par l'indifférence dont lui et ses expériences ont fait l'objet en pleine ébullition révolutionnaire, Étienne Bottineau revient à l'île Maurice en 1793 où les habitants l'encouragent, malgré tout, à persévérer dans ses « annonces nauscopiques ».

De cette période de la vie de Bottineau et des années qui suivirent, on ne sait presque rien. Tout juste, comme le mentionne Antoine Chelin dans *Maurice : une île et son passé*, qu'Étienne Bottineau et l'un de ses amis, Louis Feillafé, furent les témoins du premier divorce consigné publiquement à Port-Louis, celui d'Anne Bertin et de Pierre Nicolas Eustache Bonne. C'est bien peu.

Au début des années 1800, la rivalité franco-britannique, qui avait déjà frappé les Antilles, se répandit dans l'océan Indien. L'hégémonie française dans cette partie du globe irritait profondément les Anglais, car elle nuisait considérablement à l'essor du commerce anglais. Très vite, la Grande-Bretagne convoita tout l'archipel des Mascareignes (Île-de-France, île Bonaparte et île Rodrigues) ainsi que l'archipel des Seychelles situé plus au nord. En 1809, les troupes britanniques commencèrent par occuper l'île Rodrigues, puis elles prirent d'assaut l'île de France (Maurice) et l'île Bonaparte (La Réunion) en décembre 1810 avant de prendre possession de l'archipel des Seychelles en 1812. Le dernier gouverneur français de l'île Maurice, le général Decaen, capitula au nom de la France qui, aux termes du traité de Paris de 1814, perdit définitivement l'archipel des Seychelles et l'archipel des Mascareignes, à l'exception de la seule île Bonaparte, rebaptisée Isle of Bourbon par les Anglais.

Dans l'ancienne colonie de l'île de France (Maurice), ne restait de la France que deux langues, le français et le créole... et un certain Étienne Bottineau, qui décéda à Port-Louis le 17 mai 1813. Selon la

formule bien connue, il emporta tous ses secrets dans son ultime demeure (6).

BOTTINEAU ÉTAIT-IL UN FRAUDEUR ?

Après sa mort, Bottineau n'est pas tombé tout de suite dans l'oubli. Certains scientifiques ont continué à s'intéresser à lui, à l'image du physicien écossais Sir David Brewster qui en parle dans ses *Letters on Natural Magic* (1832) comme « le sorcier-gardien de phare de l'isle de France ». Brewster s'avoue sceptique, mais il ne parle pas de tromperie.

Pour lui, Bottineau « doit certainement son pouvoir à une observation appliquée des phénomènes naturels ». De même, dans ses écrits datant de la fin des années 1920, l'hydrographe anglais Rupert Gould indique : « Il ne peut y avoir de doute sur le fait que Bottineau n'était pas un charlatan, qu'il avait fait une découverte qui reste digne d'intérêt même à l'ère de la télégraphie sans fil et qu'il a dû, à son époque, être un homme d'importance. »

En fait, si l'on ne trouve pas d'explication à son don, personne ne semble accuser Bottineau d'une quelconque tentative de fraude. Mieux, la véracité de ses talents est solidement appuyée par les certificats qu'il présente à son arrivée à Paris.

Pourtant, ceux-ci ne sont pas aussi convaincants qu'on pourrait le croire. L'un des quatre certificats en sa possession, celui du procureur général Le Bras de Villeviderne, ne fait pas du tout mention des résultats de Bottineau. Celui signé par l'ingénieur en chef, le colonel Trébond, affirme que « M. Bottineau lui a, à plusieurs occasions, annoncé l'arrivée de plus de cent navires – deux, trois et même quatre jours avant les signaux côtiers », ajoutant qu'« en outre, il précisait s'il s'agissait d'un ou de plusieurs vaisseaux ». De son côté, le commissaire général de la Marine à Port-Louis, M. Melis, certifiait que Bottineau avait annoncé l'arrivée de cent neuf bateaux et ne s'était trompé que deux fois. Mais Trébond comme Melis rapportent des faits antérieurs à 1782, une période où Bottineau n'était pas encore réputé pour ses prédictions.

Reste le témoignage signé le 18 avril 1784 par le gouverneur de Souillac, le seul à dater de huit mois après l'expérience. Par certains aspects, il fait preuve d'un engouement manifeste au vu des résultats de mois d'observations attentives des prédictions de Bottineau : « Il voit dans la nature les signes qui indiquent la présence de vaisseaux, comme on peut affirmer qu'il y a du feu là où l'on voit de la fumée... C'est l'explication la plus claire qu'il a pu fournir, pour prouver qu'il n'avait pas fait cette découverte par la connaissance d'un art en particulier, ou d'une science, ou par la mise en application d'une science antique... Les signes, dit-il, indiquent suffisamment clairement

la présence de navires, mais seuls ceux qui savent les lire peuvent juger de la distance, et cet art, affirme-t-il, est une étude extrêmement laborieuse. »

Mais une lecture en filigranes couvre d'un voile de doute la performance de Bottineau qui serait, somme toute, à relativiser. Souillac reconnaît que l'ingénieur a souvent perdu des paris au début de sa carrière et qu'il « avait longtemps été le pigeon de sa propre science ». Il ajoute que « des vaisseaux qui avaient été annoncés plusieurs jours auparavant arrivèrent à l'heure précise, quelques autres furent retardés, et d'autres enfin n'arrivèrent jamais » pour conclure que « nous avons discuté avec lui de la réalité de sa science, et le faire passer pour un charlatan aurait été injuste... Ce que l'on peut affirmer, c'est que M. Bottineau avait presque toujours raison. »

Est-ce cette retenue sur l'imperfection des prédictions qui a motivé le refus de Castries à Paris ?

DES SOURCES BIEN MAIGRES

S'il est un point avéré, c'est la rareté des sources sur l'affaire Bottineau. Il existe très peu d'ouvrages. Citons les deux livres du lieutenant-colonel Rupert T. Gould, intitulés *Oddities, a Book of Explained Facts* (1928) et *The Wizard of Mauritius* (1934). Si Gould s'intéresse à Bottineau, c'est parce qu'il a découvert les *Letters on Natural Magic* de Sir David Brewster, puis un article sur Bottineau dans le *National Magazine* en 1834 sous la plume d'un certain A.B. Blecher, capitaine dans la marine britannique.

Cet auteur raconte qu'après la mort de Marat, ses papiers personnels auraient été emportés par des membres du Cabinet Noir, ce fameux service chargé de la surveillance et de la censure postale qui continua de fonctionner sous la Révolution française et même le Premier Empire. En 1806, la belle-sœur du général d'Empire Armand Charles Guillemot (1774-1840), qui collectionne les lettres autographes, parvient à récupérer un certain nombre de documents grâce à ses relations. Dans les écrits qu'elle reçoit chez elle à Bruxelles, figure une lettre de Jean-Paul Marat à son ami Daly à Londres dans laquelle il lui parle d'un projet de voyage de Bottineau en Grande-Bretagne. Marat lui avoue être sceptique sur la nauscopie, mais met son attitude sur le compte du cartésianisme exacerbé des Français. Il estime que Bottineau aurait davantage de succès de l'autre côté de la Manche, dans un pays davantage ouvert à l'étrange. Marat ajoute à sa missive un exposé sur la nauscopie rédigé par Bottineau lui-même.

Par la suite, la collection d'autographes est récupérée par un ressortissant anglais à l'identité inconnue qui en recopie les passages les plus intéressants afin qu'ils soient publiés dans une série d'articles dans le *New Monthly Magazine*. De son côté, un peu plus tôt, le *Scots*

Magazine a publié un rapport relatant l'expérience menée durant huit mois. L'ensemble des documents de première main relatifs à Bottineau se résume donc à deux rapports écrits de sa main, ainsi qu'à la lettre de Marat, à la provenance incertaine et dont on a perdu l'original.

Il faut cependant y ajouter la courte notice biographique écrite par Étienne Jouy, un ancien soldat reconverti en auteur de théâtre, membre de l'Académie française, qui eut le privilège de croiser la route du « magicien de l'île Maurice » lors d'un séjour de quatre ans au Sri Lanka à la fin des années 1780. Jouy déclare qu'il obtint des informations au sujet de ses prédictions directement de la part de Bottineau.

Force est de constater la faiblesse des témoignages et le fait que l'essentiel des écrits concernant la nauscopie proviennent directement de Bottineau en personne. Cela suffit-il à prouver la réalité de la « science » de Bottineau ? Rien n'est moins sûr.

LA NAUSCOPIE : UNE NOUVELLE « SCIENCE » ?

D'ailleurs, bien malin celui qui pourrait conclure avec certitude sur la nature scientifique de la découverte d'Étienne Bottineau. Le prisme est troublé par des récits de nauscopie souvent fantaisistes ou exagérés qui conduisent à questionner la crédibilité de la méthode. Ainsi, il a été affirmé que grâce à la science de Bottineau, il devenait possible d'apercevoir des hommes sur le pont de navires situés à des centaines de miles nautiques ! De même, un jour, le même Bottineau aurait prédit l'arrivée d'un quatre-mâts (ce qui n'existait pas à l'époque) et en réalité, ce furent deux navires à deux mâts qui apparurent, reliés l'un à l'autre...

Dans les écrits de Bottineau, on ne trouve rien de ce genre. L'ingénieur se contente d'évoquer l'art de l'observation minutieuse de la nature et de faire référence à des perturbations atmosphériques. Mais sur la nature même de ces perturbations, il se montre peu disert. Il mentionne « une masse nuageuse », une « masse de vapeur » ou un « météore » (*sic*) qui se développe et change de tonalité de couleur. Si la masse devenait large et cohérente, alors un vaisseau s'approchait de la terre ferme...

Dans l'une de ses chroniques qu'il consacre à la nauscopie (7), l'auteur mauricien Maurice Paturau tente de décrypter les explications contenues dans les *Mémoires* de Bottineau. Selon ce dernier, les vaisseaux se déplaçant en mer produiraient « un effet atmosphérique retardé par les vents debout et accéléré par les vents arrière ». Le « magicien de Maurice » fait également état d'un « satellite nébuleux, compagnon de voyage de tout vaisseau et le précédant même de plusieurs journées ». Et il précise que son système n'est efficace que dans les mers chaudes. Mais l'explication scientifique manque

cruellement pour comprendre la « science » de Bottineau.

BOTTINEAU POSSÉDAIT-IL UN DON PARANORMAL ?

Si l'on écarte l'imposture et l'illusion collective (trop de témoignages de personnes a priori méfiantes envers les visions de Bottineau), que reste-t-il comme hypothèse plausible ?

De simples mirages comme l'a laissé entendre Bernardin de Saint-Pierre ? Difficile d'adhérer à cette théorie. Les mirages sont des phénomènes aléatoires qui se produisent de manière imprévisible et dans des circonstances bien particulières. Ce qui n'était pas le cas des prédictions de Bottineau d'une remarquable régularité dans le temps et l'espace.

Bottineau était-il doté d'une vision extraordinaire, ce qui lui aurait permis de voir les navires avant tout le monde ? Robert de la Croix mentionne dans son livre un Sicilien qui aurait été capable, depuis le promontoire de Marsala, de voir les bateaux entrer dans le golfe de Tunis, à une distance de 200 kilomètres. Plus près de nous, en octobre 1972, l'université de Stuttgart, en Allemagne, a étudié le cas de Véronique Seider, née en 1951, qui possédait une acuité visuelle vingt fois supérieure à la moyenne des êtres humains. Cette jeune femme était capable d'identifier des personnes à plus de 1,6 kilomètre de distance. Elle pouvait même distinguer les points de couleur rouge, verte et bleue qui composent l'image d'un téléviseur couleur... Sans parler de Natasha Demkina, une jeune femme russe qui serait capable de voir à travers le corps des gens comme une machine à rayons X !

Mais Bottineau, lui, parvenait à prédire l'arrivée de navires à plusieurs jours de distance, alors qu'ils se trouvaient encore à des centaines de kilomètres du port ! Ses yeux étaient-ils plus sensibles que d'autres à certaines nuances de couleurs ou certaines variations de l'atmosphère ?

Il reste une dernière possibilité qu'il faut bien incorporer à la liste des hypothèses, celle d'une faculté extrasensorielle. Vincent Gaddis (1913-1997), l'inventeur du fameux triangle des Bermudes, semble en être convaincu dans son livre *Horizons Invisibles, les vrais mystères de la mer* (1965) : « Les observations de Bottineau étaient de caractère non pas objectif, mais subjectif. Les « météores » constituent des projections de son propre esprit. » Gaddis n'apporte rien pour étayer sa thèse, mais c'est une question que l'on peut se poser : Bottineau était-il en réalité une sorte de médium en contact avec une réalité inconnue qui lui délivrait des informations exclusives ?

DE RARES DISCIPLES

Authentique découverte scientifique, canular ou don surnaturel, il demeure que la nauscopie d'Étienne Bottineau a suscité quelques

(rares) vocations chez certains qui se sont réclamés de son héritage, parfois à leur détriment.

Ainsi, Louis Feillafé, qui était l'un des proches de Bottineau, prédit en 1810 l'arrivée d'une puissante flotte anglaise sur l'île de Rodrigues. Le gouverneur Decaen, inquiet, décide de le placer sous les verrous et ce sont les Anglais eux-mêmes, venus comme prévu, qui le libéreront en décembre de la même année. Feillafé avait compris avant tous les autres la stratégie de l'armada britannique destinée à conquérir l'archipel des Mascareignes...

James Prior, officier de la marine britannique, visita l'île Maurice dans ces années et évoque un homme qui « a informé le gouvernement qu'il avait distinctement observé, depuis son île, le naufrage d'un vaisseau dans l'un des ports de Madagascar. Bien qu'on se soit moqué de lui, il a persisté dans son histoire, mentionné le jour, l'heure et fourni une description détaillée de cette scène de désolation. Son récit fut pris en notes et se révéla scrupuleusement exact. Seulement, il se trouvait à 650 kilomètres du drame. »

Nous disposons aussi du témoignage en 1818 de Francis Maude, capitaine de la Royal Navy, Francis Maude, qui croisa la route d'un vieux Mauricien initié à l'« art » de Bottineau et qui, selon Maude, ne commettait aucune erreur !

Enfin, on ne peut passer sous silence un certain Thomas Trood, futur vice-consul britannique, qui soutenait vers 1866 avoir « redécouvert » la méthode de Bottineau depuis son poste de comptable à Samoa, dans l'océan Pacifique...

Au XXI^e siècle, le souvenir d'Étienne Bottineau ne perdure plus que dans la mémoire de certains spécialistes de sciences exotiques ou de curiosités maritimes. Qui était vraiment ce personnage énigmatique ? Son travail avait-il une quelconque valeur scientifique ? L'invention de technologies comme le radar ou les télécommunications ont rendu obsolète son « pouvoir », mais en exilant Bottineau dans les recoins oubliés de la littérature scientifique, n'est-on pas passé à côté d'un art « perdu » dont les applications possibles dépassaient de loin la simple prédiction de l'arrivée d'un navire ?

SOURCES

- Mike Dash, *Naval Gazing: The Enigma of Etienne Bottineau*, Smithsonian.com, 2011.
- Lord Mountbatten appréciait Bottineau et sa nauscopie élaborée à Port-Louis, Rédaction du site Lexpress.mu, 6 septembre 2004.
- Robert De La Croix, « Un radar humain au XVIII^e siècle », *Histoires extraordinaires de la mer*, l'Ancre de Marine, 1996.
- Rupert Gould, *Oddities: A Book of Unexplained Facts*, Geoffrey Blés, 1944.

- Étienne Jouy, *Notice biographique sur Étienne Bottineau, Biographie des hommes vivants, ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs actions ou leurs écrits*, Michaud,

PARTIE 3
TROUBLANTES
APPARITIONS

8

L'OVNI D'ORLY

Dans la nuit du 17 au 18 février 1956, vers 23 heures, un étrange écho apparaît sur le radar de l'aéroport d'Orly, près de Paris. Un objet d'une taille inhabituelle survole la zone à une vitesse vertigineuse et s'approche de très près des avions en vol. La nature de cet objet volant non identifié, observé durant des heures par de nombreux témoins au-dessus de tout soupçon, demeure une parfaite énigme.

Soirée du 17 février 1956. Dans la tour du contrôle aérien de l'aéroport d'Orly, malgré l'heure tardive et le froid insensé qui fait luire les pistes d'envol, les techniciens qui s'affairent autour des instruments radar gardent toute leur concentration. Il reste encore plusieurs vols prévus tant à l'atterrissage qu'au décollage et il n'est pas question qu'une distraction, même mineure, vienne mettre en péril leurs trajets. Mais ce qu'ignorent ces professionnels, les yeux rivés sur leurs écrans, c'est que cette nuit ne sera pas comme les autres.

UN ENGIN VOLANT INCONNU

Vers 23 heures, un opérateur vient prendre le relais de l'un de ses collègues. Tout en s'installant à son poste, il jette un coup d'œil sur l'écran et fronce les sourcils.

Une large tache, étrange, est apparue sur le moniteur.

Le technicien se tourne vers ses collègues et leur désigne l'anomalie qu'il a détectée. Le comportement de l'écho est si différent de celui des avions habituels que l'opérateur songe d'abord à une panne de son radar. Mais en comparant l'écho de son écran avec l'écran voisin, il constate que le « bip » est identique sur les deux instruments.

Et cette trace lumineuse est d'autant plus stupéfiante que non seulement elle n'est associée à aucun plan de vol enregistré, mais elle correspondrait à un objet dont la taille serait au moins le double des plus gros avions de ligne de l'époque (DC-4 et Lockheed Constellation) !!

La perplexité se répand chez les employés d'Orly qui ne peuvent que constater la matérialité du phénomène. Une manifestation dont les mouvements défient la raison, puisque l'objet inconnu alterne les

positions de surplace parfait avec des accélérations foudroyantes jusqu'à la vitesse incroyable de 2 500 km/h !

RENCONTRE EN PLEIN CIEL

À 23 heures 55, alors que l'objet volant inconnu est toujours visible sur les écrans, un Douglas DC-3 d'Air France transportant du fret à destination de Londres décolle d'Orly et entre dans la zone couverte par les radars. Cette arrivée déclenche comme une « réaction » de l'objet volant qui se propulse alors violemment en direction du DC-3.

Du côté de la tour de contrôle, c'est l'agitation et le chef du service radar contacte immédiatement le DC-3.

Voici une reconstitution fictive, mais plausible des échanges qui eurent lieu entre Orly et l'appareil d'Air France (8) :

— Air France BAXI, ici Orly. Il y a un objet non identifié qui se dirige vers Le Bourget et qui devrait croiser votre route. Voyez-vous quelque chose autour de vous ?

À bord du DC-3, le pilote Michel Desavoye, son radio Baupetuy et le mécanicien observent la nuit claire et froide à travers les hublots. La réponse du pilote ne se fait pas attendre :

— Oui, sur ma droite j'aperçois un feu clignotant rouge qui se dirige vers moi. Il semble se déplacer à très grande vitesse.

— Selon vous, quelle est la position de cette lumière ?

— Je dirais la même hauteur que moi, 1 300 mètres, à la verticale des Mureaux.

Le radar d'Orly confirme aussitôt la position donnée par Michel Desavoye. À ce moment-là, redoutant une collision imminente, celui-ci fait basculer son avion brutalement afin d'éviter l'intrus.

— Orly, ici Air France BAXI, je ne vois plus la lumière rouge... Vous avez encore le contact sur le radar ?

— Oui, nous le voyons toujours... Maintenant, il est au-dessus de vous !

Affolés, Michel Desavoye et son collègue ont beau scruter le ciel obscur, cette fois-ci, ils ne distinguent rien.

Le radar leur confirme ensuite le déplacement de l'engin.

— Air France BAXI, ici Orly, maintenant, il semble être du côté du Bourget...

SARABANDE AÉRIENNE

Durant près de trois heures, c'est un incroyable ballet auquel vont assister les opérateurs radar dans le ciel d'Orly, mais également des pilotes de ligne. Car l'engin impossible se fait un « plaisir » de venir narguer les avions, allant jusqu'à les pourchasser. Après le DC-3 d'Air France, c'est notamment au tour d'un Constellation, puis du vol 13 de Swissair en provenance de Londres d'être pris pour cible, et ensuite un

avion postal.

Sur les écrans des radars, les techniciens regardent, impuissants, « une sorte de brouillard en forme de banane se former autour d'un corps géant mystérieux ». L'un des opérateurs dira plus tard :

« Il m'a semblé que c'était comme si le vaisseau fantôme voulait observer le trafic aérien de Paris. »

On tente d'interagir avec l'objet volant, en lui adressant des appels par radio en plusieurs langues. En pure perte. Mais peut-être que cet engin n'était pas équipé d'instruments de communication connectés sur les fréquences d'Orly...

Au terme de trois heures de course-poursuite, l'engin est repéré environ 25 kilomètres au sud-ouest de Paris, à la verticale du radiophare de Gometz-le-Châtel en Seine-et-Oise (aujourd'hui, dans le département de l'Essonne). Puis il est à nouveau identifié trente secondes plus tard vers... Boissy-St-Léger !

Pour ceux qui connaissent la région parisienne, c'est proprement stupéfiant, car cette ville, connue comme étant la capitale des orchidées, se trouve dans le Val-de-Marne, à 19 kilomètres de Paris, mais au sud-est ! Ce qui voudrait dire que l'objet volant non identifié, pour parcourir en dix secondes les 30 kilomètres qui séparent les deux villes à vol d'oiseau, aurait volé à la vitesse improbable de... 3 600 km/h !

UN PHÉNOMÈNE MÉTÉOROLOGIQUE ?

Dès lors que l'étrange se produit dans le ciel, il est logique d'envisager en priorité la présence d'une manifestation météorologique à l'origine du phénomène.

D'autant que ce mois de février 1956 fut marqué par un épisode de froid exceptionnel. Ce fut d'ailleurs le mois de février le plus rigoureux du ^{xx}e siècle en France et, d'ailleurs, jamais égalé à ce jour.

Dès le 2 février, le froid s'abattit sur le pays : on enregistra une température de -20 °C à Paris et la Seine fut complètement gelée. Le 11 février, il tomba 1 mètre de neige en quelques heures à Saint-Tropez ! Et la température sur la Côte d'Azur descendit sous les - 15 °C... Dans le département du Lot, on entendit les platanes éclater avec fracas sous l'attaque du gel.

Sur le territoire français, 95 % des fleuves et rivières étaient obstrués par la glace et dans certaines régions méridionales, la rencontre entre l'air polaire du nord et l'air du sud plus doux donna naissance à des rafales de mistral qui atteignirent jusqu'à 180 km/h à Istres. Les températures furent extrêmement basses : - 32 °C à Sarreguemines, - 25 °C à Nancy, - 22 °C à Agen, - 19 °C à Toulouse ! On dénombra plus de 150 victimes en France, même si on en ignore le chiffre exact.

Ce froid hors du commun sur l'Hexagone peut-il avoir joué un rôle dans l'affaire d'Orly ? Hormis qu'il puisse avoir éventuellement provoqué une panne sur les systèmes radar d'Orly (lire plus bas), comment aurait-il généré un tel phénomène lumineux aux mouvements défiant l'entendement ?

Durant la nuit du 17 février, le ciel au-dessus de la région parisienne était clair et sans nuages et les services météorologiques n'ont rien décelé qui auraient pu laisser prévoir une quelconque activité orageuse se traduisant par des phénomènes électriques ou électromagnétiques inopinés.

L'HYPOTHÈSE DU BALLON-SONDE

C'est l'explication donnée par un porte-parole de l'Observatoire de Paris qui suggère que l'objet en question aurait pu être un ballon-sonde américain (dont certains peuvent atteindre 30 mètres de diamètre), lâché en Allemagne et propulsé à l'ouest en haute altitude par des vents de jet-stream.

Depuis l'affaire de Roswell en 1947, c'est un grand classique dans les témoignages d'objets volants non identifiés. Pourtant, dans le cas d'Orly, le doute semble permis. Et on se demande même si les scientifiques qui ont proposé cette hypothèse assez navrante se sont donné la peine d'examiner les faits.

Car comment imaginer qu'un ballon météo plutôt volumineux puisse atteindre des vitesses plus de deux fois supersoniques grâce à des vents de haute altitude et poursuivre des avions, faire du surplace ou accélérer de manière foudroyante... à basse altitude ? Et à supposer que ce soit un ballon-sonde, pourquoi aurait-il été le seul à subir des vents violents, au contraire des autres appareils en vol ?

Pour Michel Desavoye, le pilote du DC-3 d'Air France, c'est une hypothèse qui ne tient pas debout : « Ce n'était sûrement pas un ballon-sonde », déclare-t-il aux journalistes du quotidien *Le Méridional* le 21 février 1956. Ce pilote âgé de 36 ans avait eu l'occasion de naviguer sur toutes les lignes du monde lors des cinq années précédentes. Et il n'en revenait toujours pas : « Je suis incapable de vous donner une explication de ce phénomène, mais je n'ai jamais rien vu de semblable. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il ne s'agissait en tout cas pas d'un avion, car nous aurions vu ses feux de position. La nuit était très noire et je n'ai pu voir d'où venait cette lumière qui paraissait de toute façon deux fois plus grosse que ne le sont normalement les feux de position. »

Ce qu'il révèle à la presse, Michel Desavoye l'a déjà rapporté la nuit de l'incident. Rentré de Londres à Paris vers 5 heures du matin, il est interrogé par les techniciens radar d'Orly et un colonel de l'armée de l'air. Il confirme également sa version dans un rapport écrit : « Point

rond (comme une étoile) de la taille d'une étoile. La couleur changeait de blanc à rouge à vert puis noir et blanc. Les changements de couleurs survenaient au bout de trente secondes chacun. » Le pilote d'Air France a assuré qu'il n'avait pas pu confondre la lueur avec des phares d'avion.

LES RADARS ÉTAIENT-ILS FIABLES ?

Si l'anomalie ne provient pas du ciel, se pourrait-il qu'elle trouve son origine au sol et plus particulièrement au niveau du radar ?

Le radar qui a détecté l'ovni avait été installé fin 1953 sur le bâtiment du centre de Contrôle Régional Nord d'Orly, mis en opération en juin 1954 avant d'être officiellement inauguré le 16 décembre 1954 par Jacques Chaban-Delmas, le ministre des Transports de l'époque.

Très vite, il fait l'objet d'examens minutieux par les enquêteurs et les techniciens. Mais ce contrôle détaillé révèle que le radar est en parfait état de fonctionnement.

Une rumeur a circulé selon laquelle le radar aurait été placé sous scellés par l'armée, mais elle fut très vite démentie : il aurait été trop compliqué et surtout stupide de mettre hors service le radar qui assurait la surveillance de tout le trafic autour d'Orly, surtout dès lors qu'aucun dysfonctionnement n'avait été enregistré.

En revanche, si le radar du Bourget n'a pu confirmer les observations du radar d'Orly, ce n'est pas parce que les techniciens du Bourget n'ont rien vu, mais bien parce que le radar du Bourget, en maintenance, ne fonctionnait pas dans la nuit du 17 au 18 février 1956.

LE RETARD AMBIGU DE L'ARMÉE

Dans le dossier de l'ovni d'Orly, on ne peut pas passer sous silence la lenteur de la réaction de l'armée. Il y avait pourtant un engin non identifié dans le ciel parisien qui était susceptible de porter atteinte à la sécurité nationale !

Or, l'aviation française a fait preuve d'une mise en action étrangement laborieuse.

Pourtant, le service de navigation aérienne d'Orly avait alerté dès minuit les services de la défense anti-aérienne du territoire. Mais ce n'est que trois heures plus tard, alors que l'ovni s'évanouissait des écrans radars au-dessus de Boissy-St-Léger que les avions de chasse envoyés en interception depuis le terrain d'aviation de Tours à 200 kilomètres de là sont arrivés sur zone... À la question « Pourquoi l'envoi des avions militaires a-t-il été si long ? », la réponse officielle de l'armée tient en deux mots : « Causes indéterminées »...

Par ailleurs, puisque le radar civil du Bourget ne fonctionnait pas,

on peut aussi s'interroger sur la raison pour laquelle le radar militaire de Meaux, qui aurait pu détecter les mouvements de l'engin, n'a pas été activé. S'il avait secondé le radar d'Orly, le radar de Meaux aurait peut-être permis d'éclaircir cette énigme aérienne !

Une hypothèse que l'on ne peut pas repousser, c'est que l'objet inconnu soit justement d'origine militaire, conçu à partir d'une technologie nouvelle placée sous le sceau du secret défense. Ce qui expliquerait la réticence du corps militaire à intervenir pour ne pas être associé au phénomène. Mais, si c'était le cas, pourquoi dévoiler cet engin secret à des dizaines de témoins et nourrir l'actualité des gazettes ?

UNE CONFUSION AVEC LA PLANÈTE VÉNUS ?

En janvier 2015, un passionné d'ufologie américain, John Greenewald, a publié en ligne les archives américaines concernant les ovnis. « The Black Vault » : tel est le nom du site qui compte quelque 130 000 pages répertoriant des milliers d'observations inexplicables à travers le monde entre 1947 et 1969. Cette impressionnante compilation est le fruit de vingt-deux années de procédures et de 5 000 requêtes à l'encontre du gouvernement américain afin d'obtenir l'accès à ces documents. Parmi ces milliers de cas, environ 700 demeurent inexplicables à ce jour, malgré les investigations de l'armée de l'air américaine.

Si Roswell ne figure pas dans les documents du Black Vault (quelle déception de taille pour les amateurs d'ufologie !), en revanche, trois affaires françaises en font partie, dont celle de l'ovni d'Orly ! Une preuve, s'il en fallait une, que l'anomalie aérienne du 17 février 1956 n'a laissé personne indifférent.

Il ne semble pas, pour autant, que les enquêteurs américains soient allés très loin dans leurs recherches. Le responsable de l'US Air Force a trouvé suffisant de cocher la case correspondant à un phénomène astronomique, en l'occurrence la planète Vénus ! La notice que nous reproduisons sur notre blog indique également que les données sont insuffisantes pour conclure. Le mystère reste entier.

UNE FORME D'INTELLIGENCE EXTRATERRESTRE ?

Au final, l'affaire d'Orly a ceci de particulier qu'elle associe une observation radar par plusieurs personnes à une observation directe par des pilotes en vol. De plus, le véritable jeu du chat et de la souris auquel s'est livré l'engin laisse supposer une intervention intelligente.

Dans son article de référence « Oui, il y a un problème soucoupes volantes ! » paru en 1963, Aimé Michel insiste sur plusieurs points dérangement. D'abord, l'engin mystérieux « connaissait » l'existence et la position des radiobalises. Il se déplaçait de l'une à l'autre à une

vitesse supersonique.

Ensuite, l'objet « connaissait » aussi l'existence et le périmètre couvert par le radar. Lorsqu'aucun avion ne volait dans les environs, il quittait le champ du radar par la verticale puis le réintérait dès qu'un appareil approchait dans le secteur.

Enfin, l'ovni semblait même être capable de brouiller le radar à sa guise. En effet, à un moment de la nuit, les opérateurs d'Orly contactèrent leurs collègues du Bourget pour leur demander s'ils voyaient la même chose (en ignorant que le radar du Bourget était en réalité inactif). À peine eurent-ils formulé leur demande que le radar d'Orly fût brouillé par une puissante interférence. Les techniciens eurent beau s'escrimer sur leurs appareils, et passer de fréquence en fréquence, le brouillage reprit à chaque fois, puis s'interrompit, l'objet redevenant visible à l'écran...

Alors, a-t-on eu affaire à une manifestation non humaine ? Certains médias ont parlé d'« objet fantôme » pour désigner l'anomalie. Nous sommes là dans le domaine des conjectures. S'il s'agissait d'un phénomène extraterrestre, et cela resterait à démontrer, d'où pouvait provenir ce vaisseau ? Trois pistes peuvent être envisagées : l'objet en question pouvait venir de l'espace (dimension astronomique), d'une autre dimension (dimension physique), voire du passé ou du futur (dimension temporelle). Mais chacune de ces pistes relève seulement, à l'aune de nos connaissances actuelles, d'une expérience de pensée pour un astrophysicien ou un écrivain de science-fiction...

Explication naturelle, erreur d'interprétation ou forme de vie inconnue ? Il faut avouer que l'examen des hypothèses possibles révèle quelques aspects plutôt déroutants.

D'autant que ce n'était pas la première fois que l'aéroport d'Orly était la scène d'une manifestation inhabituelle ! Le 13 juin 1952, l'année où Orly s'impose comme le premier aéroport parisien en lieu et place du Bourget, un technicien de la tour de contrôle de l'aéroport aperçoit, vers 2 heures du matin en direction du sud-ouest, une lumière rouge fixe au-dessus de l'horizon, d'une taille trois fois supérieure à celle de Vénus. Le ciel est couvert cette nuit-là, avec un plafond de nuages à hauteur de 1 000 mètres environ. Les pilotes de l'avion postal en provenance de Nice confirmeront avoir observé la même lueur...

UNE MÉDIATISATION CONSIDÉRABLE

L'un des volets fascinants de l'événement de 1956, c'est que l'ovni d'Orly, durant ses trois heures de visibilité, a été vu par des dizaines de personnes, non seulement des pilotes en vol, mais aussi des personnes au sol à Orly, au Bourget et au Vésinet. Ainsi, l'objet inconnu a été aperçu par la quasi-totalité du personnel des équipes de

nuît d'Orly.

L'affaire a également suscité une agitation médiatique considérable, qui a dépassé les frontières françaises. *Le Figaro*, *L'Express*, *Le Méridional* ont largement couvert l'affaire, de même que le *New York Daily News*, le *New York Times*, le *Weekly Telegram* ou le *Sunday Mirror*, chaque journal s'interrogeant sur la nature de cet engin volant.

Puis l'affaire est tombée peu à peu dans l'oubli, à peine ravivée de temps à autre par des spécialistes du sujet. Comme si une chape de plomb s'était abattue sur le dossier afin qu'il ne soit pas décortiqué plus tard par des curieux.

Sur deux forums en ligne consacrés à l'ufologie, on trouve aussi la mention d'un article de journal qui serait paru « longtemps après » et qui donnerait cette explication très laconique : « Nous avons enfin l'explication du phénomène d'Orly : il s'agissait simplement d'un écho de radar dans la Seine. » Outre le fait, malgré nos recherches, que nous n'avons trouvé nulle part trace de cet article, nous demeurons très dubitatifs sur cette notion « d'écho dans la Seine » (*sic*) pour le moins incongrue...

SOURCES

- Aimé Michel, « Oui, il y a un problème soucoupes volantes », revue *Planète*, n° 10, mai-juin 1963.

- « Un engin mystérieux de grande taille survole Paris à la vitesse de 2 400 km/h », *Le Méridional*, 19 février 1956.

- « Paris a le nez en l'air pour l'objet volant », *New York Daily News*, 19 février 1956.

- « Un mystérieux engin dans le ciel de Paris repéré par le radar d'Orly », *L'Express*, 20 février 1956.

- « Mystère dans le ciel de Paris – Un objet non identifié, sur les radars, a volé à 1 500 miles à l'heure », *New York Times*, 20 février 1956.

- « L'engin d'Orly : mystère total », *Le Méridional*, 21 février 1956.

- « Le radar a fonctionné normalement », *Le Figaro*, 21 février 1956.

- « Les radars de Paris détectent un « objet » volant », *The Sunday Mirror*, 11 mars 1956.

- « Geisterschiff über Paris », magazine *Quick-Texte*, Munich, n° 11, mars 1956.

9

LA DAME BLANCHE DU CHÂTEAU DE VEAUCE

Une mystérieuse forme blanche prénommée Lucie hanterait depuis le XVI^e siècle le château de Veauce dans l'Allier. En 1984, un journaliste de France Inter intrigué par cette rumeur se rend sur les lieux avec son équipe. Venus en quête d'une belle légende, ces témoins ignorent que dans la nuit du 8 au 9 août, ils vont vivre une expérience incroyable. Véritable phénomène surnaturel ou manipulation par la suggestion ?

UN BARON PITTORESQUE

Une forme spectrale qui se promène sur le chemin de ronde après minuit, des charpentes qui craquent, des portes qui grincent, une légende oubliée... Il ne manque plus que le cliquetis des chaînes pour réunir tous les clichés du château hanté.

Et pourtant, dans ce superbe château dont s'enorgueillit Veauce, le plus petit village de l'Allier, aux confins de l'Auvergne et du Bourbonnais, il se passe vraiment des drôles de choses.

Celui qui médiatisa l'affaire le premier, c'est le baron Ephraïm Tagori de la Tour, qui devient en 1971 le nouveau châtelain de Veauce. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce singulier personnage, mais dès son arrivée, l'homme ne passe pas inaperçu avec son accent rocailleux étranger, son monocle et ses coiffes pittoresques : on le voit dans le village, arborant un béret à damier ou bien un chapeau melon.

Il sillonne les chemins départementaux sur sa mobylette hors d'âge et aime exhiber son antique pétoire à ses visiteurs d'un jour.

Ce nouveau notable n'aurait pu être qu'une curiosité locale, mais voilà qu'à la fin des années 1970, il se met à raconter à qui veut l'entendre de drôles d'histoires, comme quoi son château serait hanté ! Et non seulement la demeure hébergerait une entité surnaturelle, mais le baron l'a vue et il sait de qui il s'agit !

UNE DAME BLANCHE PRÉNOMMÉE LUCIE

C'est une histoire, nous dit le baron de la Tour, qui remonte au XVI^e siècle. Son lointain prédécesseur, le baron Guy de Daillon, régnait en maître sur la contrée et il était tombé amoureux de Lucie, une jeune et

ravissante domestique de 18 ans, issue d'une famille noble désargentée. L'épouse du baron, Jacqueline de La Fayette, prit très mal cette idylle naissante et, poussée par une jalousie dévorante, profita du départ à la guerre de son mari pour faire jeter Lucie dans une cellule du château, dans la tour dite « mal coiffée », localisée au saillant sud-est de la forteresse. Toujours selon le récit qu'en fait le baron, c'est là que la malheureuse serait morte de faim, de froid et de peur. Et depuis, certaines nuits de pleine lune, Lucie reviendrait errer dans la salle des pendus et sur le chemin de ronde pour que les mortels n'oublient pas ses souffrances.

Et le baron de la Tour d'affirmer péremptoirement qu'il a déjà vu le fantôme, et d'ailleurs qu'il n'est pas le seul puisqu'une jeune étudiante du nom de Florence, qui joue les guides bénévoles, l'a également observé lors d'une visite de nuit.

Désormais, Ephraïm de la Tour fait de ses brèves rencontres nocturnes avec Lucie, morte dans des circonstances tragiques quatre siècles plus tôt, un rendez-vous qu'il ne raterait pour rien au monde.

Il raconte tant et si bien son histoire autour de lui que la presse auvergnate finit par s'y intéresser, suivie bientôt par les médias nationaux.

C'est avec l'arrivée d'une équipe de France Inter, en août 1984, que la notoriété du château de Veauce va gagner toute la France.

UN CHÂTEAU QUI EN IMPOSE

C'est un historien de l'art auvergnat, René Crozet, qui a mis sur la piste de Veauce le journaliste de France Inter, Jean-Yves Casgha, spécialiste du paranormal. Dans l'introduction de son émission *Boulevard de l'étrange* consacrée à l'affaire de Veauce, diffusée le 21 octobre 1984, Casgha rappelle qu'au départ, il y avait juste l'idée de raconter une belle histoire de demeure hantée, avec le portrait d'un baron original persuadé de dialoguer avec l'au-delà. Il n'imaginait pas un seul instant que lui et ses deux techniciens (Christian Rose et Jean-Michel Cauquy) seraient les témoins privilégiés d'un événement paranormal.

Décision est donc prise de se rendre dans l'Allier en équipe réduite et de passer la nuit au château plutôt qu'à l'hôtel. Cette première prise de contact est surtout l'occasion pour les nouveaux venus de se familiariser avec l'architecture et l'agencement complexes de la bâtisse.

Il est vrai que l'édifice a de quoi impressionner les néophytes. Le château de Veauce (autrement dit l'enceinte, la terrasse hors des fortifications, les façades et les toitures) est classé monument historique depuis le 30 août 1985. À l'origine, c'est un château fort du XI^e siècle dont l'existence est attestée dès 1080 lorsqu'il est la

propriété du chevalier Arnaud de Veauce. On pense même qu'une première citadelle fut bâtie vers 808 lorsque Charlemagne forma le royaume d'Aquitaine.

Comme tout château, Veauce a été modifié plusieurs fois, au XIII^e, au XIV^e et au XV^e siècle. Centré sur une cour intérieure, sur laquelle donnent les fenêtres à croisées de pierre, il comprend pas moins de cent dix-huit pièces et cinq tours dont un donjon haut de 47 mètres ainsi qu'une tour dite « mal coiffée » (jamais achevée) qui possède une prison et des oubliettes. Un chemin de ronde couvert relie entre elles les trois tours qui datent d'avant le XIV^e siècle. C'est là qu'apparaîtrait le fantôme de Lucie...

À l'intérieur, au premier étage, le visiteur ne peut manquer de parcourir la galerie des peintures pour y contempler notamment *Les mystères du Château de Veauce*, une toile de Marcel Hasquin ayant pour thème la légende de Lucie.

UN PREMIER TOUR DE GARDE... POUR RIEN

Pour l'équipe de France Inter, la première soirée au château s'avère décevante en termes de phénomènes paranormaux. Si l'on ne prête pas attention à de petits incidents techniques que Jean-Yves Casgha signale dans son reportage : un bruit strident provoqué par l'extinction inexplicquée d'un baffle, puis, comme nous l'a précisé Jean-Michel Cauquy lui-même « toutes les bandes magnétiques sur les magnétos que j'ai retrouvées emmêlées au moment où tout le monde dînait... »

... Et, plus tard, encore un magnétophone défectueux, et toujours en l'absence des journalistes... Le château réagirait-il à l'intrusion de curieux ?

Une fois que les douze coups de minuit ont retenti, l'équipe patiente en vain. On n'observe rien de particulier bien que, comme Jean-Yves Casgha l'avoue à l'antenne, tout le monde se sente oppressé. Et les déambulations nocturnes dans un silence quasi absolu (pas de bruit d'insectes ou d'animaux, pas de vent alors qu'on se trouve au cœur de l'été) ajoutent au malaise ambiant. Est-ce la pluie qui tombe ? La nuit sans lune ? Quoi qu'il en soit, Lucie ne se montre pas...

LA NUIT DU 8 AU 9 AOÛT 1984

La seconde nuit, l'ambiance est tout autre. D'abord, le groupe présent au château s'est étoffé. Il y a là bien entendu le baron Tagori de la Tour, Jean-Yves Casgha, Christian Rose et Jean-Michel Cauquy, mais aussi plusieurs journalistes, parmi lesquels une équipe de l'émission *Contre-Enquête* de TF1 ainsi que Carole Sandrel et Jean-Jacques Deschamps du magazine *Télé 7 Jours*, qui sont venus s'ajouter au petit groupe. En outre, comme nous le confirme Jean-Michel Cauquy, Jean-Yves Casgha a demandé à un médium réputé, Raymond

Réant, de se joindre à eux. L'idée est « de voir si le médium a le pouvoir de décrypter l'histoire des vieilles pierres » (Jean-Michel Cauquy). Raymond Réant accepte l'invitation, à la condition que sa petite-fille Aurore, âgée d'une dizaine d'années, puisse l'accompagner.

Peu avant minuit, les techniciens finissent d'installer leur matériel et on se divise en deux équipes : dans la salle des gardes, prennent place l'équipe télé de TF1 et le photographe de *Télé 7 Jours* ainsi que le baron Tagori de la Tour ; dans la salle dite des pendus (9), se regroupent six personnes dont Casgha, le médium Raymond Réant et sa petite-fille et la journaliste de *Télé 7 Jours*.

L'ingénieur du son, Jean-Michel Cauquy, reste quant à lui à l'écart afin de superviser les micros témoins. « Je suis dans une pièce à proximité du corridor du chemin de ronde couvert que j'avais pris soin de truffier de micros. » Ce corridor relie la salle des pendus à la tour dite « mal coiffée ».

Alors qu'on s'approche de minuit, la tension se fait palpable au sein de la petite assistance qui attend dans l'obscurité. Va-t-on vraiment voir quelque chose ?

Les douze coups de minuit résonnent alors dans le château comme autant de battements de cœur monstrueux. Plus personne ne profère un mot. On attend l'impensable...

Soudain, le médium Raymond Réant sort de son mutisme (10) et désigne un angle de la salle des pendus : « Près de la fenêtre, il y a quelque chose... » Dans le silence, on n'entend que le souffle des personnes les plus proches du micro.

Le médium reprend : « Qui le voit ? » et sa petite-fille Aurore lui répond « Moi, je le vois... »

Les deux personnes équipées d'un appareil photo commencent alors à prendre un cliché. Aurore murmure : « C'est une lumière du dehors... », mais son grand-père répond : « Non, non » et il ajoute « Ça avance sur la gauche, encore... »

Durant toute la scène, qui va durer plus d'une vingtaine de minutes, c'est Réant et Aurore que l'on entendra surtout, Jean-Yves Casgha se contentant de donner des indications à son collaborateur Christian Rose.

— Je vois quelque chose de plus grand, pépé, reprend Aurore.

— Oui, ça s'agrandit, confirme le médium.

Là, près de la fenêtre, une lueur pâle est apparue, d'abord par flashes rapides puis de manière continue.

— Ça s'allume, ça s'éteint, ce n'est plus au même endroit, continue Réant.

Du côté des autres témoins, on s'agite. Un murmure incrédule parcourt la petite assemblée.

— Ça prend de l'intensité, on le voit bien... commente le médium.

Aurore tente d'appeler l'apparition par son nom « Lucie, Lucie... » tandis que son grand-père et les techniciens prennent des photos. Un petit cri d'angoisse retentit lorsque la forme se précise...

— On voit des petits points qui circulent autour, décrit Réant alors que la forme spectrale, qui ressemble à une sphère de la taille d'un chat, vient se placer à environ 30 centimètres d'Aurore.

— Oh là, elle s'est approchée...

— Pépé, elle est à côté de moi, j'ai peur...

Raymond Réant rassure alors sa petite-fille qui a sursauté et reculé, lui expliquant que Lucie est gentille et fait des efforts pour qu'on l'aperçoive.

Les témoins, sidérés, peuvent observer par intermittence une figure nébuleuse qui se déplace le long du mur en face deux. Carole Sandrel, la journaliste de *Télé 7 Jours*, laisse échapper sa surprise mêlée d'angoisse :

— Oh, mais c'est dingue !

La forme lumineuse s'éloigne alors en direction du chemin de ronde et tout le monde suit le phénomène qui a gagné en intensité :

— Elle est blanche, s'exclame Aurore, je la vois...

Et à ce moment, on peut imaginer que l'apparition se matérialise aux yeux de tous de manière plus distincte, car toute l'équipe pousse un cri :

— Ce n'est pas possible, merde !

— Ce n'est pas vrai !!

Comme les témoins ne peuvent distinguer l'entité aux contours flous que par intermittence, ils se plaignent de ne pas pouvoir la prendre en photo. Un nouveau dialogue s'engage entre le médium et Aurore :

— Tu crois que c'est elle ? Que c'est vraiment elle ? Lucie, prends forme !

— Elle approche, elle approche, décrit le médium, elle est presque à la porte... Il faudrait qu'elle s'illumine, qu'on la voie mieux...

— Fantastique ! s'enthousiasme Aurore, elle s'est manifestée parce qu'on a parlé d'elle !

— Oui, elle dépense de l'énergie pour qu'on la voie, elle rassemble toute son énergie, ajoute Raymond Réant, tu as peur ?

— Non, je n'ai pas peur, on la revoit, la lueur, ils doivent la voir aussi de l'autre côté du couloir...

À ce moment-là, la forme blanche qui s'est effectivement éloignée dans le corridor du chemin de ronde semble se dissoudre dans l'air avant de disparaître définitivement.

Au même moment, à un autre endroit du château, Jean-Michel Cauquy, en charge de la régie technique, entend dans son casque un son terrifiant, comme un crissement électrique mêlé de parasites, juste

avant que son micro ne rende l'âme.

Affolé, il se précipite vers le reste de l'équipe. Mais il semble être le seul à avoir perçu ce bruit effrayant. Pour les autres, le fantôme a disparu dans le silence le plus total. Le groupe de Casgha rejoint l'équipe de la salle des gardes qui affirme... n'avoir rien vu, ni entendu.

Par la suite, le micro défectueux se remettra en marche. Pour Casgha et ses collaborateurs, c'est le passage de la forme blanche dans le couloir qui a généré ce son extraordinaire.

De son côté, Raymond Réant a réussi à prendre quatre clichés de Lucie. Il n'en dévoilera qu'un seul sur lequel on devine, sur un fond sombre, une forme ovoïde, floue, de laquelle se détachent trois couleurs, le bleu, le blanc et le rouge. Les autres témoins diront que leurs propres photos étaient inexploitable.

De la rencontre avec Lucie, il ne reste en définitive que deux traces tangibles : une photographie et un enregistrement sonore. Que penser de cet incroyable phénomène ?

LE FANTÔME SURGI DE NULLE PART

Dans cette histoire, le premier point qui laisse perplexe, c'est l'histoire de Lucie elle-même. Dans la région, jusqu'à l'arrivée du baron de la Tour, personne n'avait jamais entendu parler d'un tel spectre.

Pourtant, cette campagne du Bourbonnais regorge de légendes orales dans lesquelles il est question de manifestations étranges la nuit dans les champs de la région ou bien de ces feux inexplicables (combustion spontanée ?) qui se déclenchent sans prévenir dans les armoires des fermes, mais qui ne brûlent rien...

Mais de fantôme au château de Veauce, point. Manifestement, les habitants du village n'ont pas eu connaissance qu'un fantôme rôdait sur leurs terres avant que le baron en fasse l'attraction principale de son château. Sur ce point, ils sont catégoriques. Ainsi, dans l'émission *Midi 2* d'Antenne 2 en 1985, le journaliste Patrick Hesters s'enquiert auprès d'une voisine du château âgée de 85 ans, donc née vers 1900 : toujours très lucide, elle raconte avoir bien connu les propriétaires précédents du château, mais n'avoir jamais entendu parler d'une quelconque histoire d'apparition.

Hubert Guillot, cafetier et maire de Veauce à l'époque, n'y croit pas non plus. Tout comme la discrète baronne de la Tour qui pense avoir toutefois entendu de curieux gémissements dans la cour d'honneur du château.

De même, dans les forums en ligne consacrés au paranormal ou à l'étrange, les gens de la région affirment tous que l'histoire de Lucie était inconnue avant les années 70. Voilà un contexte plutôt nébuleux

qui nous conduit à nous interroger sur le principal protagoniste.

QUI EST VRAIMENT LE BARON DE LA TOUR ?

Étrange personnage, en vérité, que ce châtelain de Veauce dont on ne connaît de la vie que des bribes, dont on peut d'ailleurs soupçonner qu'elles ont été enjolivées par l'intéressé lui-même.

Ephraïm François Tagori de la Tour, né Bortner, d'un père juif polonais conseiller à la cour d'Autriche, serait né à Jérusalem et aurait fait ses études à Tel-Aviv, Moscou et Varsovie. Il aurait débuté une carrière militaire dans la cavalerie (dont il aurait gardé son goût prononcé pour les chevaux), puis serait entré à l'École Polytechnique pour en sortir avec le titre civil d'ingénieur des ponts et chaussées.

Ensuite, il bourlingue en Europe et en Asie, de la Mandchourie à l'Espagne en passant par la Pologne et l'Union Soviétique. Il aurait été général chez les Russes lors de la bataille de Stalingrad, recevant à ce titre les félicitations de Staline et rencontrant même le général de Gaulle à Moscou en décembre 1944 (11).

Devenu ingénieur-conseil à Paris, Tagori de la Tour devient conseiller militaire de l'état-major israélien et participe aux côtés de Moshe Dayan à la guerre des Six Jours. Lors de sa carrière, il dit avoir reçu seize décorations et citations.

Comment et pourquoi s'est-il installé à Veauce, petite localité perdue au cœur de la France ? Mystère absolu.

Est-il seulement baron ? Eric Maillot, spécialisé en sciences et techniques, spécialiste de zététique (voir note, plus loin) et auteur de nombreux articles sur des sujets étranges, est l'un de ceux qui se sont penchés sur le dossier de Veauce. Pour avoir fait quelques recherches, il n'y a aucun doute pour lui : le titre de baron est usurpé.

Notre homme serait-il un mythomane, un affabulateur ? Toujours est-il qu'il profite de son temps libre et ses insomnies chroniques pour lire, écrire, étudier, mais aussi rêver. Le fantasque baron Tagori de la Tour semble vivre par procuration, dans ses souvenirs et en dehors de toute relation avec le présent. À la fin des années 1970, il compose même une histoire non publiée de l'Auvergne autour d'une thèse révolutionnaire : selon le baron, beaucoup d'Auvergnats descendraient de Juifs ! Mais comme il le reconnaît lui-même : « Cela ne plaît pas beaucoup, ni aux Auvergnats, ni aux Juifs ! »...

Le baron Ephraïm Tagori de la Tour aurait-il inventé une histoire romantico-tragique pour faire de la publicité à son château qui tombe en ruine et financer de coûteuses restaurations ?

Une chose est sûre : le châtelain de Veauce est au cœur de toute l'affaire. Lucie, c'est en réalité « sa » Lucie. Dans toutes les interviews, il en parle avec des trémolos dans la voix et on sent chez lui un profond attachement à cette âme venue de l'au-delà, même s'il admet

que « le fantôme de Lucie, c'est comme un plombier, parfois il vient, parfois il ne vient pas ».

En novembre 1986, dans l'émission d'Antenne 2 *C'est la vie*, le baron Tagori de la Tour développe toute une théorie devant le journaliste

Laurent Messardier, expliquant que « les fantômes doivent se nourrir d'une certaine chaleur humaine. Ce phénomène, ce sont des esprits en perdition, ce sont toujours des phénomènes très froids qui ont besoin de chaleur pour passer leur message, en forme de son ou de lumière. On ne peut pas parler trop longtemps avec les fantômes, car les fantômes se mettent à pâlir et diffusent une odeur très difficile à supporter... »

D'un entretien à l'autre, pourtant, ses propos se contredisent ou deviennent confus. L'année précédente, en 1985, dans une émission télévisée, le baron dit ne plus se souvenir de l'année où il a vu Lucie pour la première fois. Il déclare qu'il la connaît depuis toujours... alors qu'il est arrivé dans la région vers 1971.

Cinq ans plus tôt, dans le premier reportage qui lui avait été consacré, dans l'émission *Au cœur de l'Auvergne* sur France 3 Clermont-Ferrand (10 août 1980), il bottait en touche lorsque le journaliste Bernard Seitz lui demandait :

— Alors, Lucie, vous l'avez vue ?

— Quelqu'un qui pense sur le sujet a toujours une relation avec le sujet...

L'APPROCHE ZÉTÉTIQUE

La zététique est une méthode de recherche qui consiste à considérer que la preuve de l'extraordinaire n'est pas apportée jusqu'à preuve du contraire. Mais au contraire des sceptiques purs et durs, la zététique n'affirme pas que cet extraordinaire n'existe pas.

En France, il existe diverses associations comme le Cercle Zététique ou l'Observatoire Zététique qui se réclament de ce courant de pensée. Leurs activités consistent pour l'essentiel à analyser des dossiers étranges et à prouver par le biais d'enquêtes fouillées que ces histoires n'ont pas de fondement paranormal.

LE SON STRIDENT

Mais revenons à la nuit du 8 au 9 août 1984. Différentes traces matérielles incitent à un examen plus poussé, à commencer par « le cri de Lucie », ce son perçant enregistré par l'ingénieur du son. Sur Internet ou grâce à un lien disponible sur notre blog, tout un chacun peut se faire une idée de cet élément sonore indiscutable.

S'agit-il vraiment d'un son paranormal ? Ou bien d'une émission parasite due à un phénomène identifié ? Le journaliste Jean-Yves Casgha s'est toujours montré sceptique, penchant pour un contact prolongé avec les zones humides du château.

Eric Maillot estime également que le « cri » peut s'expliquer de manière naturelle et va dans le sens de Jean-Yves Casgha : pour lui, la condensation qui se produit souvent durant les nuits d'été, du fait de l'écart de température entre le jour et la nuit, a fortiori dans les murs d'une vieille bâtisse, est de nature à créer des interférences dans le courant à fort voltage du condensateur du microphone, provoquant son dysfonctionnement. Une fois le composant électronique à nouveau sec, il peut reprendre un fonctionnement normal, donc il n'y aurait aucune intervention paranormale dans ce phénomène. Tout au plus une coïncidence avec l'apparition lumineuse.

Reste que selon les analyses menées par Radio France, le bruit qu'a entendu l'ingénieur du son a une fréquence de 2 kilohertz et correspond bien au signal de la décharge d'un condensateur. Si l'on se réfère aux données du constructeur, la seule hypothèse possible serait que le micro a été exposé à une très forte humidité, comme un jet de vapeur : on est loin de la simple présence d'humidité nocturne... D'autre part, le micro aurait dû tomber en panne et ne pas enregistrer ce bruit, ce qui ne fut pas le cas.

LA LUEUR BLANCHE

Sur la nature de la forme lumineuse observée par plusieurs témoins, les explications divergent également. Du côté de Jean-Yves Casgha, on met en avant l'hypothèse d'une émanation de gaz radon. Certes, ce gaz est présent en Auvergne, mais de l'avis de scientifiques, il faudrait un très fort champ électromagnétique pour que ce gaz devienne visible et lumineux. Cela semble donc peu probable en l'occurrence.

En revanche, les zététiciens développent une hypothèse plus surprenante, mais finalement plus plausible : et si la lumière blanche prise pour le fantôme de Lucie était juste la lueur de la lune ?

Spécialiste de longue date des cas d'ovnis, Eric Maillot a souvent eu affaire à des observations qui révélaient en fait une confusion avec notre satellite. Dans le cas de Veauce, il se pourrait que la lune, non en tant qu'astre, mais en tant qu'objet céleste reflétant une lumière la nuit, ait joué des tours à nos témoins.

Maillot a confirmé que dans la nuit du 8 au 9 août 1984, la lune était presque pleine. Aussi la clarté lunaire aurait très bien pu passer par une ouverture située au-dessus des têtes des témoins, de manière à projeter une image lumineuse sur le mur sous la forme d'une silhouette semblant se tenir debout. Peut-être qu'entre l'ouverture et le reflet, est venu s'intercaler un objet matériel (une vitre, une pièce

métallique ?) pour faire obliquer les rayons lunaires et leur donner une apparence vaguement humaine...

À l'appui de cette supposition, plusieurs points troublants : le baron qui, dans ses propos, associe les apparitions de Lucie à la pleine lune, mais aussi les précisions données par Jean-Yves Casgha qui a déclaré dans le magazine *Mystère* que des rais de lumière passaient à travers les tuiles du toit qui couvraient le chemin de ronde ! À regarder de plus près les photos de la toiture abîmée du château, on repère facilement des trouées assez nettes dans les murs tout près des poutres qui soutiennent le toit du chemin de ronde. Pris sous cet angle, le nom donné à la mystérieuse lueur prendrait alors tout son sens : Lucie vient du latin lux qui veut dire « lumière »...

LA PHOTO PEU PROBANTE DE LUCIE

De la nuit du 8 au 9 août, il y a également cette photo, sensée représenter le fantôme de Lucie. Ce serait une « première » dans le genre. Dans un reportage de l'émission *Midi 2* diffusée le 3 août 1985 sur Antenne 2, le médium Raymond Réant qui a pris le cliché affirme sans sourciller que ce dernier est authentique. D'ailleurs, dit-il à deux reprises, « on a pris des clichés qui ont été contrôlés, qui ont été expertisés (12) ». Selon lui, la photo a été examinée avec soin par des spécialistes qui n'auraient décelé aucun trucage. Mais aucun document à l'appui et pas d'autres détails de ces affirmations. Où et quand a été analysée la photo ? Et par qui ? On n'en saura pas plus, alors disons que la parole de Réant vaut ce qu'elle vaut. Il est vrai qu'une photo seule paraît une preuve bien mince pour conclure quoi que ce soit.

Durant la nuit, quatre clichés auraient été pris, mais seulement l'un d'entre eux aurait dévoilé quelque chose. Encore eut-il fallu pouvoir s'en assurer, en examinant les trois autres clichés, mais également la pellicule tout entière.

C'est ce qui gêne fortement le zététicien Éric Maillot. Celui-ci a jugé indispensable d'examiner les photos précédant, mais aussi celles suivant la vue du fantôme, afin de s'assurer qu'elles ont bien été prises lors de la soirée au château et non dans un autre contexte.

Par ailleurs, il se demande comme on peut attester de « l'éventuelle matérialité du sujet photographié » (pour reprendre ses termes) en l'absence de toute analyse de la densité de grain ou des niveaux de couleur. Quelle était la puissance de la pellicule pour fixer la faible lumière émise par la lueur (sensibilité en ASA ou ISO) ?

On ne sait rien non plus de la marque et des caractéristiques de l'appareil photo, ni des réglages de la prise de vue : distance, diaphragme, vitesse d'obturation ou temps de pose, réglage manuel ou automatique ? Enfin, l'appareil était-il doté d'un flash, et si oui, le déclenchement de celui-ci était-il automatique ou non ?

En l'absence d'éléments fiables pour tous ces paramètres, l'authenticité de l'image demeure donc sujette à caution.

D'autant qu'Éric Maillot est allé plus loin en recréant artificiellement les caractéristiques de la photo. À l'aide d'un fond noir, d'une feuille blanche en forme de pomme de terre et quelques traînées de gouache bleue et rouge, il est parvenu à obtenir, après plusieurs essais et en bougeant un peu, une image similaire à celle de la photo. Rien de très compliqué, selon lui.

C'est Jean-Michel Cauquy, l'ingénieur du son présent cette nuit-là, qui enfonce le clou en soulignant un point peut-être fondamental : les techniciens ont aussi pris des photos, mais la forme blanche n'y apparaît pas. Elle n'est visible que sur la photo prise par le médium...

L'INTERVENTION OBSCURE DU MÉDIUM

Dans l'affaire de Veauce, le médium Raymond Réant n'a peut-être pas joué un rôle totalement objectif. A-t-il, volontairement ou non, influencé le ressenti et les perceptions des observateurs ? La question mérite d'être posée.

Lorsqu'on réécoute l'enregistrement de la fameuse nuit d'août 1984, on se rend compte qu'il est le premier à signaler au petit groupe la présence d'une forme insolite. C'est lui, et sa petite-fille Aurore, qui commencent à décrire la silhouette lumineuse, avant même que les techniciens de France Inter n'aient esquissé la moindre réaction... Éric Maillot a aussi fait remarquer un détail non négligeable : c'est la jeune Aurore qui a « dialogué » avec Lucie, mais cet échange ne fut en réalité qu'un simple monologue...

C'est peu dire que Raymond Réant est convaincu qu'il existe d'autres réalités en dehors de la nôtre. Né le 23 octobre 1928 dans une famille protestante de Liévin dans le Pas-de-Calais, ce parapsychologue français a découvert très tôt ses pouvoirs médiumniques : à l'âge de 6 ans, il aurait assisté à l'apparition de Jésus-Christ dans une pièce de la maison familiale. Dans la famille, sa grand-mère était déjà médium, et sa grand-tante du côté paternel possédait des facultés d'influence à distance...

Passionné par la question des perceptions extrasensorielles, Raymond Réant a développé au fil des années des techniques psi, qu'il a ensuite enseignées en petits groupes telles que la radiesthésie, l'influence à distance, le voyage hors du corps, la communication avec les défunts, la communication avec les animaux, etc. En 1964, le jour de ses 36 ans, surmené, il est frappé d'un grave malaise et vit une « expérience de mort imminente ».

À partir de la moitié des années 1970, Réant écrit sept livres dont *Les pouvoirs étranges d'un clairvoyant* (1977), *Parapsychologie pratique pour tous* (1982), *La parapsychologie et l'invisible* (1986), ou

Parapsychologie et réincarnation (1990), et gagne aussi en notoriété grâce à des passages à la télévision et à la radio.

Au château de Veauce, Raymond Réant aurait-il cherché à déclencher une forme de suggestion orale chez les témoins en créant une ambiance propice, mais artificielle ? Quelle était la nature exacte de ses relations avec le baron Tagori de la Tour ? Servait-il de caution aux lubies du vieux châtelain ? Nous ne pourrions pas le lui demander, car Réant est décédé le 28 novembre 1997 à Villeparisis, à l'âge de 69 ans.

UN FANTÔME QUI S'EST FAIT DISCRET

Saura-t-on jamais le fin mot de l'histoire ? Le baron Tagori de la Tour a-t-il organisé une vaste supercherie, avec la complicité tacite ou inconsciente de ses proches ? S'il y a un jour une révélation, elle ne viendra pas du principal intéressé, le baron, car celui-ci est décédé en 1998, à l'âge de 86 ans, en emportant tous ses secrets dans la tombe.

Mis en vente peu après, le château a trouvé acquéreur en 2002 en la personne d'Élisabeth Mincer, une ancienne danseuse du *Crazy Horse*, qui a tenté de relancer l'édifice en aménageant des chambres d'hôtes et en organisant des visites.

Mais le coût de l'opération s'avéra difficile à assumer et depuis 2004, le château est redevenu une demeure privée que l'on ne visite plus.

Le temps, implacable, fait son œuvre : murs, charpentes, planchers se dégradent inexorablement. L'Association de Sauvegarde du château de Veauce, créée pour la circonstance, doit faire face à un enjeu qui la dépasse peut-être : trouver de l'argent pour la restauration.

En 2009, Élisabeth Mincer a ouvert les grilles du château à une équipe de la chaîne de télévision W9 pour l'émission R.I.P. (*Recherches, Investigations, Paranormal*). Lucie ne s'est pas montrée, mais l'équipe raconte avoir noté une activité paranormale... Une manière de ne pas avouer qu'il n'y a pas de fantôme ?

Il est vrai que la dernière propriétaire en date a déclaré ici et là qu'elle n'avait jamais croisé le fantôme de Lucie. Il semblerait que ce ne soit pas le cas de certains de ses hôtes qui auraient eu droit à une petite visite du spectre la nuit dans leur chambre... Nous leur laisserons le bénéfice du doute.

SOURCES

- La source principale : l'émission de radio *Boulevard de l'Étrange*, animée par Jean-Yves Casgha, France Inter, 21 octobre 1984.

- « Lucie, le fantôme du Château de Veauce », *Les Cahiers Zététiques*, n° 1, hiver 1994-1995.

- Thibaut Solano, « Un spectre au château de Veauce en Auvergne »,

La Montagne, 31 octobre 2012.

- Le dossier consacré au fantôme de Veauce sur le site www.maison-hantee.com
- La parapsychologie et l'invisible, Raymond Réant, Éditions du Rocher, 1986.
- Les reportages télévisés mentionnés dans le texte.
- Toutes les photos sur notre blog www.dossiersinexpliques.com

Remerciements à Jean-Michel Cauquy pour avoir accepté de répondre à nos questions.

PARTIE 4
LIEUX
ÉTRANGES

10

L'ÉNIGME DU PARMELAN

Il s'en passe de drôles aux alentours d'une montagne de Savoie. En 1996, en 2000 puis en 2003, de nombreux témoins ont aperçu des lueurs étranges et entendu le fracas d'énormes explosions. La cause ? Inconnue, car on n'a jamais rien trouvé de probant. N'était-ce vraiment rien du tout comme certains le prétendent ? Mais alors, pourquoi les autorités ont-elles pris l'événement autant au sérieux ?

En Savoie, tout le monde connaît le Parmelan, ce sommet du massif des Bornes situé à moins de 10 kilomètres à vol d'oiseau à l'est de l'agglomération d'Annecy. Culminant à 1 832 mètres d'altitude, c'est un mont qui attire les passionnés de randonnée qui, au terme de l'ascension, peuvent profiter d'un superbe panorama sur la région et une partie du lac d'Annecy. Mais c'est aussi un site où se sont déroulés de très curieux événements...

LA NUIT DU 21 NOVEMBRE 1996

Il est 5 heures du matin, cette nuit-là, lorsque les habitants de Dingy-Saint-Clair, une petite commune située au sud du Parmelan, entendent un grondement sourd, comme si des avions de grosse taille survolaient l'endroit à basse altitude. Puis une déflagration, semblable à celle d'une explosion, secoue toute la région, accompagnée d'une brève et large lueur blanche. Un habitant dira à la presse : « c'était assez bruyant, j'ai également entendu comme un coup de tonnerre ». Ce bruit sera entendu jusqu'à Annecy !

Tout de suite, on pense à un accident d'avion dans la montagne d'autant plus qu'en 1976, un avion de tourisme s'est déjà écrasé dans le massif du Parmelan, tuant quatre personnes sur le coup. On n'avait retrouvé leurs corps que six mois plus tard, dans une zone très difficile d'accès.

Cette fois-ci, le choc semble encore plus violent. Du côté de Thônes, une patrouille de gendarmes confirme qu'ils ont bien observé des lumières rouges dans le ciel du côté du Parmelan à 5 heures 03 précisément, puis un violent « bang » qu'ils assimilent à une explosion. Dès 7 heures du matin, des radioamateurs explorent les fréquences à

la recherche d'un éventuel signal émis par une balise de détresse.

À Dingy-Saint-Clair, ce sont les pompiers qui alertent Monique Zurecki, alors jeune maire de la localité : il s'est passé quelque chose d'inhabituel dans le Parmelan. « Quand je suis arrivée, raconte Monique Zurecki à l'*Essor Savoyard*, il y avait déjà des gendarmes et des pompiers, il y avait aussi des gens qui ont appelé en disant qu'ils avaient entendu des gros bruits de ferraille. » La mairie a déjà été réquisitionnée pour devenir un QG de campagne. L'armée doit arriver et grimper au Parmelan par le col du Pertuis, mais le temps, glacial, ne facilite pas la rapidité des secours, pas plus que la neige qui est tombée en masse dans les jours précédents. Dans le village, on s'organise et des gens qui ont l'habitude de chasser ou de faire de la randonnée dans ce secteur partent déjà dans la montagne avec des équipements de secours.

Vers 8 heures 30, la préfecture décide de lancer le plan SATER 2, prévu en cas de secours aéroterrestre. Deux cents gendarmes, militaires et pompiers se retrouvent alors à crapahuter sous la neige, dans le vent, avec une visibilité réduite, dans un secteur boisé et accidenté du massif du Parmelan, à la recherche d'un hypothétique avion qui se serait abîmé aux premières heures de la matinée. Toute la journée, ils cherchent, explorent, ratissent la zone supposée du crash, vers la Tête à Turpin. Un hélicoptère profite d'une éclaircie pour survoler le Parmelan, mais le soir venu, les équipes de secours doivent rebrousser chemin : elles n'ont rien trouvé, ni traces, ni débris...

Dans la mairie de Dingy-Saint-Clair règne la plus vive agitation. Le téléphone ne cesse de retentir. Les locaux sont vite dépassés par l'arrivée de curieux, mais aussi de représentants de la préfecture de Haute-Savoie. Celle-ci fait alors une déclaration officielle comme quoi aucun accident n'a eu lieu.

PREMIÈRES RUMEURS

Loin de calmer l'excitation générale, le communiqué plonge l'affaire tout droit dans le mystère. Et l'on commence à se poser des questions : pourquoi dit-on qu'il ne s'est rien passé alors que nombreux sont ceux à avoir vu des lueurs ou entendu un violent fracas dans la montagne ? S'agissait-il d'un avion de tourisme ? D'un avion clandestin ? D'un débris de satellite ? D'une météorite ? Ou bien d'un objet volant non identifié ?

Une chose est sûre : non seulement aucun avion n'a été porté disparu dans la nuit du 21 novembre, mais aucun plan de vol ne prévoyait d'emprunter une voie aérienne à cet endroit. En revanche, Monique Zurecki, la maire de Dingy-Saint-Clair, livre dans l'*Essor Savoyard* des éléments plutôt troublants. Elle se souvient que vers 16 heures, les militaires et gendarmes gradés ont appelé leur

hiérarchie pour demander la marche à suivre et s'ils allaient reprendre les recherches le lendemain. On les aurait rappelés pour leur ordonner de cesser toute recherche. *Libération* mentionne le 22 novembre que des recherches doivent reprendre sur un mode allégé, mais celles-ci ne seront en réalité jamais menées...

Monique Zurecki n'est pas satisfaite de l'annonce officielle. Elle souhaite en apprendre davantage et entend parler d'une réunion de débriefing chez le préfet quelques jours plus tard. Au culot, elle y impose sa présence bien que personne ne l'ait invitée. Le jour dit, on lui demande de conserver la confidentialité de l'entretien, mais « en fait, je n'ai pas entendu grand-chose parce qu'ils avaient dû tout se dire avant ou après », se souvient la jeune élue. Les seuls éléments de réponse qu'elle parvient à grappiller, c'est le passage au-dessus du Parmelan d'un Antonov 12, un gros avion de transport militaire d'origine russe, réputé pour être très bruyant. Un tel avion a bien survolé la zone au petit matin, mais il naviguait à 8 000 mètres d'altitude et il a rejoint sans encombre sa destination finale en Espagne.

Monique Zurecki n'est pas vraiment dupe de la réponse qu'on lui apporte sur un plateau : « J'ai ouvert des grands yeux et je me suis dit ironiquement « Ça alors, c'est extraordinaire », relate-t-elle à *l'Essor Savoyard*. Je n'ai jamais cru en cette version, d'autant plus qu'on m'avait dit avant on ne peut pas en dire plus, c'est une affaire secrète... »

UNE BÉVUE MILITAIRE ?

Les autorités ne délivreront pas d'autre hypothèse, et l'affaire sera vite enterrée. Pourtant, dans cette première histoire, subsistent des questions sans réponse. Le plan SATER, que l'on déclenche en cas d'accident d'avion, comporte trois niveaux : SATER 1 que l'on active lorsque le comportement d'un appareil en vol pose problème, SATER 2 qui engage des recherches sur le terrain dans un périmètre de crash localisé et SATER 3 qui implique une opération de secours globale lorsque le site du crash est localisé. Alors si rien ne s'est passé, comme le prétend la préfecture, pourquoi a-t-on déclenché le plan SATER 2, mobilisant des troupes au sol pour effectuer des recherches qui n'étaient pas justifiées ?

Si les indices étaient aussi faibles, dans quel but l'armée est-elle restée plus d'une semaine sur place ? Pourquoi la zone a-t-elle été provisoirement bouclée, interdisant tout accès au Parmelan ? Et pourquoi l'information semble avoir mal circulé entre les différents organismes officiels comme l'aviation civile qui a tardé à transmettre les plans de vol en sa possession ou l'armée qui a volontairement occulté des informations et, à la demande de hautes instances,

interrompu ses recherches ?

Des points demeurent également mal éclaircis. Quid de cet hélicoptère non identifié qui se serait joint aux deux autres réquisitionnés pour survoler la zone ? Quid de la lueur blanche aperçue par les témoins dont la couleur ne peut correspondre à celle d'une explosion de kérosène ?

Ces éléments et constatations disparates laisseraient penser que l'armée a voulu couvrir une opération spéciale qui aurait mal tourné. Un tir de missile raté ou la perte de matériel sensible ? La maire de Dingy-Saint-Clair, qui ne croit pas une seconde à une hypothèse extraterrestre, penche plutôt pour la bavure militaire : « Ce n'est pas un crash d'avion parce qu'on aurait retrouvé quelque chose, je pense plutôt à un bidon qui aurait explosé ou quelque chose de polluant qui aurait été lâché par un avion militaire. »

LES HYPOTHÉTIQUES HOMMES EN NOIR

Sur cet événement inexpliqué s'est greffée une rumeur étonnante : celle de la présence de deux mystérieux personnages vêtus de noir qui seraient venus dans la petite localité de Dingy-Saint-Clair et auraient posé des questions à plusieurs personnes.

Sans aucune preuve à l'appui, on prétend que deux individus, habillés de vêtements de ville de couleur uniformément noire (rappelons qu'il neige...) qui tranchent avec leurs visages très blancs, auraient été aperçus en ville, notamment en train de boire un café. Leur comportement « étrange », sans qu'on sache vraiment ce que cet adjectif implique, en aurait intrigué plus d'un. Lorsqu'un journaliste ufologue leur demande la raison de leur présence, ils cessent tout dialogue et quittent le village.

Il n'en faut pas plus pour que se propage l'idée que deux *Men in Black*, ces étranges personnages du folklore ufologique qui surgissent souvent dans les histoires d'ovnis aux États-Unis, ont fait leur apparition sur le territoire français ! Pourtant, personne n'a encore associé les événements du Parmelan avec le dossier ovni...

Peut-être s'agissait-il de curieux venus voir si une météorite n'était pas tombée à proximité ou bien d'agents des renseignements généraux, mais si c'est le cas, que faisaient-ils là, dans un accoutrement inadapté, alors qu'officiellement aucune enquête n'a été menée sur l'affaire du Parmelan ? À moins que ce soit une invention pure et simple, car sur place à Dingy-Saint-Clair comme auprès des équipes mobilisées sur place (gendarmerie, médias locaux), personne n'a entendu parler de ces hommes en noir...

LA BOULE DE FEU DU 8 JUIN 2000

Quatre ans après le « crash fantôme », la montagne du Parmelan

revient sous les feux de l'actualité. Le 8 juin 2000, deux témoins, l'un situé à Pringy, l'autre à Annecy-le-Vieux (13), déclarent avoir observé à la même heure, soit sur le coup de 22 heures 15, « une boule de feu rouge, grosse comme une comète » (*sic*) s'abattre sur le massif du Parmelan, dans le secteur de la montagne de Lacha.

Cette fois-ci encore, on déclenche des recherches, car la gendarmerie ne réfute pas la possibilité que ce soit une fusée de détresse lancée depuis le plateau des Glières. Aussitôt, on dépêche une brigade pour faire le tour des refuges et des sentiers de randonnée. Le lendemain matin, un hélicoptère survole la zone. Mais, comme en 1996, les gendarmes rentrent bredouilles. Personne n'est en difficulté, et pas le moindre signe d'un crash, que ce soit un objet céleste inconnu ou un aéronef bien de chez nous. Il y a certes un hélicoptère en repérage pour un jeu télévisé qui est passé dans le secteur l'après-midi du 8 juin, mais il est bien rentré à la base.

Du côté des aéroports (Lyon, Meythet près d'Annecy et le centre militaire du mont Verdun), on ne signale aucun avion manquant. D'ailleurs, on annonce même que vers 22 heures 15, rien ne volait au-dessus du Parmelan...

Sauf que certains témoins affirment le contraire ! Un promeneur qui marchait au bord du lac d'Annecy affirme avoir aperçu un appareil de transport moyen-courrier, un Nord N262, tourner en rond au-dessus du massif. Un autre témoin dit avoir remarqué un hélicoptère de grande taille voler dans la zone d'Annecy-le-Vieux. Et non loin du Parmelan, la gérante d'une auberge raconte qu'elle a très bien vu passer deux avions peu de temps avant l'apparition de la boule rouge.

Curieusement, l'aéroport de Lyon-Satolas recontacte la gendarmerie pour rectifier sa version et signaler que vers 22 heures 15, deux avions ont bien décollé de l'aéroport d'Annecy à Meythet en direction de Clermont-Ferrand : il s'agissait d'un Falcon et d'un Nord N262... Apparemment, ils ne l'avaient pas notifié auparavant, car ce sont des avions militaires.

Selon *Le Dauphiné Libéré*, le Falcon était peut-être un appareil du GLAM qui ramenait le secrétaire d'État Michel Duffour venu inaugurer le marché international du film d'animation d'Annecy. Mais le Nord N262 ainsi que le mystérieux hélicoptère n'ont pas été identifiés. Peut-être ont-ils participé à des opérations discrètes dans la zone du Parmelan, dont la « boule rouge » fut l'une des manifestations visibles... Le point étrange de cet événement, c'est qu'en 1996 comme en 2000, les versions officielles valident la présence d'un gros avion bruyant dans la zone où les témoins observent un événement insolite...

Trois années passent encore lorsqu'un nouveau phénomène vient secouer la région. Au sens premier du terme puisque le 27 novembre 2003, une très forte et sourde déflagration est ressentie dans une très large zone de la Savoie, autour du Parmelan, de Rumilly à Annemasse.

Le témoignage le plus édifiant, c'est un habitant d'Annecy qui travaillait sur son pavillon de chasse sur les flancs du mont Veyrier, qui le livre au *Dauphiné Libéré* le 29 novembre : « Il était aux alentours de 17 heures, je suis formel, quand un flash a zébré la forêt, puis un autre, c'était dans la direction du Parmelan, et cette lueur orange intense a été suivie d'un bruit sourd. » L'homme s'est d'ailleurs demandé s'il n'était pas victime d'une hallucination, car ce qui ressemblait à un orage s'est déclenché alors qu'il neigeait ! Ensuite, l'homme s'est désintéressé de l'événement, car il devait dégager sa voiture prise dans la neige pour rentrer chez lui.

Sur un forum consacré à cette affaire, un habitant de la région précise la nature du son entendu : « Le Parmelan est juste en face de ma fenêtre ! Je me souviens bien de cette détonation. Cela a claqué comme un coup mat et bref, pas du tout comme un coup de tonnerre (fréquent en montagne). C'était fort, mais pas de quoi secouer le massif du Parmelan ! Une détonation puissante, mais pas une explosion à faire trembler les vitres non plus. »

Tout près du Parmelan, la jeune Fanny, âgée de 12 ans, est chez elle avec son frère. Dans *Le Dauphiné Libéré* de l'époque, elle raconte que vers 17 heures 15, elle a vu le défilé de Dingy-Saint-Clair s'embraser à trois reprises « d'une lueur rouge à quelques secondes d'écart », suivie par un bourdonnement et une coupure de courant. Ailleurs, on verra des boules bleues dans le ciel et une panne de courant faisant trembler l'écran du poste de télévision...

En guise d'explication, on avance d'abord une hypothèse matérielle, l'explosion d'un dépôt de carburant ou le crash d'un avion, mais aucune catastrophe ne s'est produite. Le son perçu ne ressemble pas non plus au passage du mur du son.

Peut-il s'agir d'un phénomène météorologique, comme la foudre ? C'est possible, mais comment expliquer un épisode orageux associant foudre et tonnerre alors que la neige tombait à gros flocons. De plus, aucun coup de tonnerre ne peut être entendu au niveau d'une région entière...

Est-il possible que ce soit une secousse sismique ? Cette partie de la Savoie est vulnérable aux tremblements de terre qui, parfois, y dépassent 4 sur l'échelle de Richter. Une secousse tellurique en montagne pourrait éventuellement générer une onde sonore. Mais d'où viendraient les lueurs colorées ?

En réponse aux témoignages qui manquent, il est vrai de cohérence (on a vu des boules de lumière orange, rouges, voire bleues !), la cause

la plus plausible semble être, selon des spécialistes d'astronomie, la dislocation en haute altitude d'une météorite, ce qui expliquerait ce vacarme entendu à la ronde et l'absence de débris de taille conséquente. Du côté des services officiels, la réponse est laconique : « On ne sait pas ! »

DES DÉTONATIONS TOUJOURS INEXPLIQUÉES

Si le Parmelan a connu à quelques années d'intervalles de mystérieux épisodes avec des explosions impronptues, il semblerait en fait que ce ne soit pas, loin s'en faut, la seule zone de France à avoir enregistré pareils phénomènes. Parfois, l'explication réside dans un phénomène naturel (orage électrique, mini-séisme) ou humain (l'onde sonore qui accompagne les chasseurs proches du fameux « mur du son (14) »). Mais il existe des cas, plus nombreux qu'on ne le pense d'ailleurs, dans lesquels aucune cause évidente n'apparaît... et dans toutes les régions de France ! Voici un florilège, non exhaustif, de ces faits pour le moins perturbants.

Le 11 mars 1975, vers 22 heures, les habitants de la Seine-Saint-Denis, du Val-de-Marne, de la Seine-et-Marne et de l'Essonne entendent des explosions en série. Certains témoins évoquent des « lueurs rouges » dans le ciel à ce moment-là... (*France-Soir*).

Le 13 novembre 2002, vers 14 heures 30, un mystérieux grondement ressemblant à une onde de choc est ressenti dans toute la région de Marseille. À l'Institut physique du Globe, à Strasbourg, où on enregistre scrupuleusement toutes les manifestations souterraines terrestres, « rien n'a été relevé sur nos appareils. C'est vraiment très étrange, car s'il s'était agi d'une onde de choc, on l'aurait répertoriée ». Une origine militaire aérienne alors ? Les gendarmes de l'air de la base aérienne d'Istres ont affirmé n'être au courant de rien. Et au centre de navigation aérienne d'Aix-en-Provence, on déclare qu'à ce moment-là « aucun avion supersonique ne volait au-dessus de la région. Ni civil, ni militaire » (*La Provence*).

La même année, mais en avril, un phénomène aérien non expliqué, mais très lumineux en Bavière avait été accompagné d'une forte explosion qui avait fait trembler les vitres de la région. La police locale avait estimé à 100 000 le nombre de personnes touchées par le phénomène (*L'Alsace*). Le 2 octobre 2003, tous les habitants de la Nièvre entendent un bruit énorme vers 11 heures 45. Toujours aucune explication après enquête.

Et ça continue dans le sud de la France le 17 mai 2004 dans la région de Nice et des alentours avec des bruits mystérieux et de fortes déflagrations qui semblent venir de nulle part. Ainsi, le journal télévisé de *France 3 Régions* du 21 mai 2004 fait entendre plusieurs témoignages dans la ville d'Antibes. Là encore, les explications

habituelles (avion militaire dans les airs, exercices militaires, séisme, travaux dans les égouts, explosion dans une carrière...) n'apportent aucune réponse définitive.

Toujours à Nice, mais cette fois-ci le 4 juin 2007, la population entend une double déflagration dans toute la région, suivie le 7 juin vers 17 heures 40 par une autre explosion, d'intensité semblable et entendue à 40 kilomètres à la ronde ! *Nice Matin* évoque le « bang » d'un avion volant à la vitesse du son, mais cela ne convainc personne. Le même son avait déjà agité la région niçoise en décembre 2006 et le 18 mai 2007...

Le 22 juillet 2009, à 13 heures 25, c'est au tour du Tarn d'être le théâtre d'un mystérieux « boum » qui résonne de Gaillac à Albi en passant par Castres. Aucune explosion n'a eu lieu dans le Tarn, confirme le Centre opérationnel d'incendie et de secours, ni dans les départements limitrophes. On pense encore à l'hypothèse du jet trop bruyant, mais la tour de contrôle de l'aérodrome d'Albi – Le Séquestre, fermée entre midi et 14 heures, indique qu'aucun avion n'a été en contact avec l'aérodrome au moment de l'explosion.

Le 20 novembre 2009, tout le secteur autour de la Roche-sur-Yon (Vendée) subit une grosse déflagration vers 19 heures 20. Un témoin raconte que ses volets roulants, en position abaissée, ont soudain été plaqués contre la baie vitrée de sa maison, un choc accompagné d'un énorme « boum ».

En 2010, le 30 septembre peu avant midi, les pompiers de l'Indre sont en alerte. Deux puissantes déflagrations ou détonations ont été perçues sur les secteurs d'Issoudun, Argenton, Saint-Maur, Villedieu, ainsi qu'à Châteauroux. Les appels se sont multipliés auprès des services de sécurité. Explosion d'une usine de gaz ? Crash d'avion ? Du côté de la gendarmerie, on ne constate rien d'anormal dans la région. Alors, encore deux avions de chasse qui auraient volé à Mach 1 ou plus ?

Le 23 mars 2012, vers 21 heures, un « bruit sourd » et, pour certains, « trois grondements » retentissent du nord au sud du Finistère, également perçus dans les Côtes-d'Armor et en Morbihan. « Un bruit sourd comme si un enfant tapait des pieds sur le mur du voisin » dira un témoin. Un autre raconte que « la maison vient de trembler trois fois de suite ». De leur côté, certains ont, quant à eux, entendu des « explosions sourdes » alors que d'autres sont persuadés qu'il s'agit « d'un tremblement de terre ».

Le 19 juillet 2012, des habitants de l'agglomération toulousaine disent avoir entendu une mystérieuse déflagration vers 14 heures 30 à proximité de Muret et de Fonsorbes selon les premiers témoignages. « C'était comme un coup de tonnerre » raconte une jeune femme à Fonsorbes. La gendarmerie de Muret n'a rien signalé de particulier...

Le 26 juillet 2012, vers 21 heures 30, une explosion assourdissante retentit dans les environs de Metz. Des centaines de témoins affirment avoir ressenti comme une énorme déflagration associée à un « boum » sonore. Du côté des autorités, on se contente d'un laconique « rien de notable »...

Le 25 mars 2014, un bruit de déflagration couvre presque tout le département d'Eure-et-Loir peu après midi. Ce « bang » est enregistré d'Alençon à Nogent-le-Rotrou en passant par Illiers Combray et Chartres. Du côté de la préfecture, on pense qu'il pourrait s'agir d'un avion qui aurait franchi le mur du son. Mais selon la web TV Le28.tv qui a mené l'enquête, « le bruit entendu à plusieurs endroits du département ne provient pas d'un avion ». Les responsables du site ont pu échanger avec le commandant Girault, responsable des services opérationnels aéronautiques, qui les a informés qu'il est interdit de franchir le mur du son au-dessus du territoire national. En outre, le militaire leur a confirmé qu'aucun avion de chasse de la base aérienne de Châteaudun n'avait décollé le jour de la déflagration.

Enfin, le 8 janvier 2015, vers 14 heures 30, dans une zone s'étendant de Marseille à l'Ouest varois, les habitants ont ressenti une sérieuse secousse, rapporte *Var-matin*, certaines personnes précisant qu'une « déflagration » avait accompagné le phénomène.

Or, ce dernier demeure inexpliqué à ce jour : aucun séisme, même de très faible intensité, ne s'est produit à cette heure-là et ce jour-là, selon l'observatoire sismologique Geoazur, basé à Sophia Antipolis (Alpes-Maritimes). « *Nous enregistrons tous les jours des minitremblements de terre de faible intensité qui ne peuvent être ressentis par l'homme [...]. Il faut une magnitude de 4 pour que la population perçoive quelque chose. Mais l'inverse n'est pas vrai : si activité sismique il y a, même infime, nos appareils l'enregistrent* » (source *Var-matin*).

C'est impossible que ce soit une forte pétarade, une explosion de canalisation ou des vibrations issues d'une carrière, car les instruments de mesure de Geoazur les auraient également enregistrées. Si le sol n'a pas bougé, les vibrations ne pouvaient être qu'aériennes. Mais du côté de Météo France, on déclare n'avoir « strictement rien détecté » : ni orage, ni perturbation localisée.

On en vient donc à se tourner vers l'hypothèse du passage supersonique d'un avion militaire ? Mais l'armée rejette en bloc cette possibilité : « Nous n'avons pas de tabou sur la question. Mais pour la date du 8 janvier, nous n'avons qu'un passage à signaler : celui d'un aéronef militaire entre Clermont et Orange... », ce qui ne correspond pas vraiment à la région de Marseille.

Var-matin explique avoir même sollicité le très sérieux Groupe d'études et d'informations sur les phénomènes aérospatiaux non identifiés (Geipan) à la recherche d'un début d'explication. Mais cet

organisme n'a pas non plus reçu de témoignage ou émis d'hypothèse nouvelle... Même les extraterrestres sont aux abonnés absents...

Une étude scientifique serait utile, mais il est étonnant de constater, de prime abord, le nombre de bruits d'explosions inexpliqués qui sont rapportés en France (les faits mentionnés ci-dessus ne sont que des exemples parmi d'autres, rappelons-le). Dans la plupart des cas, les explications manquent, une fois les hypothèses passées en revue et démontées. L'armée a-t-elle quelque chose à se reprocher (comme une trop grande tolérance de manœuvre laissée aux pilotes de chasse) ?

Ou bien y a-t-il quelque chose d'inconnu dans le ciel ou sous nos pieds, à l'origine de ces phénomènes sonores, parfois accompagnés de manifestations visuelles ? Doit-on chercher un lien commun à tous ces bruits étranges ? Une brève recherche sur Internet laisse supposer que dans le monde entier, dans des endroits reculés comme à proximité de grandes villes, on entend et on enregistre des déflagrations ou des grondements dont l'origine demeure inconnue.

Et si quelque chose, ou quelqu'un, cherchait à nous avertir ?

Oui, mais... de quoi ?

SOURCES

- Simon Hue, « 18 ans après, le Parmelan n'a pas livré tous ses secrets », *L'Essor Savoyard*, 1^{er} janvier 2015.

- Michel Holtz, « Crash d'avion sans épave près d'Annecy », *Libération*, 22 novembre 1996.

- Gilles Morel, « Mystérieuse déflagration », *Le Dauphiné Libéré*, 28 novembre 2003.

- A.B., « Déflagration mystérieuse, les couleurs des bruits », *Le Dauphiné Libéré*, 29 novembre 2003.

- Jean-Philippe Buord, *Les mystères de la Haute-Savoie*, De Borée, 2014.

- « Secousse du 8 janvier : le mystère demeure », *Var-matin*, 19 janvier 2015.

11

UNE MORT IMPENSABLE AU CECIL HOTEL

Cet hôtel bon marché de Los Angeles n'a pas bonne réputation. Depuis son ouverture en 1927, plusieurs événements macabres s'y sont produits. Et la mort troublante et inexpliquée en 2013 d'une jeune étudiante canadienne, Elisa Lam, n'est pas le moindre...

À Los Angeles, si d'aventure vous traversez le quartier peu glamour de Skid Row, vous passerez, au niveau du 640 South Main Street, devant l'hôtel *Stay On Main*, un établissement de standing moyen d'une quinzaine d'étages et d'apparence très banale. Mais cet édifice a été rebaptisé depuis peu. Jusqu'en 2013, il portait le nom de *Cecil Hotel* et a souvent été mentionné dans la rubrique des faits divers.

DÉCOUVERTE MACABRE

Au *Cecil Hotel*, ce 19 février 2013 est un matin comme les autres. Dans les chambres occupées parmi les six cents que compte l'immeuble, les locataires se réveillent les uns après les autres et procèdent à leurs ablutions du matin avant de songer à leur petit déjeuner. C'est un matin comme les autres, et pourtant...

Dans leur chambre au dixième étage, Sabrina et Michael Baugh, deux touristes britanniques qui visitent la Californie, sont de mauvaise humeur. Depuis leur arrivée à l'hôtel huit jours plus tôt, ils ont constaté que l'eau du lavabo de leur chambre dégageait une odeur désagréable.

« L'eau avait un drôle de goût, dira plus tard Sabrina à une journaliste de CNN, mais nous pensions juste que c'était comme ça qu'elle était ici. » Sauf que ce matin-là, la saveur fétide est plus prononcée, l'eau de la douche s'écoule avec moins de pression et une étrange couleur marronnasse. Au point que le couple descend se plaindre auprès du personnel de la réception. Dans le hall de l'hôtel, les Baugh croisent d'autres clients mécontents pour la même raison. Eux aussi ont remarqué que l'eau qui s'écoule de leurs robinets et de leurs douches présente un sérieux problème.

Alertée, la direction fait venir en urgence des plombiers qui

examinent la tuyauterie de l'hôtel. Ne trouvant rien dans les étages inférieurs, l'un des plombiers grimpe sur le toit où se trouvent les quatre citernes d'eau qui contiennent chacune environ 1 000 gallons soit 3,8 m3 d'eau. Ces cuves, qui pompent l'eau de la ville, alimentent non seulement les chambres de l'établissement, mais ses cuisines et le *coffee-shop* situé au rez-de-chaussée.

Le plombier fait le tour des quatre réservoirs, difficiles d'accès, et parvient à jeter un coup d'œil dans chacun d'eux. Dans l'une des citernes, c'est une vision d'horreur qui l'attend, celle du cadavre dénudé d'une jeune femme flottant dans l'eau...

L'hôtel appelle immédiatement la police et des forces d'intervention investissent l'hôtel dès 10 heures du matin, devant les clients médusés. Au prix de sérieux efforts, les pompiers parviennent à ouvrir le réservoir macabre, malgré une ouverture trop réduite, et à en extraire le corps. La nouvelle de la découverte du cadavre se propage comme un feu de broussaille dans l'hôtel et les clients de l'établissement apprennent avec dégoût et révolulsion qu'ils ont bu, durant une période indéterminée, de l'eau peut-être contaminée par un corps en décomposition. La plupart, comme Sabrina et Michael Baugh, décident de quitter l'hôtel toutes affaires cessantes. Devant la fuite massive de sa clientèle, le staff de l'hôtel propose à certains de payer leur hébergement dans un autre hôtel et demandent à ceux qui restent de signer une décharge indiquant qu'ils ont conscience d'éventuels risques sanitaires.

Très vite, le département de santé du comté de Los Angeles indique, à partir d'un échantillon prélevé, que l'eau n'a pas été contaminée et que les citernes ne sont pas reliées entre elles. Il demande cependant à l'hôtel d'avertir ses clients que l'eau n'est pas potable et exige que le système de tuyauterie du *Cecil Hotel* soit entièrement vidé et filtré avant de vérifier à nouveau s'il n'y a pas eu de contamination fécale. Mais le mal est fait et l'histoire est désormais entre les mains de la police de Los Angeles.

UNE TOURISTE PORTÉE DISPARUE

Il ne faut guère de temps aux services de police pour mettre un nom sur le corps de l'inconnue. Une touriste canadienne de 21 ans, Elisa Lam, a justement disparu plus de deux semaines plus tôt, le 31 janvier, et son signalement semble correspondre à celui de la jeune morte.

L'enquête menée au moment de sa disparition permet d'apprendre qu'Elisa Lam est arrivée à Los Angeles le 26 janvier 2013. Ce jour-là, elle remplit une fiche d'enregistrement à l'hôtel *Cecil*. Mais le 31 janvier, le jour où elle aurait dû rendre la clé de sa chambre, elle ne se présente pas à la réception. Ne la voyant pas venir, l'hôtel contacte la police de Los Angeles (LAPD). Celle-ci lance des recherches

aussi loin que le lui permet le cadre de la loi. Elle passe au peigne fin la chambre d'Elisa et utilise des chiens pour parcourir l'immeuble, y compris le toit. En vain. Aucun d'eux ne flaire son odeur. « Mais nous n'avons pas cherché dans toutes les chambres », a reconnu plus tard le sergent Rudy Lopez, « nous n'aurions pu le faire que si nous avions eu une forte conviction qu'un crime avait été commis ».

Le 6 février 2013, soit une semaine après qu'Elisa a été vue pour la dernière fois, le LAPD décide qu'il a besoin d'un coup de pouce supplémentaire: on affiche donc des flyers avec la photo de la disparue dans les environs de l'hôtel ainsi que sur le web. La famille d'Elisa, qui a été avertie, a déjà rallié Los Angeles en avion afin de participer aux recherches.

Au sein de l'hôtel, les personnes se rappelant l'avoir croisée disent toutes qu'Elisa était seule. La dernière personne à l'avoir vue vivante hors de l'hôtel le 31 janvier semble être Katie Orphan, la gérante d'une librairie toute proche. Alors qu'Elisa était en train de chercher des cadeaux pour sa famille, la libraire l'a trouvée « extravertie, très vivante, très amicale. Elle parlait des livres qu'elle voulait et du fait qu'ils allaient alourdir ses bagages durant son périple. »

Si la disparition d'Elisa Lam est plus largement médiatisée après le 6 février, l'affaire ne connaît en réalité aucune avancée notable avant le 19 février, jour de la découverte du corps de la jeune femme.

QUI ÉTAIT ELISA LAM ?

Étudiante à l'université de Colombie-Britannique, Elisa Lam est une jeune Canadienne de 21 ans, d'origine asiatique. Née le 30 avril 1991, c'est la fille d'un couple d'immigrants de Hong Kong qui tient un restaurant à Burnaby, dans la banlieue de Vancouver. Elisa parle aussi bien cantonais qu'anglais et elle a pour habitude de voyager par les transports en commun comme les trains et les bus.

Personne ne connaît vraiment le motif exact de son voyage en Californie, mais sa destination finale devait être San Francisco. C'est en tout cas ce que la jeune fille indique sur son blog sur Tumblr lorsqu'elle évoque ce qu'elle appelle son « Tour de la Côte Ouest ». Elisa a prévu de faire des arrêts à San Diego, puis Los Angeles, Santa Cruz au centre de la Californie et, pour finir, San Francisco.

L'essentiel de ses déplacements, Elisa les effectue seule grâce aux bus Amtrak ou intercity. Sur les réseaux sociaux, elle poste notamment des photos prises au zoo de San Diego. Chaque jour, elle échange, même brièvement, avec ses parents restés au Canada ou bien avec ses amis. Elisa espère aussi visiter San Luis Obispo, mais n'est pas certaine d'en avoir le temps. Ce qui est certain, c'est que son périple s'est dramatiquement interrompu à Los Angeles alors qu'elle s'apprêtait à partir pour Santa Cruz...

LA VIDÉO DE L'ASCENSEUR

N'obtenant aucune piste fiable dans sa quête, la police de Los Angeles décide le 14 février, soit cinq jours avant la découverte du corps, de dévoiler la dernière vision de la jeune fille vivante, filmée le 1^{er} février par une caméra de surveillance dans l'un des ascenseurs du *Cecil Hotel*. C'est cette séquence, dont l'étrangeté absolue fascine, qui contribue à la notoriété internationale de l'affaire via les réseaux sociaux et déclenche une avalanche de commentaires et d'analyses.

Que voit-on au juste sur cette vidéo d'une durée d'environ trois minutes trente secondes ? La caméra est fixée en hauteur, dans un coin de l'ascenseur : elle permet de voir en plongée non seulement l'intérieur de la cabine, mais aussi une partie du couloir dallé à l'extérieur. L'image est parfois granuleuse et le time-code au bas de l'image est flouté.

La séquence commence lorsque Elisa Lam pénètre depuis la gauche dans la cabine d'ascenseur. Elle porte un sweat-shirt rouge à cagoule sur un t-shirt gris, un short noir et des sandales. La jeune femme s'approche du panneau de contrôle, se penche en avant, semble sélectionner plusieurs boutons et se recule au fond de l'ascenseur... Après quelques secondes durant lesquelles la porte ne se referme pas, elle fait quelques pas en avant et se penche de sorte que juste sa tête sorte de la cabine. Elle regarde très vite à droite puis à gauche et recule alors précipitamment à l'intérieur de l'ascenseur. Elle appuie son dos sur la paroi située à droite, puis vient se tenir dans le coin le plus proche du panneau de contrôle, les mains jointes devant elle, comme si elle voulait se dissimuler. La porte de l'ascenseur demeure ouverte.

Elisa s'avance à nouveau vers la porte et se tient sur le seuil de la cabine, penchée d'un côté. Nous la voyons de dos, mais elle semble jeter un bref regard dans le couloir vers la droite. Soudain, elle sort précautionneusement dans le couloir de l'hôtel, fait quelques pas de côté, puis fait mine de revenir dans l'ascenseur avant de ressortir. À ce moment-là, elle disparaît brièvement sur la gauche, hors de notre champ de vision. La porte de l'ascenseur n'a pas bougé.

Elisa ne s'est pas éloignée, car on voit très vite son bras droit réapparaître dans le cadre de la porte de la cabine. Son bras se lève au niveau de sa tête et Elisa revient dans la cabine d'ascenseur, touchant un bref instant le cadre métallique de la porte au passage. Elle se poste devant le panneau de contrôle, appuie sur plusieurs boutons, plus nombreux que précédemment, puis ressort de l'ascenseur pour venir se placer contre le mur situé à gauche de la porte, à l'endroit où elle s'est déjà tenue dans le couloir. La porte est toujours ouverte et nous ne voyons que la partie droite de son corps.

Elisa se tourne alors vers sa droite et elle agite ses mains avec les

paumes à plat en direction du sol, les doigts écartés. Elle est légèrement penchée en avant et oscille sur elle-même dans un mouvement corporel déconcertant. Ensuite, elle semble frotter ses avant-bras l'un contre l'autre tout en bougeant les mains. La scène est muette, mais l'on pourrait croire qu'elle parle toute seule... ou à quelqu'un d'invisible. Finalement, Elisa se fige un instant et part vers la gauche dans le couloir. C'est la dernière fois qu'on la verra vivante. Trente secondes après sa disparition, la porte de l'ascenseur se referme enfin. On la voit se rouvrir manifestement au niveau d'autres étages. Aucune personne n'apparaît ensuite sur la vidéo.

Postée sur différents réseaux de partage de vidéos, dont le site chinois Youku, cette vidéo dérangement, qui a choqué, voire effrayé nombre d'internautes, a très vite essaimé de manière virale, générant 3 millions de visionnages et 40 000 commentaires dès les premiers jours.

Elisa Lam était-elle dans son état normal ? Comment expliquer son attitude déconcertante ? Était-elle vraiment seule, fuyait-elle quelqu'un ? Pourquoi est-elle entrée et sortie de la cabine à plusieurs reprises ? Pourquoi a-t-elle sélectionné frénétiquement plusieurs touches sur le panneau de contrôle ? Surtout, pourquoi la porte de l'ascenseur ne s'est-elle pas refermée ? Autant de questions qui intriguent les internautes et ne trouvent pas de réponse. Mais la découverte de la jeune touriste puis son autopsie vont apporter des éléments nouveaux dans l'enquête.

UNE AUTOPSIE... ET DES QUESTIONS

Le corps d'Elisa Lam, une fois retiré de la citerne, est transporté dans le service de médecine légale du coroner afin d'y être autopsié. Deux médecins légistes, Jason Tovar et Yulai Wang, sont chargés de l'opération. Ils passent quatre heures l'après-midi du 19 février à disséquer et examiner les organes internes de la victime.

Le 21 février 2013, le bureau du coroner publie un premier communiqué officiel expliquant que la mort est due à une noyade accidentelle. Mais il faut attendre quatre mois plus tard, au mois de juin, pour qu'un rapport plus complet soit dévoilé au public. On y apprend notamment que le corps d'Elisa a été retrouvé nu dans la citerne emplie aux trois quarts, qu'autour de lui flottaient les vêtements qu'elle portait sur la vidéo de l'ascenseur, recouverts de ce qui ressemblait à des particules de sable. Ce qui semble prouver qu'Elisa Lam est morte le jour où la caméra a enregistré son passage dans l'ascenseur de l'hôtel. Dans la citerne, les enquêteurs ont également retrouvé sa montre et la clé de sa chambre.

Le corps d'Elisa était en état de décomposition modéré, gonflé et partiellement verdâtre, avec des marbrures visibles sur l'abdomen et à

la jointure des membres. Les deux médecins n'ont, en revanche, trouvé aucun signe de traumatisme physique ou d'agression sexuelle. Ils n'ont pas trouvé non plus d'indication conduisant à conclure à un suicide. Quant aux tests toxicologiques effectués grâce à la ponction d'un échantillon sanguin suffisant, ils mettent en évidence la présence de médicaments prescrits sous ordonnance, ceux qui ont été retrouvés dans les affaires de la victime, ainsi que d'autres, disponibles sans ordonnance, comme le Sinutab ou l'Ibuprofène. Les analyses confirment l'absence d'alcool ou de « drogue à usage récréatif » dans le sang de la victime, ce qui contredit d'emblée la théorie de certains, dont un spécialiste du langage corporel ayant vu la vidéo de l'ascenseur qui suggérerait qu'Elisa était sous l'influence d'ecstasy ou d'une autre drogue festive.

Aussitôt, le rapport d'autopsie et ses conclusions font l'objet d'un feu roulant d'interrogations. Certains se demandent quels sont les résultats des tests liés à une éventuelle agression sexuelle et même si ces tests ont bien été menés. Au chapitre de la cause du décès, on note aussi une hésitation de la part des médecins. Sur l'une des pages, où il faut indiquer en cochant une case si la mort a été accidentelle, naturelle, liée à un meurtre, un suicide ou bien indéterminée, la cause accidentelle est d'abord retenue, puis effacée au profit de la cause indéterminée qui est ensuite écartée à son tour pour la cause accidentelle. Du côté de la médecine légale, la mort d'Elisa Lam n'est donc ni un suicide, ni un meurtre...

ET SI L'HOTEL CECIL ÉTAIT MAUDIT ?

La question mérite d'être posée. En effet, la mort inexplicquée d'Elisa Lam n'est pas le premier drame qui se déroule dans les étages du *Cecil Hotel*. On pourrait même dire qu'il s'agit de l'ultime manifestation d'une liste qui s'est allongée au fil des années, uniquement composée de morts brutales. Comme si l'endroit recelait en son sein les germes d'une violence qui ne demandait qu'à se propager. Petit voyage dans le temps...

C'est surtout après la Seconde Guerre mondiale que le *Cecil Hotel*, inauguré en 1927 pour héberger en priorité des hommes d'affaires, devient le théâtre de faits sordides. Une rumeur persistante, mais non confirmée voudrait qu'Elizabeth Short, alias le Dahlia Noir, aurait été vue buvant un verre au bar du *Cecil Hotel* juste avant de disparaître et d'être retrouvée le 15 janvier 1947 dans un terrain vague, le corps atrocement mutilé. Une chose est sûre : dans les années 50 et 60, on y enregistre plusieurs morts par défenestration.

Le 22 octobre 1954, Helen Gurnee, âgée de 50 ans, se jette depuis une fenêtre du septième étage et vient s'écraser sur la marquise qui protège l'entrée de l'hôtel. Elle s'était enregistrée une semaine plus tôt

sous le nom de Margaret Brown.

Le 11 février 1962, une certaine Julia Moore se laisse tomber à son tour du haut du huitième étage et s'écrase dans un puits de lumière intérieur du deuxième étage. Elle ne laisse aucune note, seulement un ticket de bus de Saint-Louis, Missouri, et des pièces de monnaie pour un montant de 59 cents. Plus tard, on découvrira qu'elle possédait un livret dans l'Illinois sur lequel elle avait déposé 1 800 dollars, une coquette somme à l'époque.

La même année, le 12 octobre, c'est au tour de Pauline Otton, 27 ans, de se défenestrer depuis le neuvième étage après une violente querelle avec son ex-mari Dewey, parti dîner sans elle. Elle chute sur un homme de 65 ans, George Giannini, qui passait dans la rue : tous deux sont tués sur le coup. Comme personne n'a vu sauter Pauline, la police croit d'abord à un double suicide avant de se raviser : l'infortuné George avait encore ses mains dans les poches, attitude peu compatible avec celle d'un suicidé...

Et puis, il y a l'affaire « Pigeon Goldie ». Le 4 juin 1964, « Pigeon Goldie » Osgood, une opératrice téléphonique à la retraite bien connue comme protectrice et bonne âme nourrisseuse des oiseaux de Pershing Square, est retrouvée morte dans sa chambre par un employé chargé de distribuer des annuaires dans les chambres. Elle a été poignardée, étranglée et violée, et sa chambre a été mise à sac. Près de son corps, on retrouve la casquette des Dodgers qu'elle arborait souvent, ainsi qu'un sachet en papier contenant des graines pour oiseaux. Peu après, on aperçoit un dénommé Jacques B. Ehlinger, 29 ans, traverser Pershing Square avec des vêtements imprégnés de sang. Il est arrêté, mais relâché et innocenté pour un crime jamais élucidé.

Longtemps, le *Cecil Hotel* demeure un lieu réputé pour attirer les suicidaires. Mais dans les années 80, il héberge un autre type de personnages : les tueurs en série. On sait que Richard Ramirez, plus connu sous le pseudonyme du « *Night Stalker* » (« Le Traqueur de la Nuit ») y séjourne plusieurs mois au quatorzième étage en 1985 avant d'être arrêté. Reconnu coupable du meurtre de treize personnes, mais également de cinq tentatives de meurtres, onze viols et quatorze vols aggravés avec effraction, Ramirez, né en 1960, se présente dans la salle du tribunal en 1988 comme un sataniste. Il s'est même dessiné des pentacles sur les paumes et clame : « Vous ne me comprenez pas. Vous n'en êtes pas capables ! Je suis au-delà de votre expérience. Je suis au-delà du Bien et du Mal... » Le tueur en série reste de 1989 à 2013 dans le « couloir de la mort » à la Prison d'État de San Quentin en Californie, où il est finalement mort de « causes naturelles » à l'âge de 53 ans.

Un autre hôte « de marque » du *Cecil Hotel* fut le tueur en série international Johann Jack Unterweger (1950-1994) qui y passa

quelque temps en 1991. Auparavant, il avait été condamné une première fois en 1974 pour les meurtres de prostituées en Autriche et en Pologne. Libéré en mai 1990 et présenté comme un modèle de réhabilitation, il était devenu journaliste, et avait connu une relative notoriété. Puis il s'était installé à Los Angeles en 1991, recruté par un magazine local pour écrire sur le crime aux États-Unis. En réalité, il avait tué six prostituées en Autriche dans l'année qui avait suivi sa libération, ainsi que trois autres en Californie.

En fuite, Unterweger est finalement capturé par le FBI à Miami, en février 1992. Renvoyé en Autriche, coupable d'au moins dix meurtres et sans doute quinze, le criminel est condamné à la détention à perpétuité sans remise de peine le 29 juin 1994. Dans la nuit qui suit, il se suicide avec une corde dont le nœud rappelle les cordes avec lesquelles il a assassiné ses victimes. Selon la loi autrichienne, comme il s'est suicidé avant d'avoir fait appel, malgré le verdict coupable, Unterweger est juridiquement considéré comme innocent !

Dernière victime en date du *Cecil Hotel*, Elisa Lam a-t-elle été la proie d'une malédiction hantant les couloirs de ce sinistre établissement ? Parmi les pistes qui prêtent plus à sourire qu'autre chose, quelqu'un a évoqué sur Internet le fait que son nom inversé donnait en français « mal asile », autrement dit « l'asile du mal » (« *evil asylum* », en anglais)...

LE SECRET D'ELISA LAM

L'autopsie de la jeune disparue apporte, par ailleurs, une donnée nouvelle, qui conduit les enquêteurs comme la presse et le public à revoir leur premier jugement : on apprend en effet qu'Elisa Lam souffrait de troubles bipolaires et de dépression. Un état psychotique qui pourrait expliquer tout ou partie de son comportement étrange au moment de sa disparition.

Les troubles bipolaires, connus également sous le nom de psychose maniacodépressive, sont des maladies qui entraînent des dérèglements de l'humeur se traduisant par des phases successives de dépression et d'excitation. Tout le monde vit des périodes de bonheur, de tristesse, d'excitation et de difficultés, mais pour les personnes atteintes de trouble bipolaires, ces évolutions sont hors de proportions.

Au point que les malades ne réalisent pas qu'ils dépassent les limites ou bien ils s'en trouvent comme paralysés et hantés par des idées suicidaires. Ce qui engendre parfois de graves problèmes avec le milieu social (famille, travail). Leur cerveau se met à fonctionner différemment en réaction au stress et même sans raison apparente.

Afin de réguler ses sautes d'humeur, Elisa s'était vue prescrire un traitement à partir de quatre médicaments (Wellbutrin, Lamictal, Seroquel et Effexor). Selon ses parents David et Yinna Lam qui,

semble-t-il, ont pris des mesures pour « couvrir » la maladie de leur fille, elle n'avait d'antécédent suicidaire d'aucune sorte. Mais il semblerait qu'elle avait déjà disparu durant une brève période au préalable.

De plus, ses écrits sur des blogs révèlent un esprit plus tourmenté. Vers la mi-2010, Elisa Lam inaugure sur *Blogspot* un blog baptisé *Ether Fields* dans lequel, durant deux ans, elle publie des photos de mannequins de mode ainsi que des commentaires personnels, sur son combat contre ses troubles bipolaires notamment. Un jour, elle écrit : « La dépression, ça craint », un autre « Je n'ai aucun contrôle sur mes émotions. Je vais être en colère durant deux minutes et puis triste. Je vais être heureuse pour une demi-heure et puis à nouveau émotive. »

En janvier 2012, Elisa Lam publie un article intitulé « Vous êtes toujours hanté par l'idée que vous gaspillez votre vie » d'après une citation du romancier Chuck Palahniuk qu'elle utilise comme épigraphe pour son blog. Elisa y fait part de sa « rechute » au début de son année scolaire qui l'oblige à laisser tomber plusieurs cours, rater trois semaines de classe et qui la laisse « sans but et désorientée ». Elle avoue redouter que ses absences multiples paraissent suspectes et nuisent à sa capacité de poursuivre ses études et d'aller jusqu'au diplôme.

Toujours en 2012, Elisa annonce qu'elle arrête de nourrir son blog sur Blogspot et se consacre uniquement à celui qu'elle avait commencé en parallèle sur Tumblr en mars 2011 sous le nom de « Nouvelle / Nouveau » (en français dans le texte). Elle reprend la citation de Palahniuk comme épigraphe et alimente ce blog avec davantage de photos de mode, de citations ainsi que des contributions avec ses propres mots.

ELISA LAM S'EST-ELLE SUICIDÉE ?

Si la mort d'Elisa Lam est accidentelle, que faisait-elle sur le toit de l'hôtel ? Qui lui avait indiqué la manière de s'y rendre ?

Le rapport d'autopsie est formel sur la cause de la mort (noyade), mais n'apporte en aucun cas des éléments pouvant expliquer comment Elisa a pu monter sur le toit de l'hôtel, puis pénétrer dans la citerne par elle-même. En effet, les portes et les escaliers menant au toit étaient verrouillés, et seul le personnel de l'hôtel en possédait les codes d'accès et les clés. De plus, toute tentative d'effraction aurait déclenché une alarme. Elisa aurait pu contourner ces obstacles par l'escalier de secours, mais encore aurait-il fallu qu'elle (ou quelqu'un d'autre) le sache !

Et à supposer qu'elle ait su comment accéder au toit, Elisa pouvait-elle entrer seule dans une citerne ? Les quatre réservoirs sont des cylindres de 1,2 mètre sur 2,4 enfoncés dans des blocs de béton. Il n'y

aucun accès fixe et les plombiers ont dû recourir à une échelle pour en examiner le contenu, qui est protégé par un lourd couvercle très difficile à replacer depuis l'intérieur...

D'ailleurs, les équipes de secours ont peiné pour retirer le corps de la citerne. Selon la porte-parole de la police, l'officière Sara Faden, « l'emplacement de la citerne est très réduit et configuré de telle sorte qu'il est difficile d'en extraire le corps ». Enfin, les chiens policiers qui ont cherché la trace d'Elisa dans l'hôtel n'ont rien reniflé de particulier lorsqu'on les a conduits sur le toit, mais il est vrai qu'on ne les a pas menés à proximité des citernes.

Si la mort d'Elisa Lam est accidentelle, la question demeure : que venait-elle faire sur le toit ? Avait-elle au moins une raison d'entrer dans cette zone interdite au public ? Et si son motif était de mettre fin à ses jours, pourquoi se compliquer la vie à ce point ? Et pourquoi s'est-elle déshabillée ? Et où sont passés certains de ses effets personnels ? Au vu de la difficulté d'accès, rien ne confirme que la jeune femme soit arrivée dans la citerne toute seule...

UN MEURTRE CAMOUFLÉ ?

C'est la conviction partagée par nombre d'experts et d'internautes qui se sont plongés dans les méandres de cette affaire. Il est vrai que cette théorie s'appuie sur plusieurs arguments convaincants. Il y a bien sûr l'histoire de l'hôtel, avec son cortège de morts tragiques et de sinistres personnages, qui plaide en faveur d'un acte criminel. Mais pas seulement.

Il faut d'abord souligner l'in vraisemblance de la thèse de l'accident défendue par la police. Comment Elisa Lam a-t-elle pu chuter accidentellement dans une citerne et, surtout, qui a refermé le très lourd couvercle de la citerne ? Certainement pas Elisa s'il s'agit justement d'un accident !

Autre point curieux : la police dit avoir retrouvé les habits de la jeune femme ainsi que sa montre et sa clé d'hôtel. Mais pas son téléphone portable ni près d'elle, ni dans sa chambre. L'appareil (volé ?) serait apparemment tombé dans les mains d'une tierce personne puisque les comptes d'Elisa sur les réseaux sociaux ont été sporadiquement actualisés six mois après sa mort... Est-ce que la personne responsable de ces publications l'a fait depuis le téléphone portable d'Elisa ?

Toujours dans la citerne, la police dit aussi avoir retrouvé un pantalon d'homme et une chemise d'une taille différente et plus grande que celle d'Elisa. À qui appartenaient-ils ?

Et il y a les incohérences et les failles de la vidéo de l'ascenseur. Des internautes, indépendants les uns des autres, l'ont disséquée seconde par seconde et ont découvert que la séquence n'est pas montrée telle

quelle, mais a fait l'objet d'un montage. Il semblerait qu'environ cinquante-cinq secondes manquent et que la vidéo ait été volontairement ralentie. Dans quel but ? Une explication toute simple consisterait à penser que c'est juste pour que l'on distingue mieux les faits et gestes d'Elisa. Et la coupe d'un passage permettrait de protéger l'identité d'un autre client, qui ne serait pas concerné par l'affaire. Mais pourquoi l'avoir caché au moment de la publication de la vidéo ? Et pourquoi le time-code a-t-il été flouté ? Pour beaucoup d'observateurs, ce serait plutôt une volonté de dissimuler sciemment la présence de quelqu'un dans le couloir, hors du champ des caméras, qu'Elisa cherchait sinon à fuir, du moins à éviter. Est-ce que c'est cette personne qui, par exemple, empêche les portes de l'ascenseur de se refermer ? Est-ce à cette personne qu'Elisa s'adresse lorsqu'elle fait des mouvements étranges avec les bras ? La manière dont Elisa quitte la scène à la fin semble indiquer qu'elle contourne quelque chose... ou quelqu'un. Certains internautes disent voir l'ombre d'un pied, mais cela reste très subjectif.

Ce qui s'est passé ensuite reste du domaine de la conjecture. Elisa a-t-elle cherché à échapper à quelqu'un, s'est-elle laissée entraîner dans une chambre... ou vers le toit ? Nul ne le sait.

Tout juste sait-on que la nuit où Elisa a disparu, un certain Bernard Diaz, âgé de 89 ans et qui vit depuis trente-deux ans (!) au troisième étage du *Cecil Hotel* affirme être « tombé de son lit » après avoir entendu un énorme bruit sur le sol de la chambre située au-dessus de chez lui, c'est-à-dire au quatrième étage, celui où résidait Elisa, et qu'une fuite d'eau était apparue au plafond.

Si l'on retient l'hypothèse du crime maquillé en suicide ou en accident, reste à se demander qui serait capable de le faire sans être aperçu... Il faudrait une bonne dose de témérité (ou d'inconscience) pour penser que l'on puisse échapper à la vue non seulement des clients de l'hôtel, mais également des caméras de surveillance disséminées ici et là. Or, dans l'affaire Lam, personne n'a rien vu.

Ce qui pourrait laisser penser, si acte criminel il y a eu, que le ou la responsable connaissait parfaitement l'hôtel et les lieux où étaient disposées les caméras, qu'il a eu accès à la séquence vidéo qu'il a pu modifier ou altérer, avec la complicité ou pas de la direction de l'hôtel, voire des autorités de police...

Car dans ce dossier, l'attitude de la police de Los Angeles laisse perplexe. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'a sans doute pas mené ses investigations très loin. Elle ne semble pas avoir vérifié de plus près les allégations de Bernard Diaz. Et encore moins les agissements de trois personnes, résidentes de l'hôtel début 2013 et connues pour être des délinquants sexuels notoires. Notamment Alvin Taylor, qui vivait depuis vingt-six ans au *Cecil Hotel* et qui fut même

interviewé par CNN au moment du drame. Lui et d'autres résidents de longue durée redoutaient de ne plus pouvoir payer leur loyer et d'être obligés de quitter l'hôtel si les nouveaux propriétaires de l'hôtel (ceux qui l'ont rebaptisé *Stay on Main*) poursuivaient leurs plans de moderniser le bâtiment pour attirer des clients de plus haut standing. Un crime sordide n'était-il pas de nature à stopper toute velléité de chantier ?

Y A-T-IL UN ASSASSIN EN LIBERTÉ ?

Manifestement, l'hypothèse criminelle n'a jamais été une véritable option pour le LAPD. Pourtant, à la même période, plusieurs meurtres similaires, dont celui de Tina Hoang, se sont déroulés dans la même zone. Toutes les victimes étaient jeunes, d'origine asiatico-américaine, noyées sans signe évident de traumatisme et ont été trouvées sur des plages de Los Angeles. Est-il nécessaire de rappeler que l'on a retrouvé comme des particules de sable sur le corps d'Elisa ?

Du côté du Mexique, un autre cas rappelle fortement la mort d'Elisa. En janvier 2015, on a retrouvé le corps de Carmen Yariga Noriega Esparza, une jeune actrice mexicaine de 27 ans, dans une citerne située dans le bloc d'appartements où elle vivait. La jeune femme avait disparu sans laisser de trace en février de l'année précédente et sa famille craignait qu'elle n'ait été enlevée par des trafiquants d'êtres humains, et vendue comme esclave sexuelle. En fait, son corps se trouvait depuis ce temps dans le réservoir et ce sont des résidents qui se sont plaints, jugeant que l'eau potable avait un « goût étrange »...

Les deux affaires seraient-elles liées ? Il n'est pas rare que des tueurs en série se déplacent de région en région. Les deux jeunes femmes ont disparu en février, mais pas de la même année. Dans le cas présent, cela semble davantage une coïncidence, ou bien un crime maquillé et « inspiré » de l'histoire d'Elisa.

DES COÏNCIDENCES VRAIMENT ÉTRANGES

Ce qui place ce dossier au-delà des normes, c'est la somme d'éléments périphériques qui vient s'ajouter au décès d'Elisa Lam. Ainsi, un mois environ après la découverte de son corps dans la citerne, une épidémie de tuberculose se déclenche dans le quartier de Skid Row, non loin du *Cecil Hotel*, touchant pour l'essentiel la population des sans-abris. La ville de Los Angeles fait appel à une équipe de désinfection spécialisée. Or, celle-ci, aussi stupéfiant que cela puisse paraître, porte le nom du test de détection sur les humains de la tuberculose, à savoir... Lam-Elisa !

Sans entrer dans des détails très techniques, sachez juste que la méthode immuno-enzymatique ELISA (de l'anglais « *enzyme-linked*

immunosorbent assay » que l'on pourrait traduire par « dosage d'immunoabsorption par enzyme liée ») est un test de laboratoire surtout utilisé en immunologie pour détecter la présence d'un anticorps ou d'un antigène dans un échantillon. Et, justement, LAM désigne l'antigène lipoarabinomannane très utile pour détecter des symptômes cliniques de tuberculose. Bien entendu, il n'y a aucun lien entre la noyade de la jeune femme et l'épidémie de tuberculose, sauf cette incroyable coïncidence entre les noms.

Plus troublant encore : les circonstances de la mort d'Elisa ont également attiré l'attention des cinéphiles, notamment les amateurs de films d'horreur. En effet, elles présentent de curieuses similitudes avec le scénario du film américain *Dark Water*, réalisé par Walter Salles en 2005, soit huit ans avant la mort de la jeune Canadienne. Ce remake d'un film japonais éponyme raconte l'histoire d'une jeune femme qui, après son divorce, emménage avec sa fille dans un immeuble vétuste qui s'avère très vite être hanté. Un ascenseur qui fonctionne mal, de l'eau qui coule le long des murs, des bruits inconnus les conduisent jusqu'à la citerne d'eau située sur le toit où elles découvrent le corps d'une jeune fille qui avait été portée disparue de l'immeuble des années plus tôt... Sacrée coïncidence, non ?

UNE RÉFÉRENCE BIBLIQUE CACHÉE ?

Vous ne pouvez pas y échapper, un « bon » dossier inexpliqué contient forcément un lien avec la bible ! L'affaire Elisa Lam n'échappe pas à la règle dans la mesure où certains internautes, très perspicaces ou bien dotés d'une vision de superhéros, ont cru distinguer une autre combinaison de touches dans l'ascenseur, à savoir 14, 10, 7, 4 et B. En supposant que le 1 est un J (admettons) et B signifie Bible (pourquoi pas), ils sont allés voir ce que disait la Bible dans l'évangile de Saint-Jean, chapitre 4, versets 7, 10 et 14. Voici le texte :

4:7 Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire.

4:10 Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! Tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive.

4:14, Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle.

Qu'en conclure ? Assez peu de choses sinon que le texte, extrait de son contexte et privé des versets intermédiaires, semble révéler un message dans lequel l'eau joue un rôle fondamental, comme dans la mort d'Elisa Lam. C'est hélas le seul rapprochement que l'on peut

établir avec notre affaire.

LE « JEU DE L'ASCENSEUR »

Parmi toutes les théories visant à expliquer le décès d'Elisa Lam, la plus extravagante qui circule sur Internet voudrait que la jeune Canadienne ait en fait pratiqué un rituel nommé le « jeu de l'Ascenseur », une méthode occulte dont l'objectif est rien moins que de voyager d'une dimension à l'autre !

Ce « jeu » (appelons-le ainsi) est originaire de Corée, un pays réputé pour ses légendes de fantômes. Effectuer ce rituel pourrait donc vous conduire vers un autre monde qui, si l'on en croit ceux qui l'ont accompli avec succès, ressemblerait à la ville ou à l'immeuble dans lequel vous vous trouvez, sauf que toutes les lumières sont éteintes et que vous ne pouvez voir qu'une croix rouge qui brille au loin. Dans ce monde-là, il n'y a aucun autre être vivant, hormis vous. Certains disent que les appareils électroniques n'y fonctionnent pas et qu'il est difficile d'en revenir, car on éprouve une forte sensation de désorientation qui fait oublier où se trouve l'ascenseur. Libre à vous d'essayer si vous avez du temps à perdre, de toute manière nous ne prévoyons pas de venir vous chercher dans une autre dimension...

Voici la marche à suivre : il faut d'abord se trouver seul dans l'ascenseur d'un immeuble d'au moins dix étages. La présence de toute autre personne annihile le rituel.

- Entrez dans l'ascenseur au premier étage.

- Pressez le bouton 4 et au quatrième étage, ne sortez pas, mais pressez le bouton 2.

- Au deuxième étage, pressez 6.

- Au sixième étage, pressez 2.

- Au deuxième étage, pressez 10.

- Au dixième étage, pressez 5.

- Au cinquième étage, la porte va s'ouvrir et une fille va entrer dans la cabine de l'ascenseur. Elle n'est pas humaine. Ne lui parlez pas, ne la regardez pas. Sinon, elle vous emportera avec elle.

- Pressez 1, si l'ascenseur commence à s'élever vers le dixième étage, alors vous avez réussi à passer dans un autre monde dont vous êtes l'unique être vivant.

- Lorsque vous sortirez au dixième étage, la fille non humaine vous demandera « Où vas-tu ? », ne lui répondez pas.

Pour revenir à notre dimension, deux cas de figure :

- Soit la fille n'est pas entrée dans l'ascenseur au cinquième étage ET vous n'êtes pas sorti au dixième étage, alors pressez 1, longtemps si nécessaire.

- Si vous êtes sorti au dixième étage, vous devez absolument

reprendre le même ascenseur, refaire la combinaison 4-2-6-2-10-5 et, au cinquième étage, presser le 1. Vous remontez alors vers le dixième étage et à ce moment-là, vous devez presser un autre bouton pour annuler, ce qui vous ramène au premier étage vers notre monde. Vérifiez quand même autour de vous quand vous sortez de l'ascenseur...

En ce qui concerne Elisa Lam, certains internautes ont donc émis l'hypothèse, en examinant de près les boutons qu'elle presse dans la vidéo de surveillance, qu'ils correspondraient à la fameuse combinaison du Jeu de l'Ascenseur. À bien y regarder, il est très difficile de visualiser les touches sur lesquelles Elisa Lam appuie.

Reste, pour ceux qui aiment bien se faire peur, le comportement erratique non seulement de la jeune femme (surtout lorsqu'elle se trouve à l'extérieur de l'ascenseur), mais également de l'ascenseur lui-même qui semble dysfonctionner de manière étrange avec ses portes qui refusent de se fermer... Aurait-elle ouvert une brèche, involontairement ou non, dans l'inconnu ? Et lorsqu'on la voit disparaître vers la gauche dans le couloir à la fin, comment être certain qu'elle se trouve encore dans notre univers ? Même si cette explication défie l'entendement, on ne peut pas écarter définitivement la théorie de la porte multidimensionnelle.

ELISA LAM ÉTAIT-ELLE VRAIMENT UNE TOURISTE COMME LES AUTRES ?

On peut légitimement se poser la question. En effet, les motifs du périple d'Elisa n'ont jamais été réellement expliqués. Outre le fait qu'on peut se demander pourquoi une jeune femme souffrant de troubles bipolaires connus de sa famille se promène toute seule aux États-Unis, d'autres interrogations subsistent sur les véritables motifs de sa « tournée » en Californie. Était-ce vraiment pour faire du tourisme comme elle a cherché à le faire croire ?

Une découverte intéressante est venue jeter le trouble sur la personnalité candide d'Elisa. Le 13 janvier 2013, elle envoie un tweet depuis son compte Twitter avec un lien vers un article du *Huffington Post* en date du 12 novembre 2012 (15). Cet article évoque une entreprise canadienne, Hyperstealth Biotechnology, qui a mis au point une sorte de manteau high-tech permettant de rendre des soldats provisoirement invisibles. Tout comme la cape d'invisibilité de Harry Potter, mais à des fins militaires. L'article explique que cette invention révolutionnaire aurait reçu le soutien du Pentagone. Pourquoi Elisa Lam a-t-elle tweeté sur cette information bien éloignée de ses centres d'intérêt ? Simple curiosité ? Parce qu'il s'agit d'une société canadienne basée en Colombie britannique, sa région d'origine... ou

plus que ça ?

Il faut savoir que le développement de ces projets dits de « *cloaking technology* » (« technologie de dissimulation furtive ») est une affaire sérieuse depuis longtemps entre les États-Unis et la Corée du Sud. Or, lorsque la disparition d'Elisa est devenue une affaire internationale, plusieurs comptes Facebook sont soudain apparus, portant son nom. Rien d'étonnant, c'est un phénomène courant lorsqu'une personne fait la une de l'actualité. Sauf que l'un de ces comptes (aujourd'hui clôturé), nommé « Lam Elisa » et créé le 17 février 2013, deux jours avant la découverte de son corps, ne comporte qu'un seul contact dans la liste d'amis, un Américain travaillant pour l'armée américaine et basé en... Corée du Sud.

Mais ce n'est pas tout ! En 2013, lorsqu'on localisait le *Cecil Hotel* sur *Google Maps*, on trouvait que l'hôtel hébergeait une petite société au nom plutôt étrange : « Invisible Light Agency ». Aujourd'hui, cette mention a disparu du logiciel de cartographie de Google (mais il subsiste des captures d'écran), de même que le site web de cette société qui, sans contenu digne de ce nom, servait sans doute de couverture à autre chose...

Ailleurs sur le web, on apprend cependant que les activités de l'invisible Light Agency (dont le logo formé de triangles intrigue également) étaient consacrées aux VFX (effets visuels) et plus particulièrement aux « effets de lumière et autres réalités » (*sic*). Dans cet article consacré à cette énigmatique société, il est aussi question d'un certain Anthony Vu qui y travaille comme « *Senior FX Artist* ». En cherchant son profil sur le réseau professionnel LinkedIn, on retrouve effectivement cette personne qui occupe plusieurs emplois en parallèle dans des sociétés californiennes spécialisées dans la réalisation d'effets visuels (comme Eden FX ou Source Interlink).

Mais le plus surprenant, c'est qu'Anthony Vu travaille aussi depuis 2011 comme superviseur artistique pour une autre entreprise située à Tucson dans l'Arizona : Raytheon Missile Systems ! Que vient faire un spécialiste des effets spéciaux visuels dans une entreprise d'armement ? Sur quoi travaille-t-il précisément ? Et quel est le lien avec l'agence qui était hébergée au *Cecil Hotel* ? Elisa Lam savait-elle que l'agence se trouvait dans l'établissement, avait-elle prévu de rencontrer ses responsables qui travaillaient sur des projets très discrets ? A-t-elle découvert quelque chose qu'elle n'aurait pas dû voir ?

Après la disparition d'Elisa, certains clients de l'hôtel se sont rappelés avoir observé ou ressenti des phénomènes curieux dans l'hôtel, comme si des formes floues évoluaient dans les couloirs... Quoi qu'il en soit, voilà une piste délaissée par les enquêteurs qui aurait peut-être donné une justification à la présence d'Elisa au *Cecil*

Hotel...

De ce dossier complexe et passionnant, au-delà des hypothèses fantaisistes, une seule conclusion s'impose : la mort d'Elisa Lam demeure inexpliquée. Suicide ? Accident ? Crime maquillé ? Ou bien tout autre chose comme une intervention de type paranormal ? Les débats restent ouverts. Malgré tout, on ne peut s'empêcher de penser que la résolution de l'affaire progresserait si quelqu'un parlait. Car quelqu'un sait forcément, vous ne croyez pas ?

SOURCES PRINCIPALES

- La vidéo de l'ascenseur est visible sur YouTube à cette adresse : <https://www.YouTube.com/watch?v=3TjVBpyTeZM> ainsi que sur notre blog www.dossiersinexpliques.com

- Rob Hayes, « Missing Tourist Case : Body found in Water Tank at downtown L.A. Hotel identified as Elisa Lam », *abc. com*, 19 février 2013.

- Alan Duke, « Hotel with Corpse in Water Tank has notorious Past », *CNN.com*, 23 février 2013.

- Steve Erikson, « Gloom Service : a Night at the Cecil Hotel, where Serial Killers and Eerie Deaths abound », *LA Mag*, 21 juin 2013.

- Marelise van der Merwe, « The Elisa Lam mystery, no answers », *Daily Maverick*, 12 décembre 2014.

- Fiches « Cecil Hotel » et « Death of Elisa Lam » sur Wikipédia.

12

L'INTROUVABLE

« CITE DE DIEU » PROVENÇALE

Au cœur des Alpes-de-Haute-Provence, une pierre écrite située sur le bord de la D3, non loin de Sisteron, évoque la fondation par un haut dignitaire romain de Theopolis, la « Cité de Dieu ». Cette ville a-t-elle vraiment existé et si oui, pourquoi l'avoir bâtie dans cet endroit reculé des Alpes ? Une mystérieuse crypte détient peut-être la réponse...

Si vous visitez la ville de Sisteron dans les Alpes-de-Haute-Provence, vous entendrez peut-être parler d'un circuit touristique, la Route du Temps. C'est sur ce tracé que nous vous emmenons, à la découverte d'un haut lieu empreint d'histoire, mais aussi de mystère...

Au premier rond-point à la périphérie de Sisteron en direction de Grenoble, un panneau de signalisation vous met sur la bonne voie. L'itinéraire, qui emprunte la départementale n° 3, vous fait d'abord grimper sur les contreforts des collines à l'est, entre le Vançon et le Sasse, d'où se dégage bientôt un point de vue spectaculaire sur la citadelle de Sisteron. Puis la route s'élève plus fortement en lacets et le vallon dans lequel s'engage l'étroite route goudronnée se resserre en un défilé aux parois de plus en plus hautes.

Et c'est là, à l'intérieur même du défilé, qu'un panneau vous indique une zone de parking, à proximité d'une paroi sur la gauche de la route. Vous êtes devant un vestige extraordinaire : la Pierre Écrite.

LA PIERRE ÉCRITE

Avant tout, le visiteur est saisi par l'atmosphère du lieu. Il se dégage de ce site une majesté qui dépasse le cours des siècles. En son temps, le naturaliste et érudit français Millin de Grandmaison (1759-1818) écrivait : « L'entière solitude, le bruit du torrent, les souvenirs que cette inscription rappelle, les beautés que la nature déploie dans ce lieu sauvage, tout concourt à imprimer à l'âge une douce teinte de mélancolie. »

La Pierre Écrite ! Gravée sur un rocher d'apparence immuable, cette pierre dont les premières indications remontent à 1600, porte l'une des plus célèbres inscriptions que nous ait laissées l'Antiquité.

Ce qui frappe d'emblée, c'est son incroyable état de conservation. On ignore la date précise à laquelle ces lignes ont été gravées à même la pierre (sans doute s'est-elle effacée avec le temps...), mais son contenu, par recoupements, nous indique qu'elle remonte au début du V^e siècle après J.-C.

Plus de mille cinq cents ans après sa fabrication, la pierre blanche est d'une extrême fraîcheur. Ni le temps, ni les éléments, ni même la bêtise humaine qui adore laisser des graffitis sur les vestiges archéologiques n'ont altéré cet inestimable témoignage de notre passé. Serait-elle protégée par une force surnaturelle ? En s'approchant, on constate que le rocher est légèrement incliné, ce qui préserve le texte des intempéries et le rend ainsi facilement lisible, sauf quelques mots à la fin, en partie effacés.

Concrètement, la Pierre Écrite, la « *Peiro Escricho* » en provençal, est une inscription qui comprend vingt lignes en latin gravées en capitales régulières de 7 à 8 centimètres de hauteur. De nombreux mots sont abrégés selon l'usage de l'époque, signe que ce ne sont pas nos contemporains qui ont inventé les abréviations à la manière des SMS. La ponctuation est marquée par des feuilles de lierre, d'un dessin très régulier, mais disposées un peu au hasard. Il y a, par ailleurs, quelques fautes, ce qui montre que le graveur n'était peut-être pas très expérimenté et qu'il n'a pas suivi le modèle qui lui avait été donné.

Sur le contenu même de la Pierre Écrite, il existe plusieurs traductions. Nous avons retenu celle de Jean Guyon (16), qui nous semble la plus pertinente. Voici ce que dit l'inscription :

« Claudius Postumus Dardanus, homme illustre et revêtu de la dignité patricienne, ancien consulaire de la province de Viennoise, ancien maître au bureau des requêtes, ancien questeur, ancien préfet du prétoire des Gaules, et Naevia Galla, clarissime et illustre femme, la mère de ses enfants, au lieu-dit Theopolis, ont fourni un chemin viable en faisant tailler des deux côtés les flancs de la montagne et lui ont procuré murs et portes.

Ce travail accompli sur leur propre terre, ils ont voulu rendre commun pour la sûreté de tous, avec l'aide de Claudius Lepidus, frère et compagnon de l'homme susnommé, ancien consul de [la province de] Germanie première, ancien maître [du bureau] des Archives, ancien comte des affaires privées. Afin que leur zèle à l'égard du salut de tous et le témoignage de la reconnaissance publique puissent être montrés. »

Aujourd'hui, on dispose d'une connaissance précise sur la Pierre Écrite, mais il faut savoir que les érudits qui l'ont étudiée avec fascination, voici plusieurs siècles, ont imaginé des découvertes extravagantes : certains ont évoqué des milliers d'esclaves travaillant à ouvrir le flanc de la montagne, d'autres ont parlé de statues d'or,

d'une cité de marbre rose...

À la lecture de ce message venu de l'Antiquité, les questions abondent, et en premier lieu : qui était ce Dardanus dont parle la Pierre Écrite ?

Et que désigne vraiment ce terme grec intrigant perdu dans un texte latin : Theopolis (« la Cité de Dieu ») ?

DARDANUS, UN PERSONNAGE DE HAUT RANG MÉCONNU

Dardanus est un authentique personnage historique. Même si on sait peu de choses à son sujet, son existence est attestée par plusieurs références dans des documents anciens, comme le *Code théodosien* et l'Olympiodore, deux lettres de saint Augustin et saint Jérôme à son époque, et un texte plus tardif de Sidoine Appolinaire toujours au V^e siècle.

Replongeons-nous au début du V^e siècle après J.-C. La Gaule, devenue gallo-romaine, fait partie de l'empire romain. Mais la « *pax romana* », maintenue durant des siècles, est rompue par les Barbares qui, longtemps contenus, se ruent sur les frontières de l'Empire. La Gaule et l'Espagne sont ravagées par les incursions des Vandales, des Alains, des Suèves et des Burgondes, ceux que saint Jérôme qualifie de « nations féroces et innombrables ». Les invasions menées en 406 sèment toutes sortes de désordres et de ruines. La Bretagne (c'est-à-dire l'Angleterre actuelle) est peu à peu désertée par les légions romaines.

Lors de cette époque dramatique, notamment marquée par l'invasion de l'Italie par les Wisigoths d'Alaric et le double siège de Rome en 409 et 410, l'empereur au pouvoir s'appelle Flavius Augustus Honorius (384-423), une personnalité faible et un gouverneur incompetent. Devenu empereur en 395, il fait déplacer en 400 son palais de Milan à Ravenne sur les bords de l'Adriatique puis parvient à obtenir une paix toute relative en permettant aux Wisigoths et aux Burgondes de s'installer dans certaines parties de la Gaule.

Justement dans la région provençale, Honorius est représenté par un haut magistrat, le préfet du prétoire des Gaules, qui est chargé de l'administration et de l'application des lois. En 409, ce préfet se nomme Dardanus. De lui, on ne connaît ni son ascendance, ni sa descendance. La stature du personnage se dessine en fait au travers de ses titres honorifiques mentionnés sur la Pierre Écrite. Une chose est certaine : il a accompli une carrière de haut vol qui l'a mené aux plus hautes fonctions.

Dardanus est dit homme illustre (« *vir inlustris* »), ce qui le place au sommet de la hiérarchie des dignitaires de l'Empire. Au milieu du V^e siècle, les *inlustres* formeront une aristocratie au-dessus de celle des sénateurs qui feront d'eux les maîtres de la vie publique. Mais vers

400, deux personnes portent ce titre en Gaule, le préfet du prétoire et le *Magister Militum*. Les deux autres personnages cités sur la Pierre Écrite, Lépidus et Naevia Galla, sont aussi des *inlustres*, un titre qu'ils ont reçu ailleurs qu'en Gaule.

Par ailleurs, Dardanus est revêtu de la dignité patricienne (*patriciae dignatis*), un titre purement honorifique qui ne signifie pas que Dardanus soit issu d'une famille noble. Certains auteurs, comme François Châtillon, pensent même qu'il était sans doute un parvenu.

Mais Dardanus cumule les titres : il est également ex-consulaire de la province de Viennoise (« *exconsulariprovinciae viennensis* »), c'est-à-dire ancien gouverneur de province. Lorsque Arles devient préfecture de la Gaule après que Trèves est passée aux mains des Francs en 407, la ville de Vienne, jusqu'alors sous-préfecture, devient un simple chef-lieu dont Dardanus est le gouverneur. Lépidus, son frère, fut également consulaire en Germanie première, dans le diocèse de Trèves.

De son titre déclaré d'ancien maître au bureau des requêtes (« *ex magistro scrinii lib* »), on peut déduire que Dardanus a occupé un poste très important dans l'administration impériale et qu'il possède de solides compétences en matière de droit, notamment judiciaire. C'est lui qui reçoit les *libelles* destinés à l'empereur et qui rédige les sentences personnelles de l'empereur.

Le poste d'ancien questeur (« *ex-quaestore* ») qu'on lui attribue lui a valu, en tant que magistrat, d'assister les consuls dans les domaines financier et criminel. Et enfin, Dardanus a joui du titre de préfet du prétoire des Gaules (« *expraefecto pretorii Galliae* ») dont il assume la charge à deux reprises vers 404-407 puis vers 411-413 après que le siège de la préfecture a été déplacé de Trèves à Arles.

Lors de ce second mandat, Dardanus s'oppose à Jovin, considéré comme un usurpateur. C'est Athaulf, le roi des Goths, qui défait Jovin à Valence, le fait prisonnier et le livre à Dardanus. Celui-ci exécute Jovin en août 413 à Narbonne (semble-t-il de ses propres mains) et envoie sa tête, ainsi que celle de son frère Sebastianus, à Honorius, cloîtré dans sa résidence de Ravenne.

Dardanus mène alors une sanglante répression contre les sénateurs arvernes dissidents. Sidoine Appolinaire (vers 430-488), dont le grand-père a appartenu à la faction de l'aristocratie gallo-romaine qui avait soutenu l'usurpateur Jovin, lui vouera une haine posthume et fera dans l'un de ses ouvrages un portrait impitoyable de Dardanus (« En Dardanus, tous les crimes réunis, singuliers parmi les plus singuliers »), créant l'image d'un préfet du prétoire cruel et scélérat.

Dardanus se retire alors de la vie publique. Il est encore vivant en 417, mais on perd ensuite toute trace historique de lui... Quant aux maigres indications données par la Pierre Écrite sur sa femme, Naevia

Galla, certains auteurs en ont déduit qu'elle était d'origine gauloise, peut-être même de la région de Sisteron, ce qui expliquerait pourquoi Dardanus et elle seraient venus dans ce coin de la Gaule pour s'installer sur l'une de ses propriétés.

LA CONVERSION AU CHRISTIANISME

Pour Dardanus, c'est désormais le temps de la sphère privée. Lui qui a occupé les postes les plus prestigieux, les plus puissants de l'Empire, n'est pas dupe de l'évolution du monde romain. Les Barbares ne sont plus aux portes, ils sont désormais à l'intérieur de l'Empire et ce dernier, inévitablement, se désagrégera sous leurs coups de boutoir.

S'éloignant de la vie publique, Dardanus se tourne alors vers une autre forme d'espoir : le christianisme.

Il est loin le temps du paganisme : le culte des dieux s'est peu à peu effondré et on a démolì les temples qui leur étaient consacrés. Le christianisme devient même religion d'État. En 324, l'empereur Constantin préside le Concile de Nicée : il demande à tous ses sujets de se faire chrétiens. Les hauts dignitaires et les classes cultivées donnent l'exemple en embrassant la religion venue de Palestine.

C'est Théodose, empereur de 379 à 395, qui organise, plus tard, la suppression du paganisme. Certes, des païens sont encore présents dans les élites sociales, mais ils ne peuvent plus accéder aux postes de l'administration et de l'armée, destinés aux seuls chrétiens.

L'arrivée des hordes barbares bouleverse cette nouvelle organisation de la société. Le sac de Rome par Alaric fait penser à certains païens qu'il aurait mieux valu ne pas abandonner les anciens dieux, car le nouveau Dieu, celui des chrétiens, se montre incapable de protéger l'Empire. C'est pour répondre à cette critique qu'à partir de 413, saint Augustin (354-430) écrit son œuvre majeure *La Cité de Dieu*, qu'il achève treize ans plus tard.

Dans cet ouvrage monumental, celui qui deviendra l'un des pères de l'Église tente d'abord de laver le christianisme du reproche qui lui est fait d'être la cause du déclin de Rome. Il explique que la gloire et la grandeur passées de Rome sont davantage dues à la providence qu'au culte des divinités païennes. Il voit la chute de la ville comme le signe du caractère éphémère des civilisations face à la gloire éternelle et immuable de la Cité de Dieu, une cité avant tout spirituelle dont les portes sont ouvertes à tous ceux qui reconnaissent Dieu. Si l'Empire s'écroule, c'est parce qu'un autre monde va naître...

Dardanus, lui, vit sans doute très mal ce qui arrive à l'Empire. Son seul salut, il estime le trouver dans le message du Christ, et il est fort probable que ce soit la lecture des premiers livres de saint Augustin qui lui inspire le nom de son nouveau domaine. Ce site, c'est la Cité de Dieu (« *civitas Dei* »), mais Dardanus lui préfère son nom grec,

Theopolis. Peut-être une référence à ses origines grecques ou orientales, la province de Dardanie, dans les Balkans ?

Selon toute vraisemblance, Dardanus n'a pas attendu d'être à la retraite pour se faire chrétien. Il l'était déjà auparavant. D'ailleurs, à supposer qu'il se soit converti sur le tard, il n'aurait pas pu monter aussi haut dans la hiérarchie de l'Empire. Et c'est d'ailleurs sa position privilégiée au sommet de l'État romain qui lui permet de bénéficier des enseignements des pères de l'Église, saint Jérôme et saint Augustin.

Les lettres qu'il leur envoie ont été perdues, mais on dispose des réponses des deux théologiens qui fournissent quelques indications sur la personnalité de Dardanus. Celui-ci est peut-être l'ami proche de saint Jérôme (vers 347-420) qui se trouve à cette époque à Bethléem, en Palestine. Dans une lettre datée de l'an 414, saint Jérôme le nomme le plus noble des chrétiens et le plus chrétien des seigneurs de son temps. « J'ai dicté ces pages pour toi, ô grand savant, qui après avoir mené à bonne fin la charge honorable d'une double préfecture, es maintenant beaucoup plus honorable dans le Christ. » Il rappelle sa science du droit, son érudition et même sa brillante éloquence (« vir eloquentissimus »).

Tout aussi élogieuse est celle de saint Augustin en 417 qui vante à son tour ses qualités, son esprit et son savoir : « Très cher Dardanus, plus illustre pour moi par votre charité en Jésus-Christ que par votre rang dans le monde... »

À quoi pense Dardanus alors ? Cherche-t-il juste un endroit reculé pour y bâtir une forteresse capable de les protéger, lui et ses proches, des invasions barbares ? Souhaite-t-il créer un établissement agricole sous les auspices de la religion chrétienne, afin d'y mélanger travail et prière ? Suit-il un cheminement plus spirituel pour tenter de construire sur Terre la fameuse cité céleste dont parle saint Augustin ?

Ou bien Dardanus a-t-il en tête un projet plus ambitieux, celui de fonder une nouvelle ville, suivant en cela l'exemple de Constantin I le Grand (234-337) qui, après la mort de son fils et de ses deux femmes, a quitté Rome pour aller poser les fondations de ce qui va devenir Constantinople ? L'hypothèse soulevée par Marc de Leeuw n'est pas à écarter.

LOCALISER THEOPOLIS

Quelles qu'aient été ses motivations, Dardanius vient trouver refuge dans la région de Chardavon, sur les hauteurs de Sisteron. Il ne vient pas seul, il est accompagné de sa femme et de sa famille et, sans nul doute, d'un cortège en relation avec son statut de personnage important. Des domestiques, mais aussi une garde privée en font partie.

Ce territoire qu'il découvre, c'est très vraisemblable qu'il appartienne en fait à sa femme Naevia Galla, grande propriétaire terrienne. Un territoire sur lequel vit déjà une petite communauté gallo-romaine. Comment se déroulent l'installation et la cohabitation entre les nouveaux venus et les sédentaires présents depuis des générations ? Nous l'ignorons, mais Dardanus se lance d'emblée dans des travaux d'importance, puisqu'il fait construire une route viable en « coupant la montagne » et, dans le cirque de pierre qu'il ouvre, il fait aménager un « locus » où l'on pourra se livrer en paix à la prière et au travail.

Reste à savoir où se situait précisément cette « Theopolis » de Dardanus ! Certains auteurs, partant du suffixe « *polis* », « cité », ont pensé qu'il prouvait la fondation d'une ville au sens premier du terme, mais les vestiges sont si rares que cette thèse a été abandonnée, même si le nom d'un hameau proche, Théoux, a pu faire croire à un moment qu'on tenait une piste.

Si Theopolis n'est donc pas une ville complète, de quoi peut-il bien s'agir ? Deux expressions figurant sur la Pierre Écrite apportent de précieux indices.

En premier lieu, « *in agroproprio* » qui désigne un territoire assez vaste, mais qui peut aussi signifier domaine ou propriété rurale.

Quant au terme « *loco* » qui vient de « *locus* », il représente une bourgade de cultivateurs (« *pagus* »). Mais il peut aussi désigner le centre religieux du pagus. Lorsqu'il est écrit sur la Pierre, « *loco cui nomen Theopoli est* », on peut l'interpréter à la fois comme un simple lieu de vie pour les paysans, comme un lieu fortifié et comme un sanctuaire. Dans son étude de référence, François Châtillon pense d'ailleurs qu'« avant Dardanus, il devait exister en ce point une tradition religieuse et que la christianisation ne l'avait pas interrompue, mais simplement renouvelée ». Enfin, le terme « *locus* » peut indiquer la présence de la sépulture d'un saint ou d'un martyr...

Et l'on en vient à se demander si ce n'est pas un site, mais plusieurs qui étaient en fait chargés de remplir toutes ces fonctions. Si l'on voit en Theopolis une simple communauté agricole, on peut penser qu'elle était implantée dans la petite agglomération rurale de Saint-Geniez, un peu à l'écart de la route antique. C'était là où vivaient les paysans et on a découvert les ruines d'un *castellum* à proximité.

Si Theopolis était avant tout conçue comme un fondement religieux, il faut peut-être regarder du côté de Chardavon où « les historiens, sans y voir une preuve formelle, ont souvent souligné, à travers le temps, la persistance des fondations religieuses ». Si des moines ont créé le monastère de Chardavon au XI^e siècle, n'était-ce pas pour y pérenniser un lieu de culte instauré par Dardanus ?

Mais si l'on considère que Theopolis était avant tout une structure

fortifiée, destinée à se protéger des incursions barbares, alors le site idéal pour surveiller toute la région serait celui de Dromon, encore plus à l'est de Saint-Geniez. Une petite communauté se serait regroupée au pied du Rocher de Dromon, avec une tour de garde permettant d'apercevoir jusqu'au val de Durance.

Le passage des siècles et les troubles de l'histoire (invasions, modifications imposées par le clergé, épidémies, guerres) ont accéléré l'effacement des traces archéologiques. Même si les vestiges glanés de temps en temps par des scientifiques ou des promeneurs attestent d'une activité dans la région, on ne sait toujours pas avec certitude à quoi pouvait ressembler Theopolis et où ce « domaine » était précisément édifié. Mais, comme l'a écrit Patrice de la Tour du Pin, « tous les pays qui n'ont plus de légende seront condamnés à mourir de froid... » Aussi un mythe s'est-il peu à peu forgé autour de Theopolis, donnant naissance aussi bien à des légendes qu'à des théories « originales ».

LES TRÉSORS DE THEOPOLIS

La Cité de Dieu existe vraiment et elle contient un trésor : c'est la thèse de Roger Corréard qui s'est autoproclamé « archiviste de Theopolis ». Cet ancien militaire originaire de la région la recherche depuis trente ans. Sans grands résultats jusqu'ici, mais l'homme est convaincu que derrière le vocable de Theopolis se dissimule l'un des grands secrets de la Provence.

Roger Corréard raconte que Dardanus, lorsqu'il était préfet du prétoire des Gaules, aurait prélevé une partie des richesses des Wisigoths en échange de son autorisation au passage des chariots barbares en route vers Carcassonne pour y fonder le royaume de Septimanie. Les mêmes Wisigoths qui auraient ensuite nourri le mythe d'un secret ésotérique à l'ouest de Carcassonne dans la région de Rennes-le-Château...

Roger Corréard en est convaincu : non seulement Dardanus a récupéré un trésor des Wisigoths pour son propre compte, mais il pense qu'une autre tribu barbare, les Burgondes (assimilés aux Nibelungen dans la légende germanique de l'Or du Rhin), auxquels Dardanus se serait allié, seraient descendus de la Baltique vers la Gaule, à travers la Savoie puis la Provence pour venir s'installer dans la région de Sisteron, dans le secteur de Theopolis. Divers signes dans la région comme le village de Nibles ou l'anneau gravé sur le plateau de Gâche viendraient appuyer sa théorie. Il y aurait donc, également dissimulé sur le plateau de Saint-Geniez, le trésor des Nibelungen !

À l'appui de ses dires, Corréard mentionne un article de la *Tribune de Genève* de février 1995 (que nous n'avons pas retrouvé) et qui évoquerait une ville – Theopolis – qui abriterait le trésor d'un haut

fonctionnaire romain. L'archiviste rappelle aussi qu'entre 1935 et 1950, le curé Jourdan, alors maire du village, fonda la Société Archéologique Sisteronnaise dont le but avoué était la recherche du tombeau de Dardanus et de son trésor... Il semble qu'il eut moins de chance que son homologue Bérenger Saunière à Rennes-le-Château, car lui et ses associés ne trouvèrent rien du tout...

Reste que dans la région, il se raconte que ces trésors antiques et sacrés seraient sous la garde impitoyable d'un « gardien tutélaire » dont personne ne connaît la figure, mais qui résiderait non loin de la chapelle de Notre-Dame de Dromon...

DANS LA CRYPTÉ DE NOTRE-DAME DE DROMON...

S'il subsiste encore quelque chose de Theopolis, c'est peut-être dans la crypte de cette chapelle que l'on va en trouver la trace. Après être sorti du défilé de la Pierre Écrite, vous rejoignez un plateau alpestre où paissent quelques ovins. Vous traversez la petite localité de Saint-Geniez, puis, sur la droite, un chemin vicinal vous conduit vers Notre-Dame de Dromon. Après avoir garé votre véhicule sur un terre-plein herbeux, vous devez prendre le sentier qui vous mène à la chapelle en une dizaine de minutes de marche facile.

Le petit édifice religieux se laisse découvrir peu à peu, comme protégé par l'imposant Rocher de Dromon qui le surplombe. On ne peut qu'être saisi par la splendeur du site. Même si l'on est peu sensible au climat de certains lieux, il se dégage de celui-ci une atmosphère particulière, empreinte de sérénité, qui laisse peu de gens indifférents.

D'ailleurs, il est fréquent d'y croiser des « personnalités originales » venues vivre sur ce site isolé de Provence des expériences surnaturelles, que ce soit la captation de vibrations énergétiques ou des visions extraordinaires. Il se raconte que, depuis la chapelle, on aurait vu à plusieurs reprises d'étranges lueurs sur le Rocher de Dromon ou dans le ciel...

Si la tradition indique la présence d'un culte païen depuis des temps immémoriaux à l'emplacement de la chapelle, peut-être celui de Mithra, le monument que l'on découvre remonte en fait au XVII^e siècle. Selon la légende locale, un petit berger, Honoré Masse, âgé de 10 à 12 ans, habitué à venir faire ses prières tous les jours devant une croix (17), aurait assisté à l'apparition de la Vierge lui demandant de creuser à cet endroit. Les hommes du village auraient alors mis à jour les fondations d'une ancienne chapelle et l'entrée d'une crypte contenant une pierre carrée d'où se répandait « l'odeur la plus suave du monde ». Le prêtre de Saint-Geniez estima que des reliques devaient y être conservées et décida que ce pilier carré servirait d'autel... Au-delà de la légende forcément enjolivée, on sait qu'un véritable chantier s'est

ouvert sur le site de Dromon en 1656, donnant naissance à une chapelle, partie haute de l'édifice, qui a subi ensuite plusieurs changements jusqu'à nos jours.

Mais c'est la crypte elle-même qui fascine surtout les visiteurs. Grâce à Marcel Palomba, qui en possède les clés, nous avons pu y descendre en sa compagnie (18). S'il a été longtemps avancé des datations aux alentours du VIII^e siècle, voire du V^e siècle pour certains auteurs, des travaux plus récents menés sur l'art roman en Provence font remonter la crypte de Dromon au XI^e siècle environ.

Il est vrai que les éléments architecturaux que l'on peut découvrir en y pénétrant rappellent l'art antique : d'abord, un chapiteau orné de béliers et de paons, le bélier représentant le Christ et les paons, oiseaux de résurrection, évoquant l'incorruptibilité du corps de gloire. Ensuite, en vis-à-vis, un autre chapiteau qui montre des corbeilles contenant des gerbes de blé à six épis : on peut y voir l'évocation de la richesse des moissons ou un sens religieux caché, six étant le nombre de lettres du Christ en grec...

D'une longueur de 5,50 m, au sol en terre battue, la crypte est dotée de deux entrées, l'une au nord aujourd'hui murée, et l'autre au sud, afin de faciliter le passage des pèlerins perpendiculairement à l'axe de la crypte.

Pour la plupart des auteurs, cette pièce souterraine possède toutes les caractéristiques d'un martyrium, autrement dit un lieu dédié à la sauvegarde et au culte de reliques. D'ailleurs, l'étroite lucarne qui éclaire la crypte, finement orientée, devait dispenser une lumière presque surnaturelle sur la tombe sacrée ou les reliques que les fidèles venaient vénérer.

On se souvient alors que Saint-Geniez, toute proche, tire son nom d'un saint vénéré de l'Antiquité tardive, saint Genès d'Arles. La ville d'Arles où, justement, Dardanus fut préfet du prétoire des Gaules... Se pourrait-il que l'illustre fonctionnaire ait amené à Theopolis les reliques du saint pour donner du prestige à son nouveau domaine ? Et pourquoi n'aurait-il pas déposé ces restes sacrés dans un lieu connu de tout temps comme un lieu de culte ?

DRÔLE D'AMBIANCE

D'avantage qu'à l'extérieur sous le chaud soleil de Provence, c'est dans la crypte de la chapelle qu'on ressent une curieuse impression, légèrement oppressante (l'endroit est confiné), mais sans aucune hostilité.

Au-delà des éléments architecturaux, le regard est vite attiré par l'énorme rocher qui bloque le fond de la crypte. Selon la tradition locale, ce serait une « pierre de fertilité » que les femmes de la région venaient toucher afin de s'assurer de tomber enceintes. Il est dit aussi

que jusqu'au XIV^e siècle, une source jaillissait dans le ravin du Gour, au pied du Rocher de Dromon, et était réputée pour ses pouvoirs de fécondité. Cette eau aux propriétés magiques était placée sous la protection de Grosellos, la divinité gauloise des sources de fécondité.

Marcel Palomba, notre guide d'un jour, nous explique que certains visiteurs voient en la pierre de fertilité une formidable source d'énergie auprès de laquelle ils aiment venir régulièrement se ressourcer. Sur place, nous n'avons pas ressenti cet « exceptionnel rayonnement » qu'évoque Roger Corréard dans ses écrits, mais il est impossible de rester indifférent face à cette masse rocheuse qui ressemble à une météorite déposée là par une divinité...

Surtout, ce mystérieux caillou géant suscite l'interrogation : qu'y a-t-il derrière ? Sert-il à bloquer l'accès à une cavité, une grotte voire un couloir ? Et si c'est le cas, que protège-t-il ? Le tombeau de Dardanus ? Des reliques sacrées de saint Genès ? Ou... le trésor des Nibelungen ? Des archéologues évoquent des prémices de couloir avec des marches descendantes, mais les travaux n'ont pas été menés jusqu'au bout. Peut-être, pour en avoir le cœur net, faudrait-il recourir à des moyens technologiques modernes (radiographie, mini caméras) déjà en usage dans l'étude des pyramides en Égypte ? Mais certaines voix s'élèvent pour rappeler que parfois certains lieux sont bien trop sacrés pour qu'on s'amuse à les profaner...

De l'histoire de Dardanus et de sa cité mythique Theopolis, il ne subsiste aucune trace tangible sinon une inscription gravée qui perdure. Était-ce vraiment une ville ou juste une grosse ferme fortifiée ? Ou alors un monastère ? On l'ignore. Existe-t-il un immense trésor enfoui quelque part dans la région ? C'est possible. Mais si vous passez un jour par Saint-Geniez et Dromon, alors peut-être, comme nous, aurez-vous cette puissante intuition de vous trouver au cœur d'une terre de mystères...

SOURCES

Pour un aussi petit lieu, Theopolis a suscité une bibliographie très prolifique qui remonte jusqu'au XVII^e siècle. Pour une bibliographie complète, se reporter à la *Carte Archéologique des Alpes-de-Haute-Provence* de Géraldine Bérard, académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1997.

Voici les ouvrages que nous avons consultés avec profit :

- François Châtillon, « *Locus Cui Nomen Theopoli Est* », essai sur Dardanus, préfet du prétoire des Gaules au V^e siècle, Gap, 1943.
- Henri-Irénée Marrou, « Un lieu-dit *Cité de Dieu* », in Augustinus Magister, volume 1, Bibliothèque Augustinienne, Paris, 1954.
- Henri-Paul Eydoux, *Réalités et énigmes de l'archéologie*, chapitre 8,

À la recherche de l'énigmatique Cité de Dieu dans les Alpes françaises, Plon, 1963.

- Marc de Leeuw, « Histoire de Saint-Geniez de Dromon », imprimé chez Transfaire, 2000

L'auteur remercie chaleureusement M. Marcel Palomba pour ses précieuses informations et pour lui avoir ouvert les portes de la crypte de Notre-Dame de Dromon.

PARTIE 5
OBJETS
ÉNIGMATIQUES

13

LE MANTEAU MIRACULEUX DE NOTRE-DAME DE GUADALUPE

Le 9 décembre 1531, Juan Diego, un paysan mexicain, assiste à l'apparition de la Vierge sur la colline du Tepeyac. Devant les notables de son village, il raconte sa vision et dévoile un « tilma » (manteau) portant le portrait imprimé de la Vierge. Cinq siècles plus tard, vénérée par toute l'Amérique latine, l'image sacrée demeure en parfait état et l'examen de certains détails déconcertants laisserait penser qu'elle est l'œuvre du pinceau de Dieu...

Savez-vous quel est le monument catholique le plus visité après la cité du Vatican ? La réponse, vous la trouverez au Mexique : c'est la basilique Notre-Dame-de-Guadalupe de Mexico. Visitée par 20 millions de pèlerins chaque année, cette église héberge l'image considérée comme miraculeuse de la Vierge Marie lors de son apparition à un indigène du Mexique en 1531. Depuis lors, figure catholique majeure vénérée par toute l'Amérique latine et bien au-delà, patronne de la ville de Mexico depuis 1737 et du Mexique depuis 1895, Notre-Dame de Guadalupe fait l'objet d'une ferveur qui ne faiblit pas et, par le mystère qu'entretient l'image miraculeuse, nourrit également les débats entre croyants et spécialistes.

L'APPARITION MERVEILLEUSE

Selon la tradition, tout a commencé le 9 décembre 1531. Ce jour-là, un pauvre berger d'origine aztèque, Juan Diego Cuauhtlatatzin, âgé de 57 ans, quitte sa maison de Tulpetlac pour se rendre à la messe dans un lieu du nom de Tlatilolco. Né en 1474, Juan Diego a été baptisé tardivement, à l'âge de 50 ans, par l'un des premiers prêtres franciscains arrivés au Mexique.

Passant au pied de la colline de Tepeyac, au nord de Mexico, Juan Diego entend une douce voix l'appeler et voit soudain la Vierge Marie lui apparaître pour la première fois. La jeune dame « éblouissante de lumière » lui parle comme à un fils et lui demande de construire sur la colline un petit lieu de culte, avec l'autorisation de l'évêque de Mexico, pour que tous ses enfants puissent venir à elle.

Le jour même, après avoir patienté huit heures, dit-on, Juan Diego parvient à parler à son évêque, Juan de Zumarraga, mais celui-ci doute fortement de la parole du paysan aztèque. Au soir du 9 décembre, Juan Diego retourne sur la colline de Tepeyac où la Vierge Marie lui apparaît pour la deuxième fois. Celle-ci lui renouvelle sa demande. Humblement, Juan Diego sollicite un signe afin de convaincre l'évêque.

Le 10 décembre, Juan Diego redemande audience auprès de l'évêque qui accepte de le recevoir. Le visionnaire raconte son histoire avec de nouveaux détails. Intrigué, Juan de Zumarraga lui dit qu'il a besoin d'un signe afin de rendre publique la nouvelle des apparitions.

Sur le chemin de retour vers son village, Juan Diego repasse sur la colline de Tepeyac. C'est la troisième apparition de la Vierge Marie qui le félicite pour son obéissance et sa ferveur et lui promet un signe pour le lendemain. Le 11 décembre, Juan Diego ne peut revenir sur la colline, car il doit veiller son oncle tombé gravement malade. Lorsque ce dernier, pensant vivre ses derniers instants, fait appeler un prêtre le 12 décembre, Juan Diego se précipite et contourne la colline, redoutant d'être retardé par une nouvelle apparition mariale.

C'est alors qu'il aperçoit la Vierge Marie qui vient à sa rencontre. D'emblée, elle lui dit de ne pas se faire de souci, car son oncle va guérir dans la journée. De plus, en pleine saison sèche, elle fait pousser miraculeusement des roses de Castille sur toute la colline et demande à Juan Diego d'en cueillir une grande brassée :

— Portes-les à l'évêque, ces fleurs seront le signe qu'il attend...

Juan recueille le plus de roses possible qu'il enserme précautionneusement dans son tilma (tunique traditionnelle sans manches) et s'en va demander une nouvelle audience à l'évêque. Devant une petite assemblée réunie par le prélat, Juan déplie son tilma... et sous les yeux émerveillés des témoins, apparaît imprimée sur le tissu l'image miraculeuse de la Vierge, revêtue d'un manteau étoilé couvert d'or et d'une robe rose ornée de trois types de fleurs des collines. Tous tombent à genoux pour célébrer la vision merveilleuse.

De retour chez lui, Juan retrouve son oncle parfaitement guéri, qui lui avoue avoir lui aussi vu la Vierge Marie au moment même de sa guérison. L'apparition lui aurait dit vouloir être appelée « La parfaite Vierge, Sainte Marie de Guadalupe ».

HISTOIRE VRAIE OU LÉGENDE ?

On trouve la première mention de ce récit dans le Nican Mopohua (littéralement le livre « qui raconte »), un texte daté entre 1540 et 1560 retranscrit en nâhuatl par Antonio Valeriano, un Indien cultivé qui enseignait alors au collège franciscain Santa Cruz de Tlatelolco.

L'histoire reprend certains motifs de l'Ancien et du Nouveau

Testament, mais elle semble également inspirée d'une vieille légende espagnole du début du XII^e siècle dans laquelle la Vierge apparaît à un vacher d'Estrémadure, Gil Cordoro, et le conduit à déterrer une petite statue d'elle-même enfouie sur les berges du fleuve Guadalupe. Cette découverte, celle d'une petite Vierge brune, fut très vite transmise au-delà des limites de la région, de sorte qu'en 1338 le roi Alphonse XI d'Espagne fit édifier une chapelle, connue actuellement comme le Monastère royal de Santa Maria de Guadalupe.

Ce sanctuaire fut un lieu de pèlerinage très populaire lorsque les Espagnols se lancèrent à la conquête des océans. Christophe Colomb en personne vint s'y recueillir avant son expédition qui le rendit célèbre. D'ailleurs, il nomma l'une des îles des Antilles qu'il découvrit du nom de « Guadeloupe »...

Si l'on ajoute à cela le fait que la colline de Tepeyac était un site où les Aztèques avaient bâti un temple consacré à Tonantzin, leur propre déesse vierge, on comprend la réticence de l'église à s'enthousiasmer pour les apparitions d'une Vierge très liée à une divinité majeure aztèque dont le clergé catholique s'est évertué à supprimer le culte et qui, justement, demande qu'on bâtisse une chapelle à l'endroit où l'on vénérât la déesse aztèque ! Derrière ce récit d'apparition, se joue en fait un processus de syncrétisme, avec une tradition (catholique) qui vient se greffer sur une autre (indienne).

JUAN DIEGO A-T-IL VRAIMENT EXISTÉ ?

L'existence même de Juan Diego a été sérieusement mise en doute, notamment au moment de sa canonisation, prouvant au passage que l'on peut devenir un saint alors qu'on n'a peut-être jamais vécu. D'importants représentants du clergé catholique ont émis des réserves, à l'image de l'ancien nonce apostolique mexicain Girolamo Prigione ou de Guillermo Schulemburg Prado, membre de l'Académie pontificale mariale et premier administrateur (pendant trente ans) de la basilique de Guadalupe.

De son côté, l'archevêque polonais Edward Nowak, secrétaire de la Congrégation pour la Cause des Saints, a déclaré : « Sur l'existence de ce saint, il y a toujours eu de sérieux doutes. Nous n'avons pas de documents probants, mais seulement des indices. [...] Aucune preuve prise seule n'atteste que Juan Diego ait existé. »

LA NAISSANCE D'UNE FERVEUR POPULAIRE

Il n'empêche que le manteau sacré a peut-être réalisé un miracle en contrecarrant un génocide. Alors que les Indiens étaient sur le point de se révolter et qu'on peut sans peine imaginer que leur insurrection aurait donné lieu à un massacre, le rôle donné par la Vierge à un pauvre indien, devenu porte-parole auprès du clergé, a changé du tout

au tout la position de l'église catholique vis-à-vis des Aztèques. Dans sa bulle de 1537, le pape Paul III reconnaît que les Indiens du Mexique ont une âme et tuer un Aztèque devient un péché.

Devenue patronne des Indiens, Notre-Dame de Guadalupe n'a cessé depuis de susciter une dévotion sans faille. Elle aurait pu rester dans le domaine de la croyance religieuse ou de la légende si le fameux manteau de l'Indien, précieusement protégé au sein de la basilique de Mexico, n'avait pas dévoilé, au fil des siècles, des mystères de plus en plus inconcevables.

DES RÉFÉRENCES ASTRONOMIQUES ?

La première de ces découvertes concerne les motifs visibles sur le manteau. Selon certaines sources, à manier avec précaution, il semblerait que les quarante-six étoiles présentes sur le manteau de la Vierge correspondent parfaitement aux constellations visibles dans le ciel au-dessus de Mexico le jour d'une éclipse solaire, le 12 décembre 1531. Le manteau reproduit fidèlement sur l'étoffe l'état du ciel, avec la position des étoiles inversée de gauche à droite, et surtout, comme la voûte céleste est courbe, le schéma des étoiles s'inscrit sur l'étoffe en deux dimensions selon les principes de l'anamorphose qui ne seront édictés qu'au... XVIII^e siècle !

Se peut-il qu'il y ait un lien de cause à effet entre cette éclipse et les apparitions mariales ? En ce domaine, l'astronomie archéologique apporte peu de réponses. Ce qui semble davantage établi, en revanche, ce sont les diverses références bibliques figurant sur le tissu miraculeux. Les rayons d'or et le croissant de lune sont associés au chapitre XII du livre de l'Apocalypse selon saint Jean, les quarante-six étoiles du manteau correspondent au nombre d'années qui ont été nécessaires pour bâtir le temple de Jérusalem. La Vierge a la tête penchée et les mains jointes, elle porte ses couleurs traditionnelles, la robe rose-rouge et le manteau bleu azur, turquoise ou jade. Sur son ventre, la ceinture violette à double pan symbolise la maternité. Tous ces points, loin d'être uniques en leur genre, sont en fait des traits caractéristiques de la manière dont on représente habituellement la Vierge Marie depuis le Moyen-Âge.

UN TISSU INCROYABLEMENT BIEN CONSERVÉ

Un autre point qui défie l'entendement, c'est l'état de préservation stupéfiant dans lequel apparaît le tilma de Juan Diego après plus de quatre cent soixante-quinze ans. Surtout lorsqu'on sait que ce vêtement de piètre qualité fut fabriqué en fibres de cactus dont la longévité ne devrait pas excéder une vingtaine d'années...

La réputation extraordinaire du manteau remonte à 1666 lorsque le vêtement est examiné par un groupe de peintres et de médecins de

l'époque afin d'en déterminer la nature miraculeuse. Tous s'accordent à dire que l'image, si nette, ne peut pas avoir été peinte sur le tissu en l'absence de préparation de fond.

Les spécialistes ajoutent que cent trente-cinq ans après les apparitions, il est inexplicable que le manteau soit en parfait état, alors que le climat, chaud et humide, aurait dû l'altérer. Qui plus est, le tissu a longtemps été exposé sans la moindre protection. Ce n'est qu'au milieu du XVIII^e siècle qu'on place le vêtement à l'abri d'une vitre. Durant plusieurs siècles, le manteau a donc supporté la lumière des lampes et des cierges, l'humidité, les insectes, d'autres tissus venant frotter l'image, sans compter tous les fidèles venus la toucher et l'embrasser...

En 1788, on décide de réaliser une copie sur le même type de tissu que l'on expose au même endroit, sur l'autel du sanctuaire : il fallut moins de huit ans pour dégrader sérieusement le tissu de la copie. Entre-temps, en 1791, un orfèvre qui procédait au nettoyage du cadre en argent du tilma avec de l'acide muriatique (50 % d'acide nitrique, 50 % d'acide chlorhydrique) avait versé par accident des gouttes de la substance acide sur le côté droit supérieur du manteau. Le liquide, au lieu de ronger le tissu au point de faire un trou, n'a laissé que des taches encore visibles.

Le tilma miraculeux serait-il donc indestructible ? Tout porte à croire qu'il jouit en tout cas d'une protection hors du commun : le 14 novembre 1921, un anarchiste du nom de Lucien Perez dissimule une charge de dynamite dans un bouquet de fleurs qu'il dépose au pied de l'image. La bombe explose, elle endommage le crucifix en bronze de l'autel et fait voler en éclats la vitre qui protège le tissu sacré. Mais celui-ci demeure intact.

Selon plusieurs sources dont la fiabilité reste contestable, Richard Kuhn, prix Nobel de chimie, aurait examiné en 1936 deux fils colorés du tissu, l'un en rouge, l'autre en jaune, sans parvenir à identifier la nature des pigments sur ces fils. Il aurait conclu que les colorants étaient d'origine ni végétale, ni animale, ni minérale.

Il faut aussi mentionner que l'image du manteau peut se regarder aussi bien à l'endroit qu'à l'envers du tissu, comme le constate le peintre Miguel Cabrera au XVIII^e siècle.

Des photographies, certaines prises aux rayons infrarouges, d'autres dans des fréquences proches de l'ultraviolet, ont permis en 1979 à Jody Brant Smith et Philip Serna Callahan d'affirmer la présence de retouches successives et l'impression directe de la figure de la Vierge sur le tissu, sans esquisse sous-jacente à l'image, ce qui semble techniquement impossible. Par ailleurs, l'image ne présente aucun « craquelé », ce qui n'est pas le cas des peintures en général après plusieurs siècles de conservation. Ensuite, le bleu du manteau résulte

d'un pigment non répertorié, qui donne à la couleur une intensité uniforme, aussi brillante que si elle avait été posée quelques jours plus tôt... Et ce n'est pas tout : les couleurs du visage et des mains se modifient nettement lorsqu'on s'approche ou qu'on s'éloigne de l'image ! Simple illusion d'optique ?

Enfin, un dernier fait curieux : Serna Callahan découvre que le tilma conserve en permanence une température oscillant entre 36,6 et 37 °C, ce qui correspond à celle du corps humain !

CONTRE-THÉORIES

Pour autant, tous ceux qui étudient le manteau miraculeux ne valident pas ces thèses extraordinaires. Une autre étude postule que le manteau serait en réalité fait d'un mélange de lin et de chanvre ou de fibre de cactus, et non d'agave, ce qui expliquerait sa longue durée de conservation. Quant aux couleurs, elles paraîtraient aussi fraîches et récentes parce qu'en fait, l'image aurait été repeinte plusieurs fois par le passé.

Surtout, une étude confidentielle lancée en 1982, mais dévoilée seulement en 2002 conclut que la peinture à la détrempe est d'origine humaine. C'est l'expert en restauration d'œuvres d'art José Sol Rosales qui mène les observations au stéréomicroscope, ce qui lui permet d'apprendre que l'œuvre a été réalisée à partir de pigments d'origines animale et végétale (cochenille, noir de fumée de pin, terres de couleurs variées, autant de pigments en usage au XVI^e siècle) qui ont été posés sur un apprêt à base de sulfate de calcium. L'expert précise également que l'artiste a utilisé une palette de couleurs très limitée (noir, blanc, bleu, vert, quelques couleurs de terre, du rouge et de l'or). Selon lui, l'image n'a pas d'origine surnaturelle, mais est bien l'œuvre d'un artiste qui a utilisé les matériaux et les techniques du XVI^e siècle.

Pour l'historienne Jeanette Favrot Peterson, la peinture pourrait être l'œuvre de Marcos Cipac de Aquino, un artiste aztèque de l'époque qui l'aurait peinte vers 1550. D'ailleurs, un prêtre avait déjà formulé une hypothèse analogue en... 1656, déclarant que l'effigie avait été peinte l'année précédente par le « peintre indigène Marcos ». Qu'elle soit d'une texture unique au monde ou d'une composition très banale, un fait reste indéniable : l'image originale est intacte comme au premier jour après plus de quatre cent quatre-vingts ans.

LES YEUX DE LA VIERGE SONT-ILS VIVANTS ?

Si l'état de conservation du tilma relève du miracle, que dire alors des yeux de la Vierge imprimés sur le tissu ? C'est peut-être le secret le plus incroyable de la relique : lorsque les spécialistes examinent les yeux de l'image avec des appareils sophistiqués, ils ont l'air aussi

creux et brillant que ceux d'une personne vivante !

Laissons la parole au D^r Rafael Torrija Lavoignet, l'ophtalmologiste qui le remarqua le premier en 1956 : « Quand on dirige la lumière de l'ophtalmoscope sur la pupille d'un œil humain, on voit briller un reflet lumineux sur le cercle externe de celle-ci... En dirigeant la lumière de l'ophtalmoscope sur la pupille de l'image de la Vierge, apparaît le même reflet lumineux. Et par suite de ce reflet, la pupille s'illumine de façon diffuse donnant l'impression de relief en creux. Ce reflet est impossible à obtenir sur une surface plane et, qui plus est, opaque. J'ai, par la suite, examiné au moyen de l'ophtalmoscope les yeux sur diverses peintures à l'huile, à l'aquarelle et sur des photographies. Sur aucune d'elles, toutes de personnages distincts, on n'apercevait le moindre reflet. Tandis que les yeux de la Vierge de Guadalupe donnent une impression de vie... »

Toujours en 1956, un autre ophtalmologiste, le réputé D^r Javier Torroella Bueno, certifie la présence dans les yeux de la Vierge d'un triple reflet qui est caractéristique de tout œil humain.

C'est l'effet dit Samson-Purkinje, un phénomène optique mis en évidence d'abord en 1832 par le D^r Purkinje, et confirmé ensuite à Paris par le D^r Samson en 1838. Selon cette loi optique, un objet bien éclairé qui se trouve entre 30 et 40 centimètres d'un œil va s'y refléter trois fois. Une fois dans le sens normal sur la surface de la cornée, une deuxième fois, inversée vers le bas sur la surface antérieure du cristallin, et une troisième fois, à nouveau en sens normal, sur la surface postérieure du cristallin. Ces trois images correspondent à des tailles différentes bien précises et pour les observer, il faut projeter vers l'œil un faisceau très étroit de lumière intense et à courte distance. Si l'on fait bouger légèrement le faisceau, on peut distinguer plus facilement les images.

Dans son rapport, le D^r Torroella Bueno confirme que ces images se situent exactement là où elles devraient se trouver en accord avec l'effet Samson-Purkinje et il précise que la distorsion des images correspond bien à la courbure de la cornée. Un constat que d'autres spécialistes, tels que le D^r Édouard Turati Alvarez ou le neurologue Jorge Alvarez Loyo, confirmeront par la suite.

LE REFLET DE « PERSONNAGES » ?

Mais les spécialistes ne sont pas encore au bout de leurs surprises ! Car les yeux de la Vierge laisseraient aussi voir les images d'étranges silhouettes...

Dès la fin des années 1930, on commence à faire des observations étonnantes. En 1929, Alfonso Marcue, qui est à cette époque le photographe officiel de l'ancienne basilique de Guadalupe à Mexico, est le premier à remarquer que dans l'œil droit de la Vierge, on peut

distinguer le reflet de l'image d'un homme barbu ! Comment ce miracle est-il possible et qui est cet homme ? N'en croyant pas ses yeux, le photographe réexamine attentivement ses clichés en noir et blanc et décide d'avertir les autorités ecclésiastiques. Celles-ci lui intimement l'ordre de ne pas révéler sa découverte et le photographe obéit, gardant le silence complet sur son ahurissante trouvaille.

Sauf que les clichés ne restent pas secrets et, en mai 1951, un dessinateur, José Carlos Salinas Chavez, qui regarde les photos noir et blanc à son tour avec une simple loupe, « redécouvre » ce qui semble être le reflet d'un homme barbu dans la pupille droite de la Vierge... mais aussi dans la pupille gauche ! Selon ses estimations, l'homme qui apparaît devait se trouver à une distance maximale de 40 centimètres des yeux de la Vierge lorsque l'image s'est formée, autrement dit, à très proche distance. Et tout le monde de se poser la même question : et si c'était l'image de Juan Diego ?

À la fin des années 1970, avec l'avancée des nouvelles technologies notamment dans le domaine de l'optique et de l'infiniment petit, les scientifiques font de nouvelles découvertes, encore plus stupéfiantes. Dès 1978, un ingénieur péruvien, le D^r José Aste Tonsmann, licencié de l'université de Cornell et travaillant dans l'informatique depuis 1963 notamment pour IBM, entreprend une recherche sur les yeux de l'image de Notre-Dame de Guadalupe. Sur un ordinateur permettant le travail en haute définition, il analyse minutieusement des photographies du visage du tilma agrandies 2 500 fois. Après avoir nettoyé et filtré les clichés de toute donnée parasite, il aperçoit plus d'une dizaine de nouvelles figures : un Indien qui ouvre son manteau, un homme très âgé sur la joue duquel on croit reconnaître une larme, un jeune homme qui se tient la barbe avec un air sceptique, un autre Indien dont le corps apparaît en entier, torse nu, dans l'attitude de la prière, une femme de couleur noire, une autre femme avec deux enfants et un bébé enveloppé sur son dos, un homme avec un sombrero qui semble parler à cette femme, mais aussi un couple qui paraît observer la scène, et enfin, une partie d'un meuble et une partie de la courbe du plafond...

La découverte laisse les experts et les hommes d'Église pantois. L'homme qui ouvre son manteau pourrait être notre indien Juan Diego

Cauhtlatatzin, le vieil homme serait l'évêque Juan de Zumarraga, le jeune homme un traducteur et la femme noire la servante de l'évêque... Comment interpréter cette scène ? Pourquoi est-elle visible dans les pupilles de la Vierge ? S'agit-il d'un instantané de la scène de la révélation ou d'une image dissimulée par un artiste doué d'un talent extraordinaire ? Cette vision contient-elle un message caché, que seules les nouvelles technologies de l'image pourraient nous dévoiler ?

En 1991, une dernière découverte tout aussi déconcertante que les

précédentes : le D^r Jorge Escalante et son équipe d'ophtalmologistes décèlent, au niveau des paupières de la Vierge, les signes marquants d'une micro-circulation artérielle !

Aujourd'hui, rien n'est tranché. Selon leurs convictions et ce que l'on veut trouver dans cette mystérieuse image, certains y voient une défense surnaturelle de la famille, à travers l'image de ces humains (hommes, femmes et enfants) située juste au centre de la pupille. Mais d'autres affirment que l'image visible dans les yeux de la Vierge possède une résolution si basse que personne ne peut dire avec certitude ce que l'on voit. Dans son livre *La guerre des images* (1990), l'historien Serge Gruzinski affirme que Juan Diego n'a jamais existé et nie toute réalité aux mystères du manteau sacré.

Pour nombre de scientifiques, il s'agit juste d'un cas classique de paréidolie, cette tendance à voir dans des contours ambigus et indéterminés une forme humaine ou animale (dans les nuages, par exemple). Le plus souvent, l'illusion d'optique introduit des visions religieuses, comme le visage du Christ sur une poutre, un mur ou... un toast grillé.

LES « MIRACLES » DE 1990 ET 2007

Quoi qu'il en soit, la nature surnaturelle du manteau de la Vierge de Guadalupe ne serait pas complète si l'objet ne s'accompagnait pas également de récits miraculeux. Le premier de ces miracles s'est déroulé le 3 mai 1990. Un certain Juan José Barragan, âgé de 20 ans, connu pour être drogué et alcoolique, tente de se tuer en se défenestrant du deuxième étage d'un immeuble. Le médecin qui constate le suicide, le D^r Homero Hernandez Illescas, note une fracture mortelle à la base du crâne et une lésion du bulbe rachidien, ce qui ôte tout espoir de survie. La mère du jeune homme, comprenant que le cas est plus que désespéré, confie son fils par la prière à Juan Diego. Trois jours plus tard, le paysan aztèque est béatifié à Mexico et Juan José, contre toute attente, est guéri. Ce miracle constaté par le corps médical sera retenu lors du procès en canonisation de Juan Diego.

Plus près de nous, le 24 avril 2007, un autre événement étrange est survenu dans la basilique Notre-Dame-de-Guadalupe de Mexico. La communauté catholique est en émoi, car le conseil municipal de la ville vient de prendre la décision de légaliser l'avortement jusqu'à douze semaines de grossesse alors qu'il était interdit jusque-là. Or, la Vierge de Guadalupe est pour les chrétiens du monde entier le symbole de la défense de l'enfant à naître. Elle est spécialement invoquée par les mouvements de défense de la famille et pro-vie, la divinité étant souvent représentée enceinte.

Et ce 24 avril, pendant la messe célébrée pour les enfants martyrs de l'avortement, l'image de la Vierge de Guadalupe devant laquelle les

fidèles défilent sur un tapis roulant s'éclaire soudain au niveau de l'abdomen !

Tous les témoins confirment avoir vu et (pour certains d'entre eux photographié) une lueur intense, proche du halo, au niveau de l'estomac de la Vierge. À l'aide d'un recadrage et d'un important grossissement, on s'aperçoit sur les clichés pris ce jour-là que la lumière semble émerger du ventre de l'image de la Sainte Vierge et n'est ni un reflet, ni un éclairage artificiel. La lueur observée est à la fois très blanche, très pure et très intense. Elle ne ressemble pas aux effets lumineux provoqués par les flashes des appareils photo.

Plus étonnant encore : ceux qui sont au plus près de l'image sacrée distinguent, au cœur du halo de lumière blanche, certaines zones d'ombre ayant les caractéristiques, forme et contours d'un embryon humain dans le sein maternel ! Très vite, certains fidèles sont convaincus de voir le corps même du Christ dans le ventre de sa mère...

Luis Girault, ingénieur de son état, qui étudie quelques photos prises lors de l'apparition, atteste ensuite de l'authenticité du négatif et indique qu'il n'a été ni modifié ni altéré, par la superposition d'une autre image notamment. Selon lui, la lumière ne provient d'aucune source extérieure, mais sort littéralement de l'image de la Vierge.

Devant l'émotion légitime des fidèles et des pèlerins, l'église mexicaine, soutenue par le Vatican, tente de calmer le jeu. Devant un événement présenté par certains comme miraculeux, M^{gr} José Luis Guerrero Rosado, premier chanoine de la basilique, délivre un commentaire mesuré : « Il est touchant et respectable que la dévotion des personnes voie des signes divins dans la vie de tous les jours, étant donné précisément que toute la nature qui nous entoure nous parle de Dieu et de son intérêt pour nous. Toutefois, dans sa providence, il est inhabituel et non conforme à sa volonté qu'il existe une abondance de preuves surnaturelles. Souvenons-nous que Jésus qualifie d'« heureux », « ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (Jn 20, 29). Même si Dieu est parfaitement libre de le faire, il n'est pas normal qu'il répète par un miracle ce qu'il a déjà transmis très clairement dans sa Loi et dans nos consciences : l'interdiction d'assassiner des innocents. »

Et l'ecclésiastique de poursuivre : « Sans nier que les fidèles puissent voir dans ce phénomène un signe de l'amour de Dieu, nous nous trouvons ici en réalité devant un fait qui serait seulement inexplicable, mais qui en réalité n'a pas été suffisamment examiné, et auquel on attribue une catégorie surnaturelle qui n'a cependant pas encore été démontrée, car il n'est pas suffisant qu'un ingénieur ait effectué un unique contrôle sur le négatif d'une photo. »

On voit donc très clairement la position de l'église. Si l'on ne trouve pas d'explication naturelle à la lumière constatée sur les

photographies, la seule chose qu'elle reconnaîtra sera l'apparition d'une lumière inexplicable: « Nous répétons qu'il est légitime et touchant que les personnes qui considèrent que Dieu est en train de leur parler de cette manière l'interprètent ainsi, mais ceci ne constitue pas et ne peut constituer une affirmation officielle de l'Église catholique, ni de l'archidiocèse de Mexico et ni même des autorités de la basilique de Guadalupe. » Ce qui n'empêche pas nombre de fidèles d'être intimement convaincus qu'ils ont assisté à un authentique miracle... Quant au message politique, en revanche, il est d'une redoutable absence d'ambiguïté: c'est un non farouche à l'avortement.

UN PETIT MORCEAU DE LA RELIQUE AUX ÉTATS-UNIS

On le sait peu, mais les États-Unis possèdent une petite pièce du tilma. En 1941, l'archevêque de Los Angeles, M^{gr} John J. Cantwell, effectue un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame-de-Guadalupe, à Mexico. En remerciement, l'archevêque de Mexico offre, sous forme de relique, une toute petite pièce du tilma. Ce minuscule morceau, d'une taille de 1,27 cm², est aujourd'hui conservé dans les archives de l'archidiocèse de Los Angeles, pendu autour d'une statue de Notre-Dame de Guadalupe remontant au XVII^e siècle. De temps en temps, elle fait l'objet d'une tournée d'adoration dans les États américains, notamment auprès de la communauté latino-américaine.

Mère de tous les Mexicains, la Vierge de Guadalupe conserve une large part de son mystère. Que l'on soit croyant ou pas, le manteau sacré qui la représente demeure un objet fascinant qui traverse les siècles et qui n'a probablement pas livré tous ses secrets.

SOURCES

- John F. Moffitt, *Our Lady of Guadalupe: The Painting, the Legend and the Reality*, Jefferson, McFarland, 2006.
- Joe Nickel, « Miraculous Image of Guadalupe », *Committee for Skeptical Inquiry*, juin 2002.
- Jean-Michel Grandsire, « Guadalupe: l'impact social et historique », site Parasciences, 26 février 2011.
- Père François Brune & José Aste Tønsmann, *Le secret de ses yeux, le plus grand mystère du Mexique*, Temps Présent éditions, 2009.
- « Le mystère de la Sainte Vierge de Guadalupe », site Ophtsurf.free.fr: ophtsurf.free.fr/œil_art/mystereguadalupe.htm
- Didier van Cauwelaert, *L'apparition*, Albin Michel, 2001.
- « Manifestation inexplicable à Notre-Dame-de-Guadalupe », Zenith.org, 23 mai 2007.

14

LA CHAISE MAUDITE DE THOMAS BUSBY

C'est une chaise en chêne d'apparence très ordinaire. Pourtant, dans le musée de Thirsk (Yorkshire du Nord, Angleterre) où elle est conservée, on a préféré la suspendre au plafond, hors d'atteinte... Bizarre ? Peut-être pas, car elle aurait appartenu au criminel anglais Thomas Busby et véhiculerait une malédiction terrible : toute personne qui s'y assoit signerait son arrêt de mort à brève échéance... Voici son histoire qui remonte à 1702, sous le règne de la reine Anne d'Angleterre.

UN CADAVRE SUR LES BRAS

— Il l'a bien cherché ! Il l'a bien cherché, cette ordure !

Thomas Busby écarquilla les yeux et sembla sortir d'un rêve agité. Le marteau qu'il tenait à la main chuta lourdement sur le sol de Donatty Hall. Non, ce n'était pas un rêve, mais un cauchemar. À ses pieds gisait le corps inerte de son beau-père, Daniel Awety. Et à voir son crâne défoncé et sanglant, il était peu probable qu'il se relève un jour.

Peu à peu, à la lumière vacillante des bougies qui éclairaient la scène macabre, Busby prit conscience de l'horreur de la situation. Bon sang, mais qu'avait-il fait ? Malgré tout, une partie de son cerveau, celle qui errait encore en quête d'une improbable lucidité, ne cessait de lui pilonner le même leitmotiv : « Il l'a bien cherché ! Il l'a bien cherché, cette ordure ! »

Luttant contre la torpeur alcoolisée qui l'engourdisait (il avait quand même avalé six pintes depuis la fin de l'après-midi), Busby se décida à agir. Maladroitement, il saisit le corps d'Awety et le tira à l'extérieur de la maison.

Le domaine de Donatty Hall s'étendait au milieu de la campagne du Yorkshire du Nord, à l'écart de toute habitation. Autant dire qu'en cette soirée pluvieuse de juin 1702, le sieur Busby avait peu de chance de croiser âme qui vive. Sans trop réfléchir, il traîna en titubant le cadavre vers un bois tout proche où il le dissimula tant bien que mal au milieu de buissons touffus.

Puis il emprunta le chemin raviné par la pluie battante qui le mena

à la petite auberge de Sandhutton dont il était propriétaire et où l'attendait sa femme Elizabeth.

Alors qu'il parcourait les 4 kilomètres qui le séparaient de son foyer, Busby fit un effort pour rassembler ses pensées.

Les souvenirs affluèrent en nombre, à commencer par sa rencontre avec Daniel Awety. Homme rustre, doté d'une éducation sommaire, Busby avait tout de suite été séduit par la prestance et le franc-parler de ce nouveau venu, qui avait quitté Leeds pour venir s'installer à l'ouest du petit bourg rural de Kirby Wiske, dans le district de Hambleton. Un village sans histoire à peine connu à l'époque pour être le lieu de naissance de Roger Ascham (1515-1568), le précepteur d'Elisabeth, la fille d'Henri VIII et Anne Boleyn. Là, Awety y avait acquis une ferme domaniale rebaptisée Danotty Hall (un jeu de mots sur son nom Daniel Awety).

ACTIVITÉS ILLICITES

La ferme d'Awety était située sur un large promontoire, loin de toute route passante, ce qui lui permettait d'avoir une vue panoramique sur les alentours et de détecter très facilement l'arrivée d'un éventuel intrus. Car, si Awety avait choisi cette bâtisse pour sa tranquillité, ce n'était pas seulement pour y couler des jours paisibles, mais bien parce qu'il s'y adonnait à des activités répréhensibles. En effet, Daniel Awety était un faussaire et un faux-monnayeur notoire.

Et il avait aménagé Danotty Hall de telle sorte qu'il pouvait exercer son « art » sans subir le moindre dérangement : il commença par agrandir la bâtisse et fit creuser une pièce secrète à laquelle on accédait par un passage souterrain ouvert dans la cave du bâtiment principal. Cette voie d'accès discrète était protégée par une imposante porte en chêne, renforcée par une lourde barre métallique de plusieurs mètres de long, difficile à manœuvrer, car bloquée de part et d'autre du passage. Ainsi, Awety pouvait dissimuler le matériel de contrefaçon si un curieux venait à s'aventurer dans le passage.

C'est leur amour commun pour la boisson, et notamment cette bière forte que l'on brassait dans la région, qui rapprocha Busby et Awety. Ce dernier devint un client régulier du pub-auberge que tenait Busby à Sandhutton. Et il ne fallut pas longtemps à Awety pour comprendre qu'ils étaient de la même trempe. Réputé pour son ivrognerie et sa brutalité, Thomas Busby avait également commis plusieurs larcins et on ne pouvait pas dire que son visage respirait l'honnêteté. De beuveries en confidences, Awety confia son secret à son nouvel ami et tous deux devinrent associés. Puis de la même famille lorsque Busby épousa Elizabeth, la fille d'Awety, que l'on décrivait comme la plus jolie fille des environs...

Voilà ce que Busby ressassait dans sa tête alors qu'il cheminait dans

la campagne obscure du Yorkshire...

L'ULTIME QUERELLE

C'est l'alcool qui avait tout gâché, l'alcool et son détestable amour-propre. Au début, tout avait marché aussi bien avec Awety qu'avec sa fille. Mais lorsque vous buvez tous les jours et en quantité, vous finissez par devenir distrait, peu fiable et irascible. Et assez vite, les premières disputes avec Elizabeth, les premières querelles avec son père à propos de la fausse monnaie...

Rien de très grave jusqu'à ce matin, lorsque Busby avait déboulé dans son auberge et était tombé sur son beau-père, avachi sur son fauteuil favori. Son sang n'avait fait qu'un tour. C'était un motif de dispute somme toute stupide, mais sur le coup, aucun des deux hommes n'en avait mesuré la futilité. Des cris, des injures, des bourrades devant une Elizabeth effondrée face à la bêtise masculine. Dans un élan de violence, Busby jeta son beau-père hors de son auberge et celui-ci hurla en retour qu'il viendrait reprendre sa fille et qu'il la ramènerait avec lui à Danotty Hall.

Le soir même, inquiet à l'idée que son beau-père mette sa menace à exécution, Busby se rua au domaine d'Awety. Au lieu de trouver un terrain d'entente et de convenir chacun de leurs excès, la rencontre s'envenima à nouveau. Au point que Busby, dans un accès de furie, s'empara d'un marteau et fracassa le crâne de son beau-père de plusieurs coups mortels...

UN CRIME LOIN D'ÊTRE PARFAIT

En pénétrant dans son auberge, Busby se dit que c'était un assassin, et non un mari, qui se présentait devant sa femme. Elizabeth, qui préparait le repas du soir, ne remarqua d'abord rien d'inhabituel, elle était trop habituée à ses silences et ses réponses évasives lorsqu'il avait passé une partie de la journée à boire des pintes avec ses clients. Et elle s'estimait heureuse de ne pas avoir à subir les coups de son mari, dont personne n'ignorait qu'il avait l'alcool mauvais. Mais tout changea lorsqu'elle posa une question toute simple :

— Et mon père, il est où ? Il m'avait pourtant dit qu'il viendrait dîner chez nous ce soir.

— Ouais, je ne sais pas, il n'avait plus envie...

— Mais il t'a dit quoi ce soir ?

— Oh, je ne sais plus... On s'en fiche de toute façon... Allez, sers-moi à boire !

Tout en s'exécutant, Elizabeth regarda son mari du coin de l'œil.

« Toi, mon gaillard, tu me caches quelque chose », pensa la jeune femme qui n'aimait pas du tout le regard fixe et fuyant de son époux.

Le lendemain, sans avertir Busby, elle se rendit à Danotty Hall.

Nulle part, elle ne trouva son père. Le foyer était froid : où avait-il bien pu passer la nuit ? Elle ne lui connaissait pas d'autre relation qu'elle et Thomas.

Rongée par une inquiétude croissante, Elizabeth rendit visite au shérif (19) local et lui fit part de sa perplexité. L'homme, qui n'ignorait pas la réputation douteuse du disparu, accepta de lancer des recherches à l'aide de chiens. Il ne lui fallut guère de temps pour dénicher le cadavre d'Awety abandonné dans les bois. Le shérif et ses deux adjoints se précipitèrent dans l'auberge et trouvèrent Busby prostré devant une pinte de bière, marmonnant des propos incompréhensibles.

On traîna le suspect devant les Assizes de York (20) devant lesquelles il finit par avouer son crime. Busby fut condamné à la mort par pendaison. Son corps devrait ensuite demeurer exposé à la vue de tous sur le gibet.

LA MALÉDICTION AUX PORTES DE LA MORT

Le jour de l'exécution, à la toute fin de l'année 1702, on conduisit Busby à la potence. Volonté délibérée ou ironie morbide des juges, celle-ci avait été édifiée à Sandhutton, au carrefour avec la route du nord qui menait à Thirsk, autrement dit... en face de l'auberge de Thomas Busby !

Le condamné en profita et réclama une ultime faveur, à savoir qu'on le laisse boire une dernière bière chez lui. Comme on lui accorda ce souhait final, il prit le temps de savourer la boisson puis, alors que le bourreau faisait mine de s'impatienter, le propriétaire du lieu, sur le point d'être exécuté, se leva et pointa du doigt son fauteuil favori, ce siège en chêne massif sur lequel Awety avait commis l'erreur de s'asseoir.

À ce qu'il paraît, Busby aurait alors proféré, d'une voix forte à l'attention de l'assistance, cette malédiction prophétique : « Quiconque s'assoira sur ma chaise mourra d'une mort rapide et affreuse ! »

Peu après, Thomas Busby fut pendu haut et court et son cadavre, selon le jugement du tribunal, resta à se balancer au bout de la corde, tourné vers l'auberge, jusqu'à ce que ses os blanchissent au soleil...

L'histoire aurait pu en rester là et l'anathème du criminel tomber dans l'oubli, mais, contre toute attente, ce fut l'inverse qui se produisit.

LE FAUTEUIL MACABRE

De confidences en histoires à se faire peur, la sale réputation de Busby se perpétua et la chaise, cible de ses dernières paroles, demeura en place dans l'auberge qui prit son nom : la *Busby Stoop Inn*.

Très vite, des rumeurs de hantise naquirent autour du lieu. Certains

affirmèrent avoir aperçu le spectre du condamné dans l'auberge, d'autres déclarèrent que la malédiction n'était pas à prendre à la légère. D'ailleurs, dans les décennies qui suivirent, aucun des habitants du village ne tenta le diable en s'asseyant sur l'inquiétant siège qu'on affubla d'un surnom suggestif : le Fauteuil de la Mort.

En revanche, cela devint un jeu de proposer aux visiteurs de passage, aux voyageurs d'un soir, de défier la malédiction. Combien de naïfs ou de téméraires s'y aventurèrent ? Combien de paris furent lancés pour une pinte de bière supplémentaire ? Nul ne le sait, mais dans le siècle qui suivit la mort de Busby, il est question d'une dizaine de morts brutales demeurrées inexplicables.

Au fil du temps, la malédiction attachée à la chaise de Busby resta vivace. On raconte qu'en 1894, un ramoneur vint boire une bière au *Busby Stoop Inn* avec l'un de ses amis. Ne trouvant pas de siège, il s'assit sans hésitation sur la seule chaise inoccupée, à savoir la fameuse chaise de Busby.

Un silence se fit aussitôt dans l'auberge. Interloqué, l'homme regarda l'assistance muette. On lui expliqua l'histoire de la chaise, après quoi le ramoneur affirma qu'il se sentait parfaitement bien.

Plus tard dans la nuit, l'homme quitta le pub, se sépara de son ami et s'étendit sur le bord de la route pour dormir jusqu'au petit jour.

Le lendemain matin, les habitants du quartier qui s'étaient levés les premiers le trouvèrent mort, pendu à un portail. Son corps se trouvait à proximité de l'endroit où Busby avait été, lui aussi, pendu haut et court... L'enquête qui suivit s'acheva sur une conclusion laconique : suicide.

MORTS EN SÉRIE.

C'est durant la Deuxième Guerre mondiale qu'on reparla de la chaise hantée de Thomas Busby. Dans les années 1940, de nombreuses localités anglaises ont hébergé des bases militaires. C'est le cas de Sandhutton avec l'aérodrome de *Skipton-on-Swale* situé juste à l'ouest de la localité, non loin de l'auberge *Busby Stoop*. Quatre escadrons de la Royal Canadian Air Force y séjournaient. Pour tromper l'attente, les soldats avaient pris leurs habitudes à la taverne, bien plus chaleureuse que leur caserne. Naturellement, l'histoire de la chaise ne laissa pas indifférents ces soldats dont plusieurs d'entre eux, pour afficher leur témérité face à la mauvaise réputation de l'objet ou par simple défi, s'assirent sur le siège. Or, parmi tous ceux qui se prêtèrent à ce jeu macabre avant de s'envoler en mission de bombardement au-dessus de l'Allemagne, aucun ne rentra chez lui à la fin des hostilités...

Plus tard, en 1967, cette sombre réputation ne découragea pas non plus deux pilotes de la Royal Air Force de passage de tenter le sort à leur tour. Mal leur en prit : quelque temps plus tard, ils étaient

victimes d'un très grave accident de voiture, leur véhicule heurtant de plein fouet un arbre, et ils décédèrent avant d'avoir atteint l'hôpital.

En 1968, un an après la mort des deux pilotes, la *Busby Stoop Inn* devint la propriété de Tony Earnshaw. Homme pragmatique, plutôt terre à terre, Earnshaw n'était pas du genre à se laisser impressionner par ces récits qu'il jugea d'emblée extravagants et fantaisistes. Les habitués du pub l'avaient bien prévenu du statut très particulier de l'une des chaises de son nouvel établissement, en lui racontant notamment autour d'une pinte l'histoire des deux pilotes. Mais, insensible à toute forme de superstition, Earnshaw n'accorda aucune importance à ces avertissements. Très vite, plusieurs incidents tragiques vinrent pourtant troubler sa quiétude.

Cela commença un jour de 1970 lorsqu'un homme, envers et contre tout, s'assit sur le fauteuil maudit et mourut d'une crise cardiaque la nuit d'après. « Après tout, ce sont des choses qui arrivent, se dit Earnshaw, et cette chaise n'a rien à voir dans cette mort. »

Mais très peu de temps après, un maçon posa son séant sur le siège de Busby et l'on apprit que l'après-midi même, il s'était tué en tombant dans un trou sur son chantier. Puis, en 1971, un groupe de couvreurs fit une pause dans l'auberge et le plus jeune de l'équipe s'assit à son tour. De retour au travail, il mourut dans l'effondrement du toit sur lequel il travaillait, en s'écrasant sur une dalle de béton.

Ensuite, ce fut au tour de la femme de ménage de l'auberge qui, en époussetant la pièce, trébucha malencontreusement et tomba sur la chaise: on apprit sa mort peu de temps après d'une tumeur au cerveau...

S'ajoutèrent à cette liste tragique plusieurs cyclistes et motocyclistes qui, après avoir utilisé la chaise de Thomas Busby, furent victimes d'accidents mortels. Sans parler de cet auto-stoppeur qui, s'étant arrêté au pub pour se désaltérer et qui s'était assis à son tour sur la fameuse chaise, fut heurté et tué par une voiture deux jours plus tard. Pouvait-on encore parler de simple coïncidence ?

LE NOUVEAU PROPRIÉTAIRE RENONCE

Excédé et sans doute inquiet de la tournure que prenaient les événements, Tony Earnshaw prit une décision radicale. Il fit porter la chaise dans la cave, à l'abri des regards et de la présence d'autrui. Ainsi, plus personne ne pourrait désormais s'asseoir sur la chaise, mise sous clé. Enfin, c'est ce qu'il croyait...

Car en 1978, le livreur d'une brasserie voisine venu ravitailler l'auberge descendit des tonneaux dans la cave et, exténué par sa tâche, commit l'erreur fatale de se poser un moment dans le fauteuil pour reprendre son souffle. En remontant de la cave, juste avant de partir, il s'adressa à Earnshaw et lui confia qu'un siège aussi confortable n'avait

rien à faire au sous-sol et qu'il serait bien plus utile au milieu de l'auberge, pour le plaisir de tous...

Après cette déclaration pour le moins étrange, le chauffeur-livreux remonta dans son camion. Plus tard dans la même journée, son véhicule quittait la route sans la moindre explication, le tuant sur le coup...

Malédiction ou pas, après ce dernier épisode funeste, Earnshaw céda et suivit les conseils d'un vicaire local qui avait décrété que le fauteuil était diabolique : il entreprit de s'en débarrasser pour de bon.

AUJOURD'HUI AU MUSÉE... ET HORS D'ATTEINTE

Aussi, comme il ne voulait pas jeter le fauteuil à la décharge (après tout, c'était une belle pièce de bois et qui sait ce qu'il arriverait aux nouveaux propriétaires du fauteuil !), Earnshaw songea au petit musée de la cité voisine de Thirsk. L'accès en était gratuit et permettait de visiter huit pièces d'exposition rassemblant nombre d'objets anciens de la vie quotidienne, des collections, des costumes et des jouets de la région.

La direction de l'établissement accepta la donation sans sourciller et décida que la chaise aurait sa place dans la pièce dite « la cuisine du cottage » où se trouvaient déjà toutes sortes d'accessoires de maison. La seule différence, et elle n'est pas anodine, c'est qu'on suspendit ladite chaise au plafond, à 2 mètres en hauteur, hors d'atteinte des visiteurs. Moins par superstition que pour éviter qu'un trompe-la-mort ne s'y assoie pour épater la galerie ou remporter un pari stupide.

Et donc, depuis son entrée au musée en 1978 voici plus de trente-cinq ans, plus personne ne s'est assis sur la chaise hantée de Busby. Et les touristes amateurs d'étrange et d'insolite en sont réduits à contempler à distance cet objet hors du commun !

UNE LÉGENDE INVENTÉE DE TOUTES PIÈCES ?

Que penser de cette sinistre histoire ? D'abord, est-il possible qu'elle ne soit qu'une pure fiction ? Qu'en est-il des protagonistes et de la série de décès inexplicables ? Essayons d'y voir plus clair.

Cooper Harding, le conservateur du musée Thirsk, a mis en évidence quelques données incontestables. Ainsi, Thomas Busby a bel et bien existé. On possède d'ailleurs un portrait de lui (bien que non avéré) qui montre un homme aux cheveux de couleur châtain, au visage plutôt émacié, au nez fin et à la bouche mince, avec des yeux gris qui semblent scruter le fond de votre âme.

Busby a vécu à Sandhutton dans le Yorkshire du Nord et a été exécuté en 1702 pour le meurtre de Daniel Awety (ou Awty, ou Auty selon certaines sources). Dès 1703, l'historien anglais Ralph Thoresby signale avoir eu la triste vision de Thomas Busby pendu enchaîné pour

l'assassinat d'Awety.

Les archives de 1702 ayant été perdues, il est impossible de savoir où et quand précisément Busby fut pendu. En fait, après l'exécution, son corps fut conservé dans le goudron et placé dans un châssis en fer afin d'être exposé sur un gibet à la vue des passants. Lorsqu'il a été inhumé, son corps devait être en piteux état...

De Daniel Awety, on sait qu'il est né en 1644 dans le village de Dewsbury (Yorkshire), fils d'Edward Awety et Alice Tebb, un couple de drapiers. Ses parents se livrant en fait à des activités peu recommandables, le jeune Daniel fut initié très tôt aux larcins et à la fabrication de fausse monnaie. Compromis dans le vol d'un superbe ostensor chez un pasteur de York durant l'été 1675, il fut dénoncé en 1686, mais l'objet volé avait été fondu entre-temps et Awety échappa à toute condamnation en l'absence de preuve...

Selon Harding, c'est le trafic de fausse monnaie qui serait au cœur du conflit avec Busby. En revanche, le conservateur du musée n'a trouvé nulle part la confirmation que Busby avait épousé la fille d'Awety et encore moins que celle-ci se prénomrait Elizabeth. Les registres de la paroisse de Kirby Wiske indiquent bien l'inhumation d'un Daniel Awety le 7 juin 1702.

Le domaine de Danotty Hall existe également : grâce à ce précieux outil qu'est Google Maps, on peut localiser la propriété à l'ouest de Kirby Wiske. Mais il n'existe pas à notre connaissance de photo publique de l'édifice. Sans doute que les propriétaires actuels ne souhaitent pas faire trop de publicité à leur domicile.

Quant au champ d'aviation de Skipton-on-Swale situé à l'ouest de Sandhutton, il a disparu depuis belle lurette, mais il y eut réellement un aérodrome militaire à cet endroit, qui fut inauguré en octobre 1942 et devint opérationnel de mai 1943 à l'année 1947. Plusieurs escadrons de la Royal Canadian Air Force (RCAF) y furent effectivement cantonnés durant la Seconde Guerre mondiale et il est fort probable que les aviateurs désœuvrés devaient trouver le temps moins long à l'auberge *Busby Stoop* située à quelques centaines de mètres de là.

Venons-en justement à la *Busby Stoop Inn*. Dans ce dossier inexploité, c'est en définitive le site le plus photographié et le plus facile d'accès. L'auberge prétendument hantée apparaît sur de nombreux clichés qui la montrent comme un bâtiment de style moderne, situé sur le pourtour d'un rond-point où se croisent les routes A61 et A167, entre les villages de Sandhutton et Carlton Miniott.

Le Bed & Breakfast a hélas fermé ses portes le 28 avril 2012 et c'est aujourd'hui... un restaurant indien, le Jaipur Spice ! À en croire son site Internet, cet établissement propose à ses clients plus de 75 plats

délicieux et les propriétaires sont très fiers d'avoir été élus « Chef de l'année Currylife » en 2014. Ils ont conservé l'aspect général extérieur, mais la décoration intérieure, relativement kitsch, n'a que peu à voir avec l'auberge historique.

Si vous êtes curieux de savoir à quoi ressemblait la *Busby Stoop Inn* peu avant sa fermeture, faites un tour sur le site Google Street View. Les photos prises en 2011 (que nous reproduisons sur notre blog) révèlent l'auberge sous tous ses angles. On y découvre qu'elle proposait de la bière bon marché et des soirées musicales tous les samedis soir. Et surtout, le long d'une des façades, il est impossible de manquer cette enseigne suspendue sur laquelle on reconnaît la chaise de Busby, accompagnée d'une fausse potence chargée d'évoquer le drame qui s'est noué en ces lieux...

UNE HISTOIRE VRAIE ENJOLIVÉE AU FIL DU TEMPS ?

La malédiction de la chaise de Thomas Busby ne serait pas seulement un conte destiné à effrayer les âmes crédules, car certains éléments du récit sont des faits historiques avérés. Se pourrait-il, alors, qu'il s'agisse d'un récit authentique dont on aurait volontairement « gonflé » le contenu afin de fabriquer une histoire extraordinaire ? Et si c'était le cas, dans quel but ?

Cooper Harding, le conservateur du musée, est convaincu qu'il y a autant de versions de l'histoire qu'il y a de personnes qui l'ont racontée. Et il pourrait y avoir une explication rationnelle à la plupart des décès constatés. Surtout qu'Earnshaw a raconté l'histoire tant de fois qu'il pourrait très bien avoir commencé à y croire...

En premier lieu, il n'existe aucune preuve, ni aucun témoin contemporain pour confirmer que Busby a bien proféré sa fameuse malédiction. Tout au plus avait-on noté à l'époque qu'il avait marmonné des paroles incompréhensibles avant d'être exécuté.

De même, la mort du cantonnier qui était un mystère en 1894 n'en fut plus un en 1914 lorsque son compagnon de beuverie, devenu pauvre comme Job, avoua sur son lit de mort que c'était lui l'assassin. Il avait attaché le cantonnier sur une barrière près du pub et avait dérobé sa bourse, qui ne contenait finalement que deux pence... D'ailleurs, il n'y avait pas de gibet à l'endroit où fut retrouvé le cantonnier.

En ce qui concerne les décès à partir des années 1940, aucune donnée fiable ne permet de trancher dans un sens ou dans un autre. Les morts le plus souvent évoquées sont-elles vraiment réelles ? Pourrait-on retrouver les noms et actes de décès des victimes ? Tout au plus remarque-t-on que dans les archives des quatre escadrons canadiens de Skipton-on-Swale, les pertes dans les combats aériens se sont élevées à 1,65 % sur pas moins de 11 000 sorties, soit un

pourcentage très inférieur à la moyenne...

S'il fallait une preuve que cette histoire s'est enrichie au fil du temps, il y a le constat qu'avant les années 1940, on ne trouve en fait aucune trace formelle de la chaise en question ou du sort mortel qui lui est attaché. Et surtout, voici un argument supplémentaire décisif : la fameuse chaise serait anachronique !

C'est la conclusion formulée par le D^r Adam Bowett, un expert reconnu en meubles anciens qui a notamment collaboré avec le célèbre Victoria et Albert Museum de Londres : la fabrication de la chaise serait postérieure à 1840, soit cent trente-huit ans après l'exécution de Thomas Busby !

Ce spécialiste a examiné la chaise de près et a remarqué que le bois de ses barreaux était tourné à la machine, alors que sur les chaises du XVII^e siècle, le bois était tourné à l'aide d'un tour à perche. Il a estimé que la chaise était de style Caistor, du nom de la ville du nord du Lincolnshire où travaillait le fabricant de chaises John Sgadford entre 1843 et 1881. Il est donc improbable que la chaise de Busby soit antérieure à 1840 et il est même possible qu'elle ait été manufacturée dans les dernières décennies du XIX^e siècle.

De là à en conclure que l'on se trouve en présence d'une histoire vraie, mais dont les détails se seraient désagrégés avec le temps... C'est là une piste plausible. Sur cette base authentique, mais parcellaire, une couche d'anecdotes insolites, et sans doute fictives, se serait peu à peu sédimentée, juste dans le but d'entretenir la légende de la chaise maudite. Car il ne faut pas se leurrer : le conte populaire a nourri les affaires. Tant l'auberge que le musée attirent toujours des curieux du monde entier venus observer l'objet surnaturel.

ET SI LE FAUTEUIL ÉTAIT RÉELLEMENT MAUDIT ?

Est-il possible, malgré tout, que la chaise soit vraiment l'objet d'une terrible malédiction ? Pourquoi ne pas imaginer qu'un meuble banal, même fabriqué plus tard, absorbe et condense en lui toute l'énergie négative d'une sombre histoire ? Au-delà des faits eux-mêmes, la croyance vivace dans la communauté ne l'emporterait-elle pas sur l'authenticité ?

Après tout, que l'histoire résulte d'un fond de vérité ou d'une réalité embellie, demandez aux habitants de la région : nombre d'entre eux vous diront qu'ils sont intimement persuadés que le site de l'auberge est hanté par l'esprit errant de Thomas Busby.

À l'appui de cette conviction, la croyance solidement ancrée que l'exposition d'un corps dans une cage en fer, comme ce fut le cas pour Busby, était pire que l'exécution elle-même, car l'esprit du condamné ne pouvait trouver aucune quiétude dans l'au-delà.

Durant des générations, les familiers de l'auberge ont donc poussé

les étrangers à s'asseoir sur le fauteuil, mais aucun d'entre eux n'a jamais osé affronter directement la malédiction.

Et ce ne sont pas les phénomènes paranormaux signalés à la *Busby Stoop Inn* qui allaient les faire changer d'avis ! À la fin des années 2000, Karen Rowley, la dernière propriétaire de l'auberge, en a parlé aux médias locaux : « Je suis ici depuis sept ans et les gens du coin ont encore peur du fauteuil et de sa malédiction. Moi-même, j'ai vu une silhouette sur le palier du haut, c'était une silhouette de la taille d'un homme très grand, sans bras et dont le visage restait obscur. Elle a bougé dans les deux sens et a disparu à travers un mur. C'était absolument terrifiant. »

Parmi les événements troublants survenus dans l'auberge, il faut également mentionner les bruits de pas inexplicables entendus le long du couloir de l'étage supérieur, la vision aux alentours d'un homme portant une corde autour du cou (Thomas Busby ?), ces objets retrouvés éparpillés dans la grange adjacente, cette sensation fréquente signalée par les clients d'être épiés ainsi que la présence à plusieurs reprises d'un inconnu surnommé Jack, surgi comme de nulle part... Sans oublier ces coups sourds et étranges et l'apparition d'une petite fille, rapportés dans la chambre n° 4...

Les nouveaux propriétaires indiens de l'auberge diront-ils s'ils sont les témoins de phénomènes inexplicables ? Rien n'est moins sûr, ce n'est pas forcément bon pour leur business. Mais peut-être que le fantôme de Thomas Busby finira par apprécier les effluves de curry d'agneau et de poulet tikka !

Quant à la chaise, elle se trouve toujours accrochée sous le plafond du minuscule musée de Thirsk. Son conservateur, Cooper Harding, s'est montré catégorique dans un journal local : « Nous respectons fidèlement les vœux de nos bienfaiteurs. On m'a demandé bien des fois d'autoriser les visiteurs à s'asseoir sur la chaise de Busby et nous aurions pu gagner beaucoup d'argent, mais une promesse est une promesse. »

En 2004, une équipe de télévision japonaise, furieuse de se voir opposer un refus, a tenté de lui forcer la main et s'est même plainte auprès des services juridiques du County Hall de Northallerton, la capitale du Yorkshire du Nord. En vain. Et lorsqu'elle a demandé ce qu'elle risquait si elle enfreignait les règles, on lui a répondu : « la mort ».

Alors, il faudra se contenter de ces rumeurs affirmant qu'avant de mourir, la personne qui s'est assise sur la chaise éprouve des sensations de possession, d'intenses démangeaisons, de paranoïa et de confusion. Qu'elle entend des sons que personne d'autre ne perçoit, que des objets se déplacent tous seuls, que des avertissements à son propos s'inscrivent sur les miroirs et les murs...

Comment s'en assurer ? Le seul moyen de percer l'histoire de la chaise maudite, ce serait de la détacher du plafond du musée et de suggérer à plusieurs volontaires de bien vouloir s'asseoir dessus afin de vérifier si la malédiction est réelle. Mais franchement, qui serait assez fou pour accepter de jouer les cobayes ?

SOURCES

- « 18th Century murderer's chair continues to captivate supernatural fans », Stuart Mining, *The Northern Echo*, 29 octobre 2014.

- *The Busby Stoop Curse*, John R. Beacon sur son blog Speaker's Corner.

- *Ghost Stories Front The North Of England*, George White, 2013.

- *Haunted Objects: Stories of Ghosts on Your Shelf*, Christopher Balzano et Tim Weisberg, Krause Publications, 2012.

- Le site du musée de Thirsk : www.thirskmuseum.org

- Toutes les photos sur notre blog www.dossiersinexpliques.com

15

ANNABELLE, LA POUPÉE DE LA TERREUR

Vous avez entendu parler du film sur la poupée hantée ? Mais saviez-vous que cette fiction est inspirée d'une véritable poupée qui répond elle aussi au nom d'Annabelle et qui serait hantée par un esprit démoniaque ?

Le 8 octobre 2014, sort en France le film d'horreur américain *Annabelle* réalisé par John R. Leonetti. Comme le film *Paranormal Activity 4*, sorti le 31 octobre 2012 en plein Halloween, *Annabelle* rencontre un vif succès après d'un public pour l'essentiel adolescent. Les exploitants sont mêmes obligés d'interrompre plusieurs projections dans le sud de la France en raison de débordements divers. Incivilité ou enthousiasme excessif ? En tout cas, l'histoire de cette famille confrontée à une poupée démoniaque qui va transformer sa vie en cauchemar ne laisse pas indifférent.

Mais on sait moins que cette fiction repose sur des faits réels, différents du film, qui ont fait de cette inquiétante poupée un personnage à l'aura mythique. C'est sa véritable histoire que nous allons maintenant vous raconter.

UN « JOLI » CADEAU

C'est l'histoire de Donna Jennings, une jeune et jolie étudiante de 25 ans qui prépare son diplôme d'infirmière et qui s'apprête à partir pour le Connecticut avec sa colocataire Angie Stapleton, elle aussi apprentie infirmière. M^{me} Jennings, la mère de Donna, souhaite lui faire un cadeau à l'occasion de son anniversaire et pour marquer le coup avant son départ. Elle se lance dans une virée shopping afin de trouver le cadeau idéal. Dans une boutique d'antiquités, elle tombe en arrêt devant une poupée à l'ancienne de type *Raggedy Ann* et en fait l'acquisition, pensant qu'elle plaira à sa fille.

Créées vers 1915 par l'auteur de livres pour enfants Johnny Gruelle (1880-1938) pour sa fille Marcella, les poupées *Raggedy Ann* (littéralement « Anne loqueteuse, toute usée ») sont des poupées de chiffon ayant la forme d'une petite fille dont les cheveux sont des brins de laine rouge. Le plus souvent, elles sont vêtues d'une robe

bleue et d'un tablier. Le nom est un habile mélange de deux poèmes, *The Raggedy Man* et *Little Orphant Annie*. Devenue un personnage de fiction en 1918, *Raggedy Ann* fait l'objet de nombreuses déclinaisons commerciales populaires : plus de 75 000 poupées se vendent entre 1918 et 1926. Les exemplaires les plus anciens sont très recherchés par les collectionneurs de poupées.

La mère de Donna a fait le bon choix : sa fille est effectivement très touchée par cette marque d'affection et elle décide de conserver la poupée avec elle, qui fera une belle décoration sur son nouveau lit d'étudiante en colocation. Ce qu'elle ignore encore, c'est que cette poupée est loin d'être un jouet ordinaire...

UNE POUPÉE QUI A LA BOUGEOTTE

Au début, tout se déroule normalement. Donna et Angie vaquent à leurs occupations quotidiennes, alternant formations et tâches routinières pour gérer leur vie commune.

Ce n'est qu'au bout de quelques mois qu'elles commencent à remarquer quelque chose d'inhabituel. Un phénomène qui se résume en un simple constat : la poupée semble se déplacer *toute seule*... Au tout début, c'est presque imperceptible. La position de la poupée varie légèrement, comme si quelqu'un avait créé un mouvement ou un choc accidentel sur le lit, entraînant le subtil déplacement de l'objet. Mais au fil des jours, les mouvements deviennent plus visibles. Non que les deux filles voient la poupée bouger toute seule, mais à leur retour, elles la retrouvent désormais dans une position différente de celle qu'elle avait à leur départ. Chaque matin, Donna fait son lit, puis dépose la poupée sur le couvre-lit, ses deux jambes parfaitement droites. Le soir, lorsqu'elle rentre, les jambes sont croisées au niveau des chevilles, ou bien ses bras sont croisés...

Interloquées, les deux colocataires se livrent alors à quelques expériences. Ainsi, un jour, Donna croise volontairement les bras et les jambes de la poupée. Le soir, la poupée est au même endroit, mais ses quatre membres sont décroisés...

Le temps passant, la poupée semble s'enhardir puisqu'elle passe d'une pièce à l'autre de l'appartement. Laisseée le matin sur le lit, elle est retrouvée le soir sur le canapé dans la pièce adjacente dont la porte de séparation est fermée ! De même dans l'autre sens : si Donna laisse sa poupée de chiffon sur le canapé le matin, elle la trouve couchée sur son lit le soir...

Les deux filles rentrent ensemble pour s'assurer que l'une ne fait pas de blague à l'autre. En dehors d'elles, personne ne détient les clés de leur appartement. Le plus étrange intervient un soir lorsqu'elles découvrent la poupée sur une chaise, agenouillée dans une drôle de position. Une position si improbable qu'elles échouent à la reproduire.

Dès qu'on pose la poupée sur ses genoux, elle chute inmanquablement de la chaise.

Se demandant si une tierce personne n'aurait pas accès à leur appartement à leur insu, elles sèment une série d'indicateurs sur les portes, tapis et fenêtres. En vain, elles ne décèlent rien d'anormal, mais la poupée continue de les narguer par ses déplacements inexpliqués...

MESSAGES MYSTÉRIEUX

Redoutant de passer pour folles, Donna et Angie décident de raconter les étranges événements à Lou Carlo, le *boyfriend* d'Angie. Sceptique, et on le serait à moins, Lou accepte quand même de venir examiner la poupée.

Dès qu'il se trouve face à cette grande et lourde poupée, comparable à un enfant de 3 ans, et qu'il contemple ses yeux noirs et son sourire immuable peint sur son visage, Lou ressent une sensation très désagréable, oppressante et définitivement hostile. Un sinistre pressentiment l'envahit : cette poupée n'en est pas une, c'est quelque chose d'autre. Il y a en elle quelque chose de profondément détestable et il ne manque pas de le faire savoir aux deux filles qui tentent toujours de trouver un début d'explication logique.

C'est alors que d'énigmatiques messages commencent à faire leur apparition dans l'appartement, sous la forme de petits bouts de papier laissés çà et là dans les pièces. Sur ces morceaux de papier, semblables à des fragments de parchemin, on déchiffre avec difficulté de très brefs messages, « Aidez-nous » et « Aidez Lou », griffonnés au crayon à la va-vite d'une écriture enfantine.

Cette découverte plonge le trio dans l'incompréhension la plus totale : qui peut bien écrire ces appels à l'aide, sachant qu'il n'y a ni parchemin ni crayon dans l'appartement ? Et pourquoi doit-on aider Lou qui n'a nul besoin de soutien à cette époque ?

Pour le garçon, cela ne fait aucun doute : c'est la poupée qui délivre des messages et qui tente d'entrer en contact avec les humains. Les deux filles ne croient pas un mot de cette théorie fantastique.

APPEL À L'AIDE

Jusque-là, Donna et Angie ont perçu les mystérieux incidents comme de simples curiosités. Loin d'être effrayées, elles cherchent surtout à en savoir davantage et comprendre l'étrange comportement de cette poupée extraordinaire. *A priori* cette dernière ne leur est pas hostile. Du moins, c'est ce qu'elles croient. Jusqu'au jour où une statuette traverse le salon en volant et vient se briser à leurs pieds. Ou la soirée où, pénétrant dans la chambre de Donna et retrouvant la poupée sur le lit, elles s'aperçoivent que la main de la créature de

chiffon est tachée de sang et que sa poitrine est maculée de gouttes écarlates.

Cette découverte provoque un choc salutaire chez les deux amies qui, soudain, ressentent une terreur glacée prendre possession d'elles : il se passe quelque chose de grave chez elles et ce dont elles ont besoin maintenant, c'est d'aide.

ANNABELLE HIGGINS

Aussi Donna et Angie font-elles appel aux services d'une femme du voisinage qui se prétend médium. Un soir, toutes trois organisent une séance de spiritisme dans l'appartement des deux étudiantes infirmières. Et la médium leur révèle une histoire incroyable : la poupée serait « habitée » par un esprit, et cet esprit serait celui d'Annabelle Higgins, morte à l'âge de 7 ans et qui jouait dans les champs de maïs qui couvraient le quartier bien avant que ne soit construite la résidence étudiante.

Ce serait dans ces mêmes champs que l'on aurait découvert son corps lorsqu'elle fut assassinée. L'âme d'Annabelle aurait cherché vers qui se tourner et elle aurait estimé que les deux étudiantes étaient en mesure de la comprendre. C'est pourquoi elle a commencé à faire bouger la poupée de chiffon. Tout ce qu'elle veut, leur dit la médium, c'est être aimée et c'est pour cela qu'elle leur demande si elle peut rester avec elles et habiter la poupée. Plutôt que de s'affoler ou de refuser, les deux colocataires, touchées par l'histoire, donnent leur accord à l'esprit d'Annabelle par le biais du médium. Elles ignorent encore qu'elles ont commis une grave erreur.

AGRESSION NOCTURNE

Les deux étudiantes conservent donc la poupée à leur domicile et elles décident même de la baptiser Annabelle en hommage à la petite fille décédée. La compréhension dont elles font preuve à l'égard de la poupée n'est pas du goût de tout le monde. Lou, l'ami d'Angie, reste persuadé qu'Annabelle est beaucoup plus dangereuse qu'elles ne le pensent. Et il ne se prive pas de le leur dire, encore et encore, les exhortant à se débarrasser d'Annabelle une fois pour toutes. Mais Donna refuse catégoriquement : ce serait comme abandonner son enfant...

Annabelle a-t-elle « entendu » les propos de Lou ? A-t-elle été irritée par son hostilité ? Une nuit, alors qu'il dort dans l'appartement, Lou fait un terrible cauchemar. Du moins croit-il faire un mauvais rêve, mais il s'éveille dans un état de profonde terreur : « Quelque chose me semblait menaçant. J'ai regardé la pièce, mais tout était à sa place, a-t-il raconté ensuite. Lorsque j'ai baissé les yeux vers mes pieds, j'ai vu la poupée de chiffon, Annabelle. Elle a glissé lentement sur mon corps,

elle est montée sur ma poitrine et elle s'est arrêtée. Puis elle a mis un bras d'un côté de mon cou, et son autre bras de l'autre côté, comme si elle faisait un branchement électrique. Ensuite, elle m'a étranglé. J'aurais aussi bien pu pousser un mur, elle ne voulait pas bouger. Elle m'a littéralement étranglé à mort, et je ne pouvais pas l'en empêcher, malgré tous mes efforts. »

Le souffle coupé, au bord de l'asphyxie, Lou perd connaissance. Le lendemain matin, lorsqu'il revient à la conscience, il sait qu'il n'a pas rêvé et qu'il s'agit désormais de se débarrasser de la poupée maléfique. Il ne peut pas laisser un tel objet en présence de ses amies, même si celles-ci se montrent dubitatives sur son récit de la nuit. Est-il vraiment sûr de n'avoir pas rêvé ? N'est-il pas jaloux de l'attention dont bénéficie la poupée ? Pourtant la peur qui se lit dans les yeux de Lou devrait les alerter...

SECONDE ATTAQUE

Peu de temps après, un soir vers 22 heures, Lou et Angie sont seuls dans l'appartement. Ils sont occupés à étudier des cartes routières étalées sur la table du salon, car Lou doit entreprendre un voyage le lendemain. Tout est calme lorsque tout à coup des bruits incongrus se font entendre dans la chambre de Donna, supposée être vide en l'absence de la colocataire. Le jeune couple pense qu'un intrus s'est peut-être introduit dans la pièce. Lou s'approche sans faire de bruit et actionne la poignée. Prudemment, il entrouvre la porte et déclenche l'interrupteur.

Dans la pièce éclairée, personne. Enfin, si, la poupée Annabelle qui gît sur le sol dans un coin de la chambre.

Lou fait quelques pas en avant, s'approche de la poupée avec réticence...

À ce moment, il sent comme une présence derrière lui, un drôle de picotement lui hérise la nuque. Lou se retourne brutalement. Toujours personne.

Mais soudain, une vive douleur embrase sa poitrine et le jeune homme pousse un cri perçant qui terrifie Angie, restée sur le seuil de la pièce.

Lou, plié en deux, gémit et se tient la poitrine. Il est blessé et du sang trempe sa chemise. Angie le saisit, tremblant de peur, et l'entraîne dans le salon. Là, elle déboutonne la chemise de son ami, sur laquelle le sang s'étale. Sur la poitrine du garçon, des zébrures, comme si des griffes avaient entaillé sa peau ! Plus tard, les deux jeunes gens raconteront qu'il y avait sept marques distinctes, trois verticales et quatre horizontales. Lou précisera qu'elles le brûlaient fortement. Mais la douleur s'estompera avec leur disparition, pour moitié dès le lendemain et complètement deux jours plus tard.

Lou déclarera également qu'il n'avait jamais été blessé à cet endroit et qu'il n'avait jamais rien ressenti de tel.

LES WARREN ENTRENT EN SCÈNE

Au retour de Donna, Lou et Angie lui racontent la seconde attaque. Cette fois-ci, les deux filles sont convaincues. Mais plutôt que de faire appel à un médecin (qui, selon elles, n'aurait pas compris d'où venaient les coups de griffes), elles décident de se tourner vers le père Hegan, un prêtre du voisinage que les filles connaissent et en qui elles ont confiance. Ce qu'elles veulent savoir, c'est si cela va se reproduire et elles ne savent pas à qui s'adresser.

À leur grande surprise, le père Hegan les écoute attentivement et ne réfute pas leur récit. Comme il n'a jamais entendu parler de tels phénomènes et que leur ampleur le dépasse, il prend le parti d'en référer à l'un de ses supérieurs, le père Cooke. C'est ce prêtre qui, en dernier recours, contacte deux nouveaux personnages, Ed et Lorraine Warren.

Si vous êtes versé dans les histoires paranormales, ces noms vous sont sans doute familiers. Edward Warren (1926-2006) et Lorraine Warren (née en 1927) sont tous deux originaires du Connecticut et ont fondé dès 1952 le NESPR (*The New England Society For Psychic Research*). Passionnés de paranormal, ils en ont fait au fil des ans leur fonds de commerce, construisant peu à peu leur réputation de démonologues et d'enquêteurs en sciences occultes. Comme si *X-Files* se croisait avec *Ghostbusters* ! À leur palmarès figurent plus de 400 enquêtes sur des affaires de possessions, de hantises, de poltergeists dont la célèbre affaire d'Amityville, entre 1974 et 1976 (21), etc. En 2013, le film *Conjuring : les dossiers Warren* s'est inspiré d'un cas de possession auquel les époux Warren ont été confrontés en 1971 dans le Rhode Island.

Entré en contact avec les trois témoins, le couple Warren mène rapidement un entretien avec eux. Il ne leur faut guère de temps, en écoutant les réponses du trio, pour parvenir à une conclusion effrayante : il n'y a jamais eu d'Annabelle ! Le médium s'est fait duper et les jeunes filles ont accordé leur confiance à un soi-disant fantôme avec une naïveté qui laisse Ed Warren pantois.

Pour ce dernier, il y a bien un esprit, une forme d'intelligence derrière toutes ces manifestations terrifiantes : les déplacements de la poupée en leur absence, les notes écrites sur un parchemin venu de nulle part, les gouttes de sang symboliques sont autant de signes d'une activité paranormale. Mais Warren sait que les esprits humains désincarnés (autrement dit, les fantômes) sont incapables d'accomplir de tels actes. Non, derrière tout cela, il y a une présence bien plus dangereuse.

PRÉSENCE DÉMONIAQUE

Donna reconnaît qu'elle a fait preuve d'inconscience dans cette histoire. Elle avait été touchée par l'histoire de la petite fille et considérait sa poupée comme une mascotte inoffensive, du moins jusqu'à ce qu'elle s'en prenne à Lou. Celui-ci, en revanche, avait compris dès le début que la poupée n'était pas une *Raggedy Ann* normale, qu'elle était « habitée » par une force malfaisante, mais les filles ne l'ont pas cru.

Pour Ed et Lorraine Warren, aucun doute n'est permis : en réalité, ils ont affaire à une authentique entité démoniaque. La poupée n'est pas vraiment possédée, mais un démon s'en sert pour attirer l'attention sur lui, puis manipuler les esprits autour de lui. En acceptant la demande de la « petite fille fantôme » lancée par la médium, les jeunes filles ont en quelque sorte, *de leur propre volonté*, donné la permission à cette entité nuisible de venir s'immiscer dans leurs existences. Les démons, explique Ed Warren, sont des esprits maléfiques qui aiment tromper, leurrer, infliger de la peur et de la douleur. Chez eux, tout est négatif.

Les époux Warren décrivent alors au trio atterré la suite probable des événements. D'abord, l'entité diabolique n'a certainement pas prévu d'en rester là. Car les esprits ne possèdent pas les choses, mais les gens. Aussi le risque est grand que l'un des trois jeunes ne devienne la proie de l'esprit nuisible. Et la personne possédée perdrait tout contrôle, devenant un danger mortel pour ses proches. « C'est une épreuve de force entre vous et lui, conclut Ed Warren, maintenant, il faut vous en débarrasser. »

LE RECOURS À L'EXORCISME

Donna et Angie s'exclament aussitôt qu'elles ont déjà pensé à déménager, mais Ed les ramène à la réalité en leur expliquant qu'elles ne vont pas couper les liens si facilement avec un esprit démoniaque qu'elles ont elles-mêmes convié chez elles. Et Lorraine Warren leur indique la meilleure méthode dans ce cas précis : organiser une bénédiction d'exorcisme avec un prêtre. Il s'agit, non d'une technique destinée à faire fuir une entité démoniaque ancrée dans un esprit humain, mais d'une récitation de plusieurs pages qui vise à emplir une maisonnée de toutes les forces positives de Dieu.

C'est pourquoi les époux Warren se tournent vers le père Cooke à qui ils décrivent la gravité de la situation et lui demandent cette cérémonie afin de contrecarrer le phénomène paranormal connu sous le nom d'infestation. Lorraine, médium et clairvoyante, confirme que l'esprit présent n'a rien d'humain. Après de légitimes réticences, l'homme d'Église se laisse convaincre de procéder au rituel.

La cérémonie se déroule sans anicroche ni manifestation

inquiétante. À la fin du rituel, le père Cooke bénit également Donna, Angie, Lou et les Warren, déclarant à haute voix que le démon ne peut plus les atteindre. De retour chez elle, Donna, peu rassurée par le succès de l'exorcisme, confie la poupée Annabelle aux époux Warren afin qu'ils l'emmènent chez eux pour la conserver dans le *Warrens' Occult Museum*, leur collection privée d'objets occultes.

VOYAGE DE RETOUR

Si Lorraine Warren rassure tout le monde en déclarant que les personnes présentes comme l'appartement sont libérés de toute présence démoniaque, Ed n'en mène pas large en saisissant la poupée Annabelle qu'il dépose précautionneusement sur le siège arrière de son véhicule, enserrée par la ceinture de sécurité. Évitant les tronçons d'autoroute, les époux Warren prennent le chemin du retour, roulant sur les petites routes.

Le voyage est pénible. L'un comme l'autre ressentent une sensation oppressante, impression, comme si quelqu'un, ou quelque chose, les scrutait profondément dans leur dos. Lorraine dira plus tard qu'une brume de haine les enveloppait.

À chaque virage, Ed Warren manque d'envoyer la voiture dans le fossé. Les freins répondent mal, la direction devient incontrôlable. Le trajet est un calvaire. Au point qu'Ed Warren songe un moment à se débarrasser de la poupée en la jetant dans les fourrés qui bordent la route. Mais il se résigne à la garder, car rien ne dit qu'elle ne se téléportera pas dans l'appartement de Donna et Angie ou qu'elle n'attaquera pas un randonneur... Jusqu'au moment où la voiture des Warren s'arrête au milieu de la chaussée. Ed a beau s'escrimer, le moteur refuse de redémarrer. Il sort du véhicule et soulève le capot. Rien, la voiture est en excellent état et la panne est incompréhensible.

Saisi par une inspiration, Ed Warren attrape le sac noir qui ne le quitte jamais et en extrait un flacon. Celui-ci contient de l'eau bénite dont l'enquêteur asperge copieusement la poupée Annabelle, en accompagnant son geste d'un signe de croix. Étrangement, à partir de là, la voiture redémarre normalement et le couple Warren peut regagner son domicile du Connecticut sans encombre et dans une appréciable sérénité.

PHÉNOMÈNES PARANORMAUX

L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais elle va en fait prendre une autre ampleur. Car il n'y a aucune raison qu'Annabelle, ou du moins la force démoniaque qui l'anime, se tienne tranquille. Bientôt, les époux Warren vont être confrontés à toute une série d'événements à la fois angoissants et inexplicables.

En premier lieu, la poupée Annabelle recommence ses

déplacements mystérieux. Les époux Warren disent l'avoir vue, peu après son arrivée, léviter dans les airs depuis la chaise sur laquelle elle était posée, puis s'affaïsser brutalement. Puis ils la retrouvent dans plusieurs pièces de la maison. Même enfermée dans un placard au rez-de-chaussée, elle réapparaît en leur absence dans le bureau d'Ed au premier étage. Ed et Lorraine Warren ont la désagréable impression que la poupée joue au chat et à la souris avec eux.

Tiens, en parlant de chat, une nouvelle créature fait son apparition, sous la forme d'un chat noir, venu d'on ne sait où, qui se matérialise près d'Annabelle. L'animal se promène dans le bureau d'Ed, examinant livres et objets occultes, puis se dématérialise littéralement !

Un peu plus tard, un inspecteur de police se présente chez les Warren et commence à travailler avec Ed sur un dossier de meurtre dans lequel figurent des éléments de sorcellerie locale. À un moment, Lorraine appelle son mari pour qu'il vienne répondre à un appel téléphonique. Ed quitte son bureau, non sans avoir prévenu le policier qu'il est préférable qu'il ne touche aucun des objets de la pièce, car tous ont été impliqués dans des affaires de possession démoniaque.

Cinq minutes plus tard, le policier retrouve Ed Warren près du téléphone. L'homme est en état de choc, son visage est exsangue. Il ne cesse de bredouiller : « La poupée de chiffon... La poupée de chiffon... Elle est vivante ! » Annabelle avait encore fait des siennes. L'inspecteur de police ne voulut jamais plus entrer dans le bureau d'Ed.

LA HAINE DES HOMMES D'ÉGLISE

Ce qui agite le plus Annabelle, ce sont les prêtres. Elle ne manque pas une occasion de montrer sa froide hostilité à l'égard des ecclésiastiques. Un soir, alors qu'elle se trouve seule chez elle, Lorraine Warren entend soudain des grognements inquiétants dans toute la maison. Sur le coup, elle est incapable de trouver la cause de ces cris bestiaux, mais en écoutant son répondeur téléphonique, elle se rend compte que le père Hagen a essayé de la joindre à deux reprises dans la soirée... et les grognements ont retenti juste entre ses deux tentatives !

Avec le père Jason Branford, un autre prêtre catholique spécialisé dans l'exorcisme, cela ne passe pas mieux. L'ecclésiastique écoute attentivement les explications d'Ed, examine la poupée maudite puis la saisit brusquement en s'écriant :

— Tu n'es qu'une poupée de chiffon, Annabelle. Tu ne peux faire de mal à personne !

Et il jette brutalement la poupée sur un fauteuil.

Voyant cela, les époux Warren frémissent. À son départ, ils prient le père Branford de se montrer extrêmement prudent sur la route vers son presbytère et de les appeler à son arrivée. Le coup de fil ne

viendra que le lendemain : le prêtre n'a pu les appeler auparavant, car il a passé une partie de la nuit en observation à l'hôpital. D'une voix tremblante, il leur raconte que les freins ont lâché dans un virage, qu'il a eu un accident, que son auto est complètement détruite, mais que lui s'en est tiré de justesse...

Et Annabelle n'en a pas fini avec lui. De retour pour une réception chez les Warren, le même Jason Bradford s'entretient en tête à tête avec Lorraine dans une pièce où, dans un coin, trône justement Annabelle.

L'ecclésiastique n'a pas remarqué la présence de la poupée, mais tout à coup, sans la moindre raison, un collier de dents de sanglier exposé au mur vole en éclats dans une déflagration assourdissante. Les invités accourent pour voir ce qu'il se passe et l'un d'entre eux a le réflexe de prendre une photo. Lorsque celle-ci est développée (nous sommes avant l'ère de la photographie numérique), on s'aperçoit qu'au-dessus d'Annabelle sont clairement visibles deux points lumineux qui semblent orientés, comme s'ils le scrutaient, vers le père Jason Bradford...

MISE SOUS CLÉ... À JAMAIS ?

Tous ces événements dérangeants finissent par convaincre les époux Warren qu'en laissant la poupée Annabelle accessible à tous, ils font courir un risque sérieux à leurs proches. La jugeant vraiment dangereuse, Ed et Lorraine décident de mettre Annabelle sous clé derrière une vitrine, avec une mention plus qu'explicite : « Attention, surtout ne pas ouvrir ».

Et depuis lors, la poupée ne quitte pas sa cage de verre, nourrissant les fantasmes et les légendes des amateurs de surnaturel. En 2014, alors qu'elle accompagne une équipe de tournage dans sa maison, Lorraine Warren la désigne aux techniciens du documentaire : « L'objet le plus terrifiant du musée, c'est cette poupée. Je ne vais pas la regarder. Vous pouvez la filmer, mais je ne la fixerai pas. Elle a causé bien des malheurs à beaucoup de personnes. »

Annabelle a-t-elle cessé de faire parler d'elle ? Pas complètement si l'on en croit les Warren qui racontent qu'un jour, un jeune homme s'est présenté avec sa petite amie pour voir la fameuse poupée. Veut-il impressionner son amie ou est-il juste stupide ? Toujours est-il que le jeune homme ne cesse de narguer la poupée en défiant sa capacité à faire du mal. À plusieurs reprises, il frappe sur la vitre et crie : « Cette poupée n'est qu'une blague ! Si une poupée est capable de faire des entailles sur les gens, alors vas-y, fais-le-moi tout de suite ! »

Chassé du musée par Ed Warren, le jeune homme part furieux sur sa moto... Trois heures plus tard, il percute de plein fouet un arbre sur le bord de la route et meurt sur le coup... sous l'effet du pouvoir

PEUT-ON VRAIMENT CROIRE À CETTE HISTOIRE ?

C'est toute la question dans ce dossier qui contient tous les ingrédients d'un film d'horreur efficace. Trop d'ingrédients même, si bien que les péripéties et les coups de théâtre s'enchaînent de manière trop fluide pour être crédibles. Ce qui fonctionne parfaitement dans une œuvre de fiction semble souvent extravagant dans la vie réelle. En effectuant des recherches sur ce dossier inexpliqué, plusieurs aspects du récit nous ont intrigué, au point de faire naître des questions que nous soumettons à votre réflexion.

En premier lieu, on doit souligner l'absence totale de preuves matérielles. Hormis les photos des époux Warren avec la poupée Annabelle ou les clichés de cette dernière dans sa prison de verre, on ne trouve pas d'autre image probante. L'essentiel de l'histoire vient du livre de Gérald Daniel Brittle (cité dans les sources) qui a été repris par nombre de sites et de blogs, dans des versions plus ou moins édulcorées. Mais lui, comme d'autres auteurs, n'apporte que des informations parcellaires.

Par exemple, si l'on connaît les noms et prénoms des trois jeunes gens impliqués, on ignore où ils habitent (dans le Connecticut, apparemment) et on ne possède aucune photo d'eux. La date des événements est également approximative : vers 1970, disent la majorité des sources. Peut-être les époux Warren ont-ils voulu protéger l'anonymat de Donna, Angie et Lou, mais ils n'ont pas eu ce genre de scrupules dans d'autres affaires sur lesquelles ils ont enquêté, comme celle de la famille Perrons...

Ensuite, il n'existe aucun document, même mineur, sur les événements paranormaux eux-mêmes : pas de film, de vidéo ou d'images de la poupée se déplaçant... Certes, cela pouvait paraître compliqué à enregistrer, surtout avec l'absence de moyens de l'époque. Mais que sont devenus les messages sur parchemin ? N'aurait-il pas été instructif de les faire analyser ?

Et pourquoi aucun des trois jeunes gens n'a eu le réflexe de prendre en photo les griffures sur la poitrine de Lou, qui auraient pu constituer un début de preuve ? Ou de filmer la bénédiction d'exorcisme ? Cette absence de volonté de conserver une trace de tels événements ne plaide pas en faveur de la véracité du récit.

LES INCOHÉRENCES PSYCHOLOGIQUES

Outre le manque de preuves concrètes, il faut bien reconnaître que les protagonistes ne font pas non plus preuve d'une grande finesse psychologique. On peut s'interroger notamment sur l'équilibre mental des deux jeunes femmes, Donna et Angie qui, confrontées à des

phénomènes qui les dépassent, se montrent d'une incroyable naïveté. Non seulement elles ne songent pas à se débarrasser de la poupée ou à changer de chambre, mais leur première idée est de contacter un médium ! Puis elles prennent pour argent comptant ce que leur raconte ce « messenger » entre le monde d'ici-bas et l'au-delà et acceptent tout naturellement de conserver la poupée « habitée ». Elles n'écoutent pas non plus ce que leur suggère leur ami Lou et ne font pas appel à un médecin lorsque celui-ci est blessé... Là encore, elles préfèrent se tourner vers un prêtre !

Du côté des enquêteurs et des représentants de l'église, ce n'est guère mieux. Les époux Warren concluent très vite à la possession démoniaque alors qu'ils n'ont pas vu la moindre manifestation paranormale (et si les filles étaient de parfaites mythomanes ?). Et pour de soi-disant enquêteurs, on peut dire qu'ils n'explorent pas vraiment l'histoire de la poupée. Il n'est dit nulle part s'ils ont échangé avec la mère de Donna, celle qui a trouvé et offert la poupée à sa fille. Il aurait été intéressant de savoir, par exemple, où elle a acheté Annabelle...

Quant aux hommes d'Église présents dans le récit, ils manquent cruellement de profondeur et de personnalité. On les imagine peu familiers avec ce genre de situation et finalement très dépendants des décisions du couple Warren. De manière générale, ce dossier baigne dans un climat culturel marqué par des convictions religieuses affirmées, où le subjectif et les croyances personnelles l'emportent sur l'objectif et les faits examinés froidement.

POUR TIRER PROFIT D'UNE LÉGENDE URBAINE ?

Par conséquent, on ne peut pas exclure complètement l'hypothèse que l'histoire d'Annabelle, la poupée de la terreur, soit une pure création des époux Warren. Dans quel but ? D'abord, pour entretenir la notoriété du couple déjà nourrie par quelques affaires célèbres. Si vous voulez passer pour des experts en chasse aux fantômes et en démonologie, des histoires effrayantes comme celle d'Annabelle vont y contribuer.

Mais imaginer un tel récit peut également répondre à des visées plus mercantiles.

Car, vous l'ignorez peut-être, mais vous pouvez rendre visite à Annabelle ! Elle est toujours exposée dans la collection privée des Warren et Lorraine, encore vivante en 2015, organise des réunions spéciales baptisées « Une soirée avec Annabelle » qui vous permettront d'entrer en contact avec le paranormal, moyennant bien entendu quelques dizaines de dollars.

Vous commencerez par un bon buffet au restaurant du coin, puis vous pourrez assister à la projection d'une vidéo relatant

« l'authentique et terrifiante histoire d'Annabelle ». Ensuite, vous verrez une autre vidéo de la visite du musée occulte des Warren, présentée par le défunt Ed Warren en personne. Celui-ci s'attardera en particulier sur plusieurs objets maudits de sa collection, dont la poupée Annabelle. Il va sans dire que vous pourrez acquérir sur place force souvenirs, t-shirts et autres produits de merchandising.

Enfin, au terme de votre visite, plusieurs objets « possédés » vous seront dévoilés dont Annabelle et vous pourrez non seulement les voir, mais vous faire prendre en photo à leurs côtés.

Pour renforcer le volet dramatique de la scène, tous ceux qui sont présents doivent signer une décharge, libérant le musée de toute responsabilité, avant de voir et d'approcher Annabelle à leurs risques et périls !

À ceux qui se demandent comment on va sortir Annabelle de sa cage de verre, les responsables du musée prennent bien soin de préciser que les techniciens vont d'abord plonger leurs mains dans de l'eau bénite, puis enrouler la poupée dans une épaisse couette afin de l'extraire avec précaution. À aucun moment, leurs mains ne seront en contact direct avec la poupée...

Toutes ces précautions, qui peuvent impressionner les personnes les plus crédules, prêtent malgré tout à sourire. Ne sont-elles pas juste un artifice conçu dans le but d'enjoliver une histoire qui génère d'indéniables bénéfices ?

Mais vous pouvez aussi considérer que l'histoire d'Annabelle repose peut-être sur un fond de vérité et qu'il vaut mieux ne pas tenter le diable ! Y croire ou pas, telle est la question. À l'évidence, tous ceux qui se prennent en photo près d'Annabelle n'en mènent pas large. Est-ce l'ambiance de la visite qui joue sur leurs émotions ou bien ressentent-ils vraiment quelque chose de dérangentant si près de la poupée ?

Alors, légende urbaine ou authentique cas paranormal ? C'est à vous de voir ! Mais si l'on vous proposait de vous approcher de la poupée, le feriez-vous vraiment l'esprit serein ?

SOURCES

- Gérald Daniel Brittle, *The Demonologist: The Extraordinary Career of Ed and Lorraine Warren*, iUniverse, 2002.

- Le dossier sur Annabelle sur le site officiel des Warren : www.warrens.net

- Pam McLoughlin, « Real “Annabelle” story shared by Lorraine Warren at Milford's Loralton Hall », *New Haven Register*, 10 avril 2014.

- Lynsey Eidell, « The Real-Life Story Behind Annabelle Is Even More Bone-Chilling Than the Movie », *Glamour*, 7 octobre 2014.

Table des Matières

PRÉFACE

INTRODUCTION

PARTIE 1 DISPARITIONS INCROYABLES

1 QU'EST DEVENU LE VOL 370 DE LA
MALAYSIA AIRLINES ?

2 LES SIX GARÇONS DISPARUS DE PICKERING

3 L'INEXPLICABLE AFFAIRE LE PRINCE

4 LA DISPARITION DE FREDERIK VALENTICH

PARTIE 2 PERSONNAGES MYSTÉRIEUX

5 DONNIE DECKER, ESCROC OU VRAI
POSSÉDÉ ?

6 L'INCONNUE DE LA VALLÉE D'ISDALEN

7 L'ÉTRANGE POUVOIR D'ÉTIENNE
BOTTINEAU

PARTIE 3 TROUBLANTES APPARITIONS

8 L'OVNI D'ORLY

9 LA DAME BLANCHE DU CHÂTEAU DE
VEAUCE

PARTIE 4 LIEUX ÉTRANGES

10 L'ÉNIGME DU PARMELAN

11 UNE MORT IMPENSABLE AU CECIL HOTEL

12 L'INTROUVABLE « CITE DE DIEU »
PROVENÇALE

PARTIE 5 OBJETS ÉNIGMATIQUES

13 LE MANTEAU MIRACULEUX DE NOTRE-
DAME DE GUADALUPE

14 LA CHAISE MAUDITE DE THOMAS BUSBY

15 ANNABELLE, LA POUPÉE DE LA TERREUR

Rendez-vous sur le blog du livre :

www.dossiersinexpliques.com

sur lequel vous trouverez une foule de documents
complémentaires sur chaque affaire
(fac-similés, photos, sons, vidéos, liens web...)



*Imprimé en France par France Quercy, 46090 Mercuès
Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays. Toute reproduction de cet ouvrage,
même partielle, est interdite (loi 49.956 du 16.07.1949).*

Version numérique réalisée par :

ML. prod. : décembre 2017.

v. 1.02

Joslan F. Keller

DOSSIERS INEXPLIQUÉS 2

Un avion de ligne malaisien qui disparaît sans laisser la moindre trace avec 239 passagers à bord... Une inconnue découverte morte dans des circonstances étonnantes en Norvège... Un vieux château d'Auvergne hanté par une dame blanche nébuleuse... Un pionnier oublié du cinéma qui monte dans un train et se volatilise à jamais... Un objet aérien inconnu qui perturbe tous les radars de l'aéroport d'Orly... Un homme capable de léviter et de faire pleuvoir à volonté à l'intérieur d'une maison... Un fauteuil maudit qui cause la mort de tous ceux qui osent s'y asseoir...

Ce tome 2 des *Dossiers Inexpliqués* raconte quinze nouvelles histoires incroyables... et pourtant, parfaitement authentiques. Ce ne sont ni des légendes, ni des rumeurs, mais bien des affaires réelles, très documentées, qui n'ont à ce jour toujours pas trouvé d'explication.

Disparitions incroyables • Personnages mystérieux
Lieux étranges • Troublantes apparitions
Objets énigmatiques



Joslan F. Keller, spécialiste du paranormal, exhume pour vous des dossiers irrésolus du monde entier et vous livre toutes les hypothèses possibles, de la plus sérieuse à la plus surnaturelle. Bienvenue dans le monde de l'étrange !

Déjà paru :

Dossiers Inexpliqués, éditions Scrienco, 2014.

19 €

ISBN 978-2-3674-0350-2

ScriNeo
www.scrienco.fr



1 ACARS : *Aircraft Communication Addressing and Reporting System*.

2 Les avis divergent sur ce point, l'université de Leipzig n'ayant pas retenu le passage d'un étudiant du nom de Le Prince.

3 Pour le récit complet du dossier de Somerton, lisez le tome 1 des « Dossiers inexpliqués », également publié chez Scrineo.

4 Rappelons que ce n'est que le 27 juillet 1793 que la Convention nationale proclame l'interdiction de la traite des esclaves, puis le 4 février 1794, celle de l'esclavage. Les colons de l'île Maurice décidèrent de ne pas appliquer le décret d'abolition. Le Premier consul Napoléon Bonaparte y maintint l'esclavage qui ne fut jamais aboli, dans la pratique, par la loi du 20 mai 1802. Il fallut attendre 1835, sous la domination anglaise, pour l'abolition définitive de l'esclavage sur l'île.

5 Le futur auteur du célèbre roman *Paul et Virginie* (1787).

6 Une autre théorie voudrait que Bottineau soit mort aux Indes. Dans un numéro du Scots Magazine de 1802, on lit qu'un certain « M. Bottineau, inventeur d'une méthode grâce à laquelle il est possible de révéler la présence de navires approchant des côtes, est récemment mort dans un complet dénuement à Pondichéry. » Dans les deux cas, Bottineau s'est éteint dans l'anonymat.

7 N° 188 de la revue du PROSI (*Public Relations Office of the Sugar Industry*), septembre 1984.

8 Librement inspirée du récit qu'en fit Aimé Michel dans son article de 1963 cité en fin de chapitre.

9 Où des nobles furent pendus durant la Révolution de 1789.

10 Dans une émission de TF1 en 2013, Aurore Réant évoque un grand hurlement dans la cour du château juste après minuit, mais l'enregistrement de France Inter de 1984 n'en fait pas état. Sans doute une fausse réminiscence...

11 Impossible de vérifier ce point, même si De Gaulle a effectivement séjourné à Moscou au début du mois de décembre 1944.

12 Sur TF1 en 2013, il est redit que la photo de Réant a été expertisée et jugée authentique par un laboratoire. Mais sans donner le moindre détail...

13 Soit à environ 4 kilomètres de distance.

14 224 km/h et ce, à très haute altitude. Il faut alors une autorisation des autorités dans ces cas spéciaux, comme se porter très vite à la rencontre d'un intrus aérien.

15 « Quantum Stealtk Invisibility Cloak, From Canada's Hyperstealth Biotechnology, Gets Pentagon Backing », *The Huffington Post*, 12.11.2012.

16 Jean Guyon, « Un correspondant de Jérôme et d'Augustin créateur d'une "Cité de Dieu" en haute Provence », in Jean Guyon et Marc Heijmans, *L'Antiquité tardive en Provence (IV^e-VI^e siècle)*; *naissance d'une chrétienté*, Actes Sud/Sources chrétiennes de la Provence, 2013.

17 Ce qui prouve que le lieu était déjà célébré avant la découverte de la crypte.

18 Les photos prises par l'auteur sont sur le site www.dossiersinexpliques.com

19 Officier de justice chargé de faire respecter l'ordre, correspondant au bailli du comté. La police moderne n'est apparue qu'au XIX^e siècle en Angleterre.

20 Les *Assizes* ou *Courts of Assize* étaient des cours criminelles qui se tenaient périodiquement en Angleterre et au Pays de Galles et qui entendaient les affaires les plus sérieuses, référées par des cours de comtés tenues quatre fois par an, les *Quarter Sessions*. Il fallut attendre le *Courts Act* de 1971 pour que les *Assizes* soient abolies avec les *Quarter Sessions*, remplacées par une cour unique et permanente, la *Crown Court* (Cour de la Couronne).

21 Dont on sait depuis qu'il s'agissait d'une mystification, mais c'est une autre histoire...